Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mariesesmysteres0000vari

MARIE

SES MYSTÈRES ET SON CULTE

TOME PREMIER

Property of
CBF
Please return to
Graduate Theological
Union Library

Propriété de l'éditeur,

Tous droits réservés.

—

1896

Saint-Etienne. — Imprimerie BOY, rue de la Loire, 13.

MARIE

SES MYSTÈRES ET SON CULTE

OU QUATRE-VINGT-TROIS INSTRUCTIONS NOUVELLES, INÉDITES

SUR LA SAINTE VIERGE

8 sur la Conception ; 7 sur la Nativité ; 3 sur le saint Nom de Marie ; 5 sur la Présentation ; 8 sur l'Annonciation ; 6 sur la Visitation ; 2 sur la Maternité divine (Noël) ; 6 sur la Purification ; 3 sur Notre-Dame des Sept Douleurs ; 8 sur l'Assomption 6 sur la Dévotion à Marie et ses pratiques ; 5 sur le Rosaire et le Chapelet 7 sur l'Archiconfrérie ; 6 sur la Consécration à Marie un jour de Première Communion ; 1 Acte de Consécration à Marie pour la Première Communion ; 3 sur N.-D. du Mont-Carmel.

Par M. HIMONET

Doyen démissionnaire de Souilly.

OUVRAGE APPROUVÉ PAR
NN. SS. ROSSAT ET HACQUARD, ÉVÊQUES DE VERDUN ;
PAR LL. ÉMINENCES LES CARDINAUX MATTHIEU ET DONNET ;
PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES DE RODEZ, METZ
ET STRASBOURG, ETC.

> Nul homme n'est capable de bien louer Marie : les pécheurs cependant ne doivent cesser de la louer de tous leurs vœux.
> (S. BONAVENTURE, Préf. du *Miroir*.)

SEPTIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, AUGMENTÉE DE TROIS INSTRUCTIONS SUR NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, Rue d'Assas et *Rue de Vaugirard, 76*

1896

TOUS DROITS RÉSERVÉS

THEOLOGICAL LIBRARY O. F. M. SANTA BARBARA NO. 40133

APPROBATIONS

ÉVÊCHÉ DE VERDUN.

Nous, Évêque de Verdun,

Sur le rapport qui nous a été fait d'un ouvrage intitulé : *Marie, ses mystères et son culte*, par M. l'abbé Himonet, curé d'Ippécourt, aujourd'hui de Lavoye, Nous l'avons jugé propre à favoriser la dévotion envers la Mère de Dieu, et Nous en avons autorisé l'impression.

Verdun, le 2 mars 1865.

✝ LOUIS, *évêque de Verdun.*

Rodez, le 28 décembre 1867.

Monsieur le Curé,

J'ai lu avec un vrai plaisir votre volume intitulé : *Marie, ses mystères et son culte.* — Dans le cadre des fêtes que l'Église célèbre en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu, depuis son Immaculée Conception jusqu'à son Assomption, en y ajoutant *La dévotion à Marie et ses pratiques*, vous avez eu la bonne pensée de renfermer quatre-vingt-trois instructions dogmatiques et morales pleines d'un zèle chaleureux dont les élans parfois sévères sont toujours tempérés par

les accents de la charité, de l'espérance et de la miséricorde envers les pauvres pécheurs. La doctrine de ces instructions est solide et elle s'appuie habituellement sur de beaux passages tirés de nos grands docteurs, surtout de saint Bernard, de saint Bonaventure, de saint Anselme, dont les cœurs étaient comme plongés dans une extase d'admiration et d'amour pour la Reine des Anges. Ce sont là d'excellents guides à suivre quand on veut parler dignement de la sainte Vierge et donner à ses enseignements une base solide, car ils sont les dignes interprètes et les représentants des antiques traditions de l'Église en cette matière.

Votre style correct, clair et toujours noble, met à la portée du grand nombre les vérités qu'il expose, et il a tout ce qu'il faut pour plaire aux gens instruits comme aux hommes du peuple. Pour le fond et pour la forme, ce livre s'adresse donc non seulement au clergé comme répertoire d'instructions à consulter, mais encore aux fidèles comme provision d'excellentes lectures. Aussi, je ne suis pas surpris que la première édition en soit épuisée, et je souhaite que les autres s'écoulent de même, pour propager de plus en plus l'intelligence et la pratique du culte de la sainte Vierge dans ce beau pays de France qui s'appelle avec raison le royaume de Marie : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

Croyez, Monsieur le Curé, que je vous serai fort reconnaissant si vous voulez bien m'envoyer un exemplaire de votre seconde édition quand elle aura paru, et recevez l'assurance de mon sincère dévouement.

† LOUIS, *évêque de Rodez*

Besançon, le 8 novembre 1868.

Votre livre sur *Marie* est très pieux, très instructif: il est un moyen pour moi de connaître, aimer et honorer davantage notre Mère céleste... Vous avez parfaitement rempli cette invitation des Livres Saints : *Fulcite me floribus, stipate me malis.* Je serais heureux que vous fussiez de mon diocèse.....

† CÉSAIRE, *card. arch. de Besançon.*

Bordeaux, le 9 mai 1869.

Votre ouvrage sur la sainte Vierge se recommande par des qualités éminentes : *il est extrêmement pratique.* Or c'est à la pratique que les livres de piété doivent conduire, puisque c'est la pratique qui sanctifie et qui sauve. Votre style est noble, élégant, imagé, sans emphase et plein d'onction... Aucun ouvrage ne m'a fait autant de plaisir... Le clergé et les fidèles le liront avec plaisir et grand profit.

† FERDINAND, *cardinal* DONNET,
Archevêque de Besançon.

Metz, le 9 juillet 1869.

Monsieur le Curé,

J'ai reçu votre livre intitulé : *Marie, ses mystères et son culte.* C'est un travail plein de piété et d'onction dont je suis heureux de pouvoir vous féliciter. Les rapprochements édifiants que vous établissez

entre les mystères de la vie de la très sainte Vierge et les grandes obligations de la vie chrétienne font de votre livre un choix d'instructions aussi solides que pratiques, écrites dans un style animé et toujours digne, sans cesser cependant d'être simple et à la portée de tous. De fréquentes et heureuses applications de la sainte Écriture, des citations bien choisies dans les écrits des saints Docteurs, quelques traits d'histoire racontés à propos, ajoutent encore à l'autorité et à l'intérêt de ces pages, destinées à faire bénir le nom de Marie en invitant à l'imitation de ses vertus. Aussi je ne doute pas que votre ouvrage ne soit bien accueilli par le clergé et par les familles chrétiennes.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

† PAUL, *évêque de Metz.*

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE VERDUN

MONSEIGNEUR,

Le pieux et savant saint Bonaventure, sur le point de composer son *Miroir de la sainte Vierge*, s'écrie : « A quoi bon vouloir jeter un « peu d'eau dans la mer ? A quoi bon vouloir « exhausser une montagne d'un grain de « sable ? » C'est à moi à redire avec infiniment plus de raison que ce glorieux serviteur de Marie : « Quelles louanges peuvent procurer « à la sainte Mère de Jésus-Christ mon inca- « pacité et ma misère ? » Cependant la pauvre veuve de l'Évangile, en mettant dans le tronc du temple ses deux oboles, fut louée par Notre-Seigneur lui-même, qui voyait la bonne volonté de son cœur ; et l'illustre saint Jérôme a écrit : « Il ne faut point que les pécheurs « cessent de louer Marie de tous leurs vœux. » Voilà ce qui me porte à mettre au jour ces instructions. Elles me paraissent d'ailleurs remplir une lacune, même au milieu de tout

ce qui a été écrit sur la sainte Vierge. Combien de fois n'a-t-on pas entendu de pieux et zélés pasteurs dire, à l'occasion des fêtes ou des mystères de Marie : J'étais embarrassé sur ce que je prêcherais à mon peuple : tous les auteurs se répètent et tournent dans le même cercle ! Ces instructions sont nouvelles, inédites : elles sont au nombre de quatre-vingt-trois : cinq, six, sept, huit sur chaque mystère. J'y ai ajouté une douzaine d'autres instructions pouvant servir à toutes les fêtes de Marie, particulièrement au *Rosaire* et à l'*Archiconfrérie*, si répandue de nos jours. Aussi, sept lui sont spécialement consacrées. Enfin, six instructions sont destinées à la consécration à la sainte Vierge pour un jour de première communion. Elles ne dépassent point vingt minutes, une demi-heure au plus. C'est à mon sens une limite extrême pour les populations de nos jours. Saint Ambroise a écrit : « Un discours pro-
« longé au delà d'une demi-heure engendre
« l'ennui, et l'ennui est mortel à tout ce
« qu'il touche. » — « Croyez-moi, écrit saint
« François de Sales, c'est par expérience et
« longue expérience que je vous dis ceci :
« Plus vous direz et moins on retiendra.
« A force de charger la mémoire on la démolit,
« comme on éteint la lampe quand on y met
« trop d'huile. Quand un discours est trop long,

« la fin fait oublier le milieu, et le milieu le « commencement. Les médiocres prédicateurs « sont recevables pourvu qu'ils soient courts : « les excellents sont à charge quand ils sont trop « longs ! » Je n'ai point voulu faire une œuvre de littérature, mais une œuvre pratique. J'ai écarté ce qu'on est convenu d'appeler discours de haute portée, et où, en réalité, presque personne ne peut aborder : j'ai mis de côté, par conséquent, les preuves métaphysiques, les spéculations philosophiques. L'Évangile n'a point été prêché de la sorte. Après tout, malgré sa grandeur incomparable et sa dignité sans rivale, Marie était ce que nous sommes. Elle respira le même air que nous ; elle remplit les devoirs communs de la vie ; elle but en son chemin au torrent de nos douleurs : « Ah ! « dit saint Bonaventure, nous pouvons bien la « prier comme autrefois Abraham pria Sara, « en la suppliant de dire qu'elle était sa sœur. « O Marie, notre Sara, dites donc que vous « êtes notre sœur, afin que Dieu nous traite « favorablement à cause de vous, et que nos « âmes conservent la vie en votre considéra- « tion ! » (*In speculo*, cap. VI.) Le récit de l'Évangile, les traits connus de sa vie admirable, les fêtes approuvées par l'Église sont un thème assez fécond pour exercer la piété et le talent. Pour composer ces instructions, j'ai lu, relu,

médité ce que saint Ephrem, saint Ambroise, saint Bernard, saint Anselme, saint Bonaventure en particulier ont écrit sur cette Reine divine. J'ai fondu leurs pensées en un plan méthodique autant que je l'ai pu. Loin de moi la présomption d'avoir épuisé la matière ! « Que dit-on de « vous, quand on parle de vous, sainte Reine « des anges, l'objet de leurs plus beaux can- « tiques? » s'écrie un grand Docteur. J'ai essayé d'ouvrir une voie nouvelle pour la faire connaître, aimer, bénir : mais qui n'est forcé de redire avec un pieux chantre de ses vertus :

Je vais cherchant son image fidèle,
Mais nulle part je ne suis satisfait :
Ah! dans mon cœur, Marie est bien plus belle,
Et ce tableau lui-même est imparfait!

(LAMBILOTTE.)

J'ose donc, Monseigneur, réclamer votre appui et votre haute approbation sur cet humble travail consacré à la Reine du ciel ; à la gloire de cette Mère aimable, notre vie, notre douceur et notre espérance. Puisse un sourire de cette Vierge pleine de grâces récompenser au centuple ce fruit de mes loisirs !

Je suis, Monseigneur, avec un respect profond et filial,

De Votre Grandeur,

le très humble et très obéissant serviteur,

HIMONET,

Curé de Lavoye.

MARIE

SES MYSTÈRES ET SON CULTE

LA CONCEPTION

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Marie reine des Anges, des mauvais, des bons.

Ave, gratia plena.
Je vous salue, ô pleine de grâces. (Luc, I, 28.)

Elle fut admirable la puissance du Seigneur envers les trois jeunes hommes que l'impie Nabuchodonosor jeta dans la fournaise de Babylone. Son Ange amortissait pour eux les flammes et les rendait pareilles à un vent rafraîchissant comme la rosée. Le feu ne leur causa aucun dommage, ne brûla point un cheveu de leur tête, une frange de leurs robes. (Daniel, III.) Bien plus admirable et plus douce à contempler sa puissance envers Marie dans le joyeux Mystère de ce jour. Les démons Princes du monde, depuis le péché d'Adam, y avaient allumé les flammes impures de la concupiscence : mais leur ardeur ne peut atteindre

dre la Vierge miraculeuse : le Seigneur étend son bras et la fait passer intacte à travers ces feux dévorants. Il l'entoure de sa grâce comme d'une rosée divine : elle est conçue dans l'innocence, la lumière et l'amour. Dès son premier matin Marie est la Maison d'or, où sont prodiguées les richesses, la variété, la splendeur des ornements : c'est le vase spirituel, brillant en sa parure sans rivale pour porter Celui que les cieux ne peuvent contenir ; c'est la Tour d'ivoire où la pureté, la force, l'élévation, la délicatesse des formes, la blancheur et la douceur s'unissent et s'embrassent ; c'est la Rose mystérieuse, toujours fraîche et sans épine, en qui la grâce divine resplendit sous les couleurs les plus riantes, sous les parfums les plus odoriférants. Comment le Dieu jaloux qui toujours a réclamé les prémices des premiers-nés, des fleurs et des fruits, aurait-il pu permettre que le cœur de sa Mère aimable fût habité avant lui par le démon, souillé de son contact et de ses venins ? Elle triomphe donc aujourd'hui de ses embûches et de sa rage pour en triompher à jamais, et notre piété ravie aime à la vénérer comme la Reine des Anges : Reine des Anges déchus, Reine des bons Anges, en cette solennité : sujet bien touchant à méditer pour les enfants de cette Mère de nos âmes.

I. — Marie est Reine des Anges de l'enfer. Nul mortel, M. F., ne pourrait soutenir l'éclat des Anges avec des yeux de chair sans mourir de saisissement. Leur agilité, leur puissance surpasse de l'infini toute conception humaine. Ceux qui furent homicides dès le commencement, ont

conservé pour leur supplice les dons de leur nature, leur énergie effrayante : de là vient que saint Paul les nomme *Princes de ce monde*, *Puissances du ciel*. (Eph., VI.) « Leur Prince est Lucifer, le Dragon « antique né dans le Paradis de délices, et qui d'un « mouvement de sa queue peut entraîner la troi- « sième partie des étoiles, dit saint Augustin. Dans « son audace, il osa s'attaquer à Dieu lui-même, « pour lui ravir sa gloire, et il fut précipité du haut « de la sainte montagne dans l'abîme. Depuis cet « irrémédiable châtiment il s'acharne à poursuivre « les enfants de Dieu, à les dégrader, en haine de « Jésus-Christ notre Sauveur, en haine de nos « âmes appelées à cette gloire dont son orgueil l'a « dépouillé. Il se déguise sous toutes les formes, « en agneau, timide, en loup dévorant, en lion, en « serpent, en Ange de lumière. Il sème ses pièges « dans les richesses et dans la pauvreté, dans le « sommeil et dans la veille, dans nos paroles et « nos actions : il se cache non seulement dans les « œuvres de la chair, mais jusque dans les exer- « cices de la vertu, dans les œuvres spirituelles. » (Soliloques, XVI, XVII.) Et le monde entier était sa proie, la pâture de ses légions : selon la doctrine de saint Paul, elles remplissent encore les espaces de l'air où nous respirons. Mais voici qu'apparaît le jour de notre délivrance : leur empire sur nous leur venait du péché d'Ève : aujourd'hui nos chants de fête bénissent la plus aimée de Dieu parmi ses filles, par qui doit être racheté son péché, expié son forfait, Celle dont sa miséricorde avait fait cette menace au serpent : *Elle t'écrasera la tête*. L'agilité

des démons, leur force, les dons naturels qui les rendirent si superbes, sont des grâces de Dieu. Marie sera bientôt acclamée *Pleine de grâces* par un Prince du ciel. Elle s'avance revêtue de la puissance même du Seigneur : *Le Seigneur est avec vous*, lui dit Gabriel : vous êtes bénie entre toutes les femmes, dont vous levez la malédiction, dont vous arrachez les enfants aux Anges de ténèbres. Marie elle-même dans l'allégresse et la reconnaissance redira bientôt : « Le Seigneur a fait éclater la puissance de son bras » : *Fecit potentiam in brachio suo*. Devant le regard du Seigneur, au jour de la révolte, les démons sont tombés du ciel comme l'éclair. Devant Marie conçue sans péché, échappant à leurs traits enflammés, ils reculent d'horreur, nous dit saint Jean. Dieu, qui est avec elle, l'arme de sa haine, de sa puissance et de sa vigilance, et au seul nom de Marie, percés comme d'une flèche brûlante jusqu'au cœur, ils disparaissent en leur vaste mer de feu. Quiconque recourt à sa tendresse maternelle, et s'avance dans la vie à ses côtés, se rira de leurs fureurs et de leurs vains fantômes. Et comment s'en étonner ? Les ossements des saints, la poussière de leurs corps a suffi bien des fois pour jeter l'épouvante aux enfers, nous dit saint Chrysostome. Que ne pourra contre eux la Mère auguste de Jésus-Christ associée par lui à notre rédemption, Marie la Mère et la Reine de tous les saints, donnée à nos misères pour effacer la cruauté d'Ève et nous faire oublier jusqu'à son nom ? Ah ! M. F., accourons tous à la rencontre de cette Mère de toute grâce, criant avec une

pleine confiance à ses pieds : O notre vie, notre douceur, notre espérance, salut. Il est avec vous le Seigneur, ce Verbe de Dieu par qui tout a été fait, sans qui tout rentre dans le néant. Il est avec vous comme un enfant est avec sa mère, Celui devant qui tout genou se courbe dans les enfers comme dans le ciel. Vous êtes donc plus forte que Judith pour nous délivrer, plus puissante qu'Esther à trouver grâce. Ainsi notre confiance est en vous, ô Terreur des enfers ! Ah ! le démon a rendu mauvais nos jours ici-bas : ses prestiges égarent, endorment les âmes sur le bord des abîmes : il étale çà et là des fleurs à l'éclat perfide, sous lesquelles il déguise sa tête sauvage et cruelle. Levez-vous, ô puissante Reine, soyez notre tutelle, et nous publierons votre gloire en disant : Béni soit le Seigneur qui ne nous a point livrés à la fureur de nos ennemis : notre âme s'est dérobée comme le passereau aux pièges des chasseurs : Marie a brisé leurs filets et nous avons recouvré notre liberté !

II. — Marie est Reine des bons Anges : 1° Dès ce moment où le Seigneur eut promis qu'un rejeton de la Femme serait notre Sauveur, les saints Anges bénirent dans leurs chants la Vierge féconde dont l'enfantement repeuplerait les cieux, dévastés par la chute de Lucifer et de ses Apostats. Aussi arrêtons-nous avec admiration devant ce Mystère : c'est la gloire de Marie qui se produit çà et là dans la loi ancienne, soit avec éclat, soit sous des voiles ou des figures diverses. C'est elle que le Prophète inspiré contemple dans ces accents : *Une Vierge concevra et enfantera un Fils dont le*

nom sera Emmanuel, Dieu avec nous ! Marie est le buisson ardent qui reste intact et sans dommage au milieu des flammes où le genre humain se flétrit tristement dès sa source. C'est la Verge miraculeuse d'Aaron qui fleurit sans racine ; la Toison de Gédéon, inondée de la rosée de la grâce en un désert aride ; l'Arche du Testament formée de bois incorruptible ; la Porte d'Ézéchiel par laquelle le Seigneur seul est entré ; l'Étoile de Jacob illuminant le monde de ses douces clartés ; l'Échelle mystérieuse par laquelle nous remontons de l'abîme vers les cieux ; le Trône du vrai Solomon, à l'ombre duquel nous trouvons la justice et le repos : toutes les héroïnes de Juda, toutes ses femmes illustres reflètent ses grâces, ses vertus. Mais cette loi ancienne, si pleine de Marie et de ses mystères, saint Paul nous l'assure, elle n'a été donnée aux hommes que par le ministère des Anges, *ordinata per Angelos*. (Galat., III, 19 ; Colos., II, 18.) Ce sont ces Princes du ciel qui bénissent ainsi Marie de siècle en siècle ; et selon les saints Docteurs, ils aimaient à se demander de chœur en chœur d'après le Cantique des Cantiques : Quelle est Celle-ci qui monte de la terre, comme une colonne de parfums ? quelle est Celle-ci qui s'avance avec la grâce et la majesté de l'Aurore à son lever ? quelle est Celle-ci qui se lève du désert avec une telle affluence de délices ? tant son nom était harmonieux à leurs oreilles et les enivrait de bonheur. (Rich. de Saint-Victor, *De Laud. Virg.*, 2.)

2° Le Seigneur a donc établi Marie Reine des Anges : il a mis leur ministère à son service de

génération en génération. Il l'a établie leur Reine en second lieu par l'excellence des dons répandus sur Elle. Élue pour être Mère de son Créateur, n'est-elle point à l'infini au-dessus des Anges par une telle majesté ? Les liens qui l'attachent au Seigneur sont ceux du sang, ceux qui unissent une mère à son fils. Elle a donc un droit spécial sur tous les biens de Jésus-Christ. Le Fils étant Roi, sa Mère doit être Reine, dit saint Athanase, et Reine en toute l'étendue de son empire, par conséquent sur les brillantes hiérarchies des Anges. Beaucoup de filles, dit le Sage, ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées. (Prov., III, 29.) Que si les natures angéliques et les âmes des saints comme filles de Dieu, sont merveilleusement riches de grâces, combien plus le Seigneur a dû faire déborder ses délices spirituelles en Marie, sa Mère si tendrement aimée ! Ah ! de même que le soleil efface en splendeur, en majesté tous les astres du firmament ; de même que la mer est plus vaste, plus imposante sans mesure que tous les lacs et les fleuves réunis : de même les dons qui ornent les âmes prédestinées et les Princes de sa cour se perdent dans l'immense océan de grâces répandues en la Vierge Immaculée ! Aussi, prodige admirable ! au lieu qu'autrefois Abraham et d'autres Patriarches voulaient se prosterner devant les Anges et les adorer, c'est un de leurs Princes, Gabriel, qui, au jour de l'Incarnation, s'incline avec ravissement devant Marie et lui dit : *Je vous salue, ô pleine de grâces !* Je vous salue, c'est-à-dire je vous complimente ;

à vous ma louange, mon amour, ma révérence. L'armée des Anges veille aujourd'hui sur Elle, la défend dans sa Conception sans tache, des morsures du Dragon ; elle veillera sur son enfance abritée à l'ombre des Tabernacles : elle s'abaissera sur Bethléem pour annoncer sa maternité divine aux bergers, et chanter par elle : Gloire à Dieu dans les cieux : paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ; elle veillera sur Elle et sur son adorable Fils pendant les complots d'Hérode, pendant la fuite en Egypte et son amer exil ; elle veillera sur Elle dans la succession des joies et des douleurs extrêmes qui ont marqué sa vie jusqu'à sa mort admirable.

3° Reine des Anges pendant qu'elle habitait la terre, elle l'est bien plus encore depuis qu'elle est dans les cieux. Jésus-Christ nous en a laissé la promesse. *Les hommes dignes de la sainte résurrection, seront égaux aux Anges.* (Matth., XXII.) Si des hommes conçus dans le péché sont appelés, par la grâce du Sauveur, à cet excès d'honneur qu'ils ne devront qu'à Marie, que ne réserve-t-il point de gloire à cette Vierge sans souillure et sa Mère incomparable, quand il l'introduit en ses palais célestes ? Comment concevoir la hauteur de laquelle elle domine tout ce qui n'est point Dieu, les brillantes légions de Séraphins ? De là vient que saint Anselme, saint Bernard et tant d'autres nobles Docteurs, nous représentent Jésus faisant transférer Marie de ce monde au jour de sa mort, par ses Anges, puis venant, au milieu de leur procession triomphale, la placer dans la fête

sublime, sur le trône le plus beau qu'ait pu dresser son amour. Ah ! s'écrie saint Ephrem, elle est plus éblouissante que les Chérubins, plus glorieuse que les Séraphins : toutes les tribus du ciel s'inclinent avec transport devant elle, et lui cèdent le diadème !

Ange signifie la bonté, la vigilance, la protection puissante et miséricordieuse, l'innocence sans tache : et Marie est la Reine de tous les Anges : elle vient vers nous parée par le Seigneur de tous ces dons merveilleux dans une abondance sans mesure. A genoux donc aux pieds de son trône, consacrons-nous à son culte, réfugions-nous sous ses ailes jusqu'à ce que l'iniquité soit passée. Elle est la Reine des Anges : elle les enverra comme Ministres du salut auprès de ses enfants, pour les délivrer des embûches de l'enfer ; elle leur commandera de nous rapporter la lumière qui guide le voyageur, le baume qui guérit ses blessures et le réconforte en ses fatigues. Ah ! salut, Reine des cieux ; salut, Souveraine des Anges. Que sur un seul signe de votre volonté ils présentent au Seigneur nos prières, nos vœux, nos gémissements, afin que dans leur sainte assemblée on fasse fête de notre repentir ! Que sur un désir de votre tendresse ils volent sur toutes nos voies, et qu'après cette vie de pleurs et de scandales ils ferment nos paupières dans la grâce du Seigneur ! Tressaillez, ô Vierge plus belle que tous les Anges ; tressaillez, ô très ravissante Marie, et rendez-nous propice Jésus-Christ maintenant et à l'heure de notre mort ! Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Immaculée Conception, objet de la croyance de tous les siècles. — Pourquoi définie de nos jours.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée : il n'y a point en vous de souillure.

(Cant., iv, 7.)

Autrefois le roi Assuérus, voulant signaler sa magnificence en faveur d'un sujet qui lui avait sauvé la vie, ne trouva rien de plus honorable pour lui que de le revêtir publiquement de sa pourpre. Le Roi des rois, voulant aujourd'hui signaler sa magnificence envers Marie, ne trouva rien de plus grand que de faire rejaillir sur elle sa sainteté sans tache. Dès ce premier matin où tout homme est pécheur, il fait de Marie un Vase d'honneur et d'élection. Il la bénit non seulement parmi les femmes, mais parmi toutes les créatures. Sa chair tirée d'Adam ne reçoit point les souillures d'Adam. Elle est comme un temple sans rival où le Saint-Esprit prodigue l'or et la pourpre de sa grâce.

Nature toute belle et toute immaculée, à peine conçue, elle répand sur le monde tous les feux d'une brillante Aurore. Dès son premier instant, elle est plus ravissante que la beauté, plus parfaite et plus sainte que tous les chœurs des Anges, et ni sur la terre ni dans le ciel, aucune langue ne peut bien célébrer la gloire de Marie conçue sans péché. Considérons brièvement, M. F., comment cette croyance a toujours été reçue dans l'Église; et pourquoi cependant elle a été définie comme dogme de foi de nos jours. Dieu nous donne en cela les plus sublimes et les plus touchantes instructions !

I. Dans tous les temps on a cru Marie conçue sans péché. *J'établirai des inimitiés entre toi et la femme : ce sera la femme qui te brisera la tête*, dit le Seigneur au démon sur le berceau du monde. Mais supposez Marie conçue dans le péché : loin d'avoir combattu et terrassé le serpent, c'est Elle qui aurait été son esclave ; loin de lui avoir écrasé la tête, c'est Elle qui aurait été blessée de ses morsures. Ce triomphe incomparable de Marie sur le démon, son innocence préservée de toute souillure, sa richesse de toutes les grâces célestes, ont paru en figure, selon les saints Docteurs, tantôt dans cette Arche de Noé échappant saine et sauve au commun naufrage du monde entier; tantôt dans ce buisson que Moïse vit tout en feu, dans un lieu sacré, et qui, au milieu des flammes ardentes, loin de se consumer, de souffrir la moindre diminution, verdissait merveilleusement et se couvrait de fleurs ; tantôt dans ce jardin fermé à

tout autre qu'au Seigneur, et dont le démon n'a pu décolorer les roses ; tantôt dans cette fontaine scellée par l'Esprit-Saint, dont il n'a pu troubler ni corrompre les eaux. C'est Marie que, avec les Écritures, ils appellent la Colombe toujours blanche, le lis toujours pur, la Rose fraîche et sans épines : Fille non de la mort, mais de la vie, Rejeton de grâce et non de colère. Ces pieux génies la comparent de concert, à Ève innocente et pure, avant qu'elle fût tombée dans les embûches mortelles du démon ; à cette Reine des saints cantiques, comblée de délices, créée par Dieu même dans une beauté parfaite, dans une grâce qui surpasse tous les charmes. Ils la comparent à la reine Esther, à qui le roi disait : *Cette loi de mort portée contre tous les enfants de votre peuple n'est point pour vous*. Toujours on s'est révolté à la pensée de croire que le Seigneur, venant sur la terre épouser notre chair, eût choisi pour première demeure parmi nous un cœur habité avant lui par Satan, souillé, déshonoré par ses poisons ! Et pour abréger, n'avait-on point, en confirmation de cette croyance, l'admirable salut de l'Ange à cette Vierge glorieuse : *Je vous salue, ô Marie, pleine de grâces ?* Quand un vase est plein et déborde, n'est-ce point qu'il n'est en lui aucune partie qui ne soit touchée, pénétrée de la liqueur qu'il renferme ? C'est pourquoi, depuis des siècles, l'Église a ordonné et solennisé la fête qui nous rassemble en ce moment devant les autels. Qui croirait qu'elle a offert le sacrifice de Jésus-Christ pour honorer le triomphe de l'enfer sur sa divine Mère ? Aurait-

elle voulu que la chrétienté fît un jour de fête du jour où Marie aurait été par le péché dans l'esclavage de l'ennemi de nos âmes ? Cependant ce n'était point un article de foi. Soutenir le contraire, c'était prêter au Seigneur peu de respect, d'amour et de bonté pour Celle qui devait être sa Mère ; c'était soutenir des opinions peu révérencieuses pour Marie elle-même : ce n'était point une hérésie. Depuis quelques années seulement, l'immortel Pie IX a proclamé à Rome, centre de la vérité, « que la bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa Conception, a été préservée de toute tache de la faute originelle ». En cela, M. F., la Providence réservait à notre siècle les enseignements les plus sublimes.

II. Notre siècle est, par excellence, un siècle matériel et charnel. Considérez les hommes autour de vous : entendez ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils estiment, ce qu'ils admirent : toujours la matière, l'éclat de la matière et de la fortune, les voluptés sensuelles... L'un se croit très honorable parce qu'il a un peu plus de terre, une maison plus brillante que son voisin ; parce qu'il a quelques amis en renom. Un autre se respecte comme une divinité digne d'encens, parce qu'il possède un peu d'autorité, de pouvoir humain. Pour la foule, les écus tiennent lieu d'honneur, de mérite et de vertu. On ne parle dans le monde que de bien faire ses affaires, de bien gagner sa vie, d'obtenir de riches établissements. On ne dit heureux que celui qui passe ses jours dans les divertissements, les festins, les plai-

sirs. « La fatuité humaine, dit saint François de Sales, va jusqu'à se relever de la possession d'un beau cheval, d'une robe bien taillée, de cheveux élégamment tressés, le cœur fût-il, du reste, flétri par les débauches, par l'impiété, par toutes les bassesses. » Ah ! de nos jours, n'eût-on que le dernier emploi au palais des empereurs, on sonnera de la trompette pour le proclamer aux alentours ! Et dans la décadence et la lâcheté des caractères où nous sommes tombés, qui dit heureux ceux dont le Seigneur est l'héritage, ceux sur qui se reposent son amour et ses bénédictions ? Quel est le père de famille pour se dire, pour dire à ses enfants, comme autrefois Tobie à son fils : Si pauvres que nous soyons, nous serons toujours riches, si nous avons pour nous l'amitié de Dieu ? Eh bien ! M. F., contemplez maintenant Marie déshéritée par le Seigneur, de tout ce qu'envie la vanité humaine. Il distribue les sceptres et les empires : il élève ou abaisse les rois : il fait dans le ciel, sur la terre, comme dans les enfers, sa volonté sainte. Il pouvait faire naître Marie en des palais splendides au milieu de pompes et de grandeurs sans rivales ; l'environner de plus de gloire que n'en eut jamais Salomon. Loin de là : il la choisit dans une famille humiliée, déchue, oubliée. Elle était si pauvre, qu'à Bethléem, la cité de David, auprès de ces palais où avaient régné ses aïeux, elle dut se réfugier en une étable pour mettre au monde l'Enfant-Dieu ; si pauvre, qu'en sa Purification, elle ne put présenter que l'offrande des plus indigents ; si pauvre, que sur la terre

étrangère de l'Égypte, où elle dut s'enfuir et habiter plusieurs années, les saints Docteurs nous la présentent gagnant son pain du travail de ses doigts, et l'Enfant divin, allant de porte en porte chercher et reporter l'ouvrage. (S. Bon.) Et qui dira ses privations, ses rebuts, ses douleurs depuis Bethléem, depuis la persécution d'Hérode jusqu'au Calvaire, au milieu des complots et des attentats des Juifs contre Jésus-Christ? Sa vie entière n'a-t-elle pas été torturée d'un martyre inexprimable par cette prédiction du juste Siméon : Le glaive des douleurs de Jésus transpercera votre âme? Non, il n'est pas un seul homme, si amères que soient ses afflictions, qui ne puisse, en ses revers, tourner les yeux vers Marie, et lui dire : Je me suis souvenu de vous, sainte Mère de Dieu, et j'ai été consolé! Mais que Marie soit un instant dans le péché, le Seigneur ne le peut supporter. Pour l'en préserver, il déploiera toute la puissance de son bras, il suspendra le cours de ses lois les plus rigoureuses. Il en fera sa Mère, la Reine des Anges et des hommes, parce qu'elle est pleine de grâces, très pure dans sa chair comme dans son âme. Voilà, M. F., ce que j'appelle l'enseignement solennel qu'il réservait à notre génération terrestre et sensuelle. En ménageant, pour nos jours, de définir que Marie a été conçue sans péché ; que seule, parmi les enfants des hommes, elle a mérité cette gloire incomparable, Jésus-Christ nous redit avec toute son auguste autorité : « Vantez vos terres, vos domaines, vos édifices, vos troupeaux, vos emplois, votre considération

humaine : si c'étaient là les vrais biens, le Seigneur les aurait-il refusés à sa Mère bien-aimée ? » Ah ! son amour n'a point voulu pour elle d'autre beauté, d'autre trésor que la grâce, parce qu'elle sera éternellement vraie cette parole : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur : ils auront pour ami le Roi des cieux !*

Ainsi, M. F., en vain l'homme est riche, il est dans la joie, dans l'abondance ; en vain il remplit le monde du bruit de sa renommée ; s'il n'a point la grâce de Dieu et par elle son amour, qu'est-il en réalité, que la pâture de l'enfer ? Ne vaudrait-il pas infiniment mieux pour lui, qu'à peine conçu, il eût été rejeté, comme un avorton, du sein maternel, selon le langage de l'Écriture ? La grâce de Dieu, M. F., c'est-à-dire le fruit de la vie et de la mort de Jésus-Christ, voilà le seul trésor qui reste; le seul que les vers ne rongent point, que les voleurs ni la mort ne peuvent nous dérober. Et cependant, qu'elle paraît vile et méprisable à la foule des hommes, cette perle sacrée avec laquelle on achète le ciel et ses torrents de voluptés incorruptibles ! Combien la vendent aux plus misérables passions, passent leur vie dans la disgrâce de leur Père qui est aux cieux, meurent comme ils ont vécu, dans sa haine et sa réprobation ! Ah ! puissions-nous profiter des leçons que Dieu lui-même nous donne en ce mystère ; puissions-nous aimer comme lui la pureté et l'innocence plus que les richesses et les joies périssables ! Et si malheureusement nous l'avons perdu, ce don sacré de la grâce, ah ! ne laissons point passer cette solen-

nité si touchante, sans crier vers Marie, l'Ève nouvelle, appelée de Dieu pour adoucir ou détourner le calice de nos douleurs, sans lui redire avec tout le sentiment de notre misère et de notre pauvreté : « Brisez, ô Marie, les chaînes des pécheurs, éclairez les aveugles, chassez de nous tous les maux, demandez pour nous tous les biens ! Vierge sainte et puissante, montrez que vous êtes notre Mère ; rendez notre vie pure : écartez les embûches de nos chemins, afin que, voyant avec vous Jésus, avec vous, avec lui nous triomphions dans les joies de la patrie ! » Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Marie brise la tête du serpent : — quand il veut entrer en nos cœurs; — quand il y est entré.

> *Inimicitias ponam inter te et mulierem : Ipsa conteret caput tuum.*
>
> J'établirai des hostilités entre toi et la femme : Ce sera la femme qui te broyera la tête.
>
> (Genès., III, 15.)

« Votre Conception, ô Vierge Mère de Dieu, « annonce la joie à l'univers, car de vous est né « le Soleil de justice, le Christ notre Dieu, qui, « détruisant la malédiction, nous a donné la béné- « diction, et, anéantissant la mort, nous a fait don « de la vie éternelle. » Tel est, M. F., le chant de triomphe de l'Église en cette fête bien-aimée. Et c'est dans tous les temps que ces cris de joie ont salué Marie conçue sans péché. Le prophète du Cantique mystérieux la contemplait avec ravissement dans le lointain des siècles en disant : *Quelle est Celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ?* Marie est belle

comme l'aurore, car elle resplendit de toutes les grâces en sa Conception très pure. Elle est belle comme la lune, l'astre le plus éclatant dans la voûte céleste, au milieu de l'armée des étoiles : elle rayonne de gloire plus que les Séraphins qui entourent le trône de Dieu. Elle est choisie comme le Soleil ; comme ce Soleil vivant, créateur du soleil de ce monde, et qu'elle mit au jour pour le salut du monde. S'il est incomparable en beauté à tous les enfants des hommes, Marie est incomparable à toutes les filles de la terre, bénie parmi toutes les femmes. Saluons de tout notre amour, M. F., cette Enfant du miracle, l'attente de tous les siècles. Oui, saluons, fêtons sa venue, car elle s'avance pour nous délivrer de Satan et ses légions. Désormais, elle brisera la tête au serpent, quand il voudra pénétrer en nos cœurs ; elle écrasera sa tête de son pied triomphant quand il y sera entré !

I. — Marie foule à ses pieds le serpent quand il cherche à se glisser en nos cœurs. Qu'il est consolant pour nous, M. F., d'entendre Dieu lui-même nous promettre Marie comme le chef-d'œuvre de sa miséricorde dans la réparation des maux causés par le premier péché ! *J'établirai des inimitiés entre toi et la femme*, dit-il au serpent. Nous n'avons en réalité qu'un ennemi, ce serpent infernal : il aveugle, il égare, il souille, il dévore : il met sa joie à déchirer nos âmes, vivantes images du Dieu qui l'a frappé ; il se rassasie de leur carnage et de leur mort. C'est lui qui, séduisant Ève, a maudit, décoloré, empoisonné ce monde admirable. Il a

changé le paradis terrestre en une vallée de larmes, de gémissements et de crimes ; il a fait sortir des trésors de la colère divine, et la mort de nos corps, et la mort de nos âmes ! Mais par vous, ô Vierge sans rivale, la paix revient à notre terre ; par vous l'homme exilé, courbé par les douleurs, peut regarder le ciel, y voir sa place dans la famille des anges, espérer prendre place aux fêtes et cantiques de la maison de Dieu. Salut à vous, Ève nouvelle, Mère aimable des vivants ! Priez pour nous, Marie conçue sans péché, et nous serons sauvés ! Et, en effet, M. F., à partir de ce jour, le prince des ténèbres frémit d'horreur, quand il voit, ô prodige adorable ! cette Vierge divine, non seulement inaccessible à ses traits ; mais quand il reconnaît la femme promise contre lui, terrible comme une armée rangée en bataille, et dont les flèches brûlantes viendront le percer au cœur ! Dieu, M. F., ne laisse rien d'inachevé dans ses desseins admirables. En envoyant Marie remplacer l'Ève antique, ne lui aurait-il point donné la prévoyance, la tendresse d'une mère, la puissance de vaincre ? Ah ! Marie elle-même ne laisse point de place à la défiance, quand elle chante dans l'extase de son humilité : *Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes merveilles : par moi sa miséricorde s'étendra de race en race sur tous ceux qui le craignent !* Elle est donc retrouvée la vraie Mère de notre vie : Ève a laissé venir le serpent ; Marie nous en délivre : et, réfugiés près de son cœur, ses enfants peuvent en toute confiance insulter à sa fureur. Quelle est la mère

selon la chair qui, voyant son enfant près de tomber dans les flammes, ou sous le fer d'un assassin, ou sous la dent d'une bête féroce, et pouvant le sauver, ne se précipite à son secours? « Et son amour cependant, dit saint Liguori, ne sera jamais qu'un vent froid et glacé près de la tendresse divine de Marie pour sa grande famille. » Ah ! recourir à Marie contre le démon, c'est courir à la victoire ; c'est redire avec saint Jean de Damas : « O Mère de mon Dieu, j'espère en vous, et je ne saurais être vaincu : défendu par vous, je poursuivrai mes ennemis, et, leur opposant comme un bouclier votre protection maternelle, je ne pourrai succomber ! » Que de nobles victoires ont remportées les serviteurs de cette Reine divine, rien qu'en invoquant son nom puissant ! Saint Antoine de Padoue, saint Anselme en particulier, proclament que ce nom béni produisit maintes fois sous leurs yeux, ou en eux-mêmes, des miracles de délivrance. Et qui ne sait le trait d'histoire rapporté par saint Grégoire de Nazianze : « Un jeune homme de Nicomédie fut épris de passion pour la vierge sainte Justine. Tous les moyens employés à la séduire étant inutiles, il s'adressa à un magicien célèbre nommé Cyprien, lui promettant l'or à profusion s'il pouvait la faire succomber. La jeune vierge de Jésus-Christ, en effet, se sentit bouleversée : mais comme le matelot dans la tempête, elle cria vers la Reine de miséricorde, et le démon fut vaincu. Il répondit lui-même que Justine était invincible, abritée qu'elle était sous la protection de Marie. Touché de

ce prodige, le magicien demanda le baptême, consacra son cœur à cette Vierge terrible à l'enfer, et mourut martyr de Jésus-Christ ! » *(Orat. 18, de laudib. Virg.)*

II. — Mais souvent, hélas ! les enfants de Marie n'imitent point sainte Justine : les infortunés, ils vont reprendre leurs cœurs à leur Mère divine, comme s'ils devaient trouver mieux ailleurs, et les livrent aux serpents de toutes les boues du monde. Marie ne peut les sauver contre le gré de leur volonté, non plus que Jésus-Christ ne sauva les Juifs endurcis, aux jours de sa chair. « L'homme est une si grande chose, dit Salomon, que Dieu le respecte jusque dans l'abus de sa liberté. » Néanmoins Marie est la Mère de la miséricorde ; et quels sont les sujets de la miséricorde, sinon les misérables, les pauvres pécheurs ? C'est sur eux que son cœur veille et tremble, sur eux que ses yeux versent des larmes. Le pécheur le plus hideux, le plus horrible, à moins qu'il ne soit un réprouvé, frappé de cette sentence : *Retire-toi, maudit*, ne sera jamais délaissé de sa tendresse. *Venez, ô ma bien-aimée*, lui dit le Seigneur ; *venez des montagnes des léopards, des cavernes des lions, et vous serez couronnée.* Les pécheurs sont la proie des démons : ils sont entraînés par eux dans l'abîme, comme la brebis par la bête féroce en sa tanière pour en être égorgée. Mais Marie, dans ses alarmes maternelles, dans sa haine contre Satan, va les lui arracher ; elle les ramène dans ses bras au cœur de Jésus : et Jésus à son tour les lui donne dans le ciel comme une couronne, comme

un diadème de perles vivantes, à son front de Reine de miséricorde. Le Seigneur seul peut compter le nombre de ceux qui doivent ainsi à Marie leur délivrance de la dent du serpent. On raconte que la licorne est une bête si sauvage, que les chasseurs ne peuvent réussir à la prendre vivante, mais qu'à la voix d'une Vierge, elle se laisse approcher et arrêter sans résistance. Quelle foule de pécheurs que les démons rendaient plus sauvages que la licorne, et qui, fuyant devant Dieu, devant ses pasteurs, sont accourus à la voix de Marie, se sont laissés entraîner par elle au Seigneur dans les liens de l'amour! « Combien de fois ne vit-on pas, dans les missions, des cœurs plus durs que le fer à tous les sermons, s'amollir en entendant parler de la miséricorde de la Vierge céleste ! » (S. Liguori.) Oh! il y avait des démons que Jésus seul pouvait chasser au milieu de ses disciples. Il en est aussi que la seule Mère de notre Sauveur peut mettre en fuite. Elle a reçu de Dieu le privilège d'être pour le serpent comme un et brûlant plus terrible que la flamme de ûme, en sorte que nous pouvons aller tous à et lui dire : « O Marie, vous être dévot et filial, 'est l'arme du salut que Dieu donne à tous ceux u'il veut sauver ! » (S. Jean de Damas.)

insi, M. F., jetons-nous en toute confiance aux ds de cette Vierge royale et bénie : honorons, oquons Marie conçue sans péché. La création, tie si belle des mains du Créateur, était souillée le démon, attristée, livrée aux profanations idolâtres. Par Marie, par le Fils pieux de Marie,

la nature ressuscite à sa beauté primitive ; les générations de la terre sont bénies, et le démon est vaincu, mis en fuite. Nos âmes, sœurs des Anges, étaient livrées aux insultes, à la pâture du serpent : par Marie, la mort est détruite, l'enfer dépouillé ; nous redevenons les serviteurs, les amis, les enfants de Dieu. Il est vrai, le démon rôde encore, cherchant quelqu'un à dévorer : mais Vierge clairvoyante et fidèle, Marie veille sur ses enfants pour les sauver. Combien il est consolant pour nous de penser que le nombre des pécheurs sauvés par elle, retirés par elle du fond de l'abîme, et qui entourent aujourd'hui son trône dans la gloire, est bien plus grand que le nombre des âmes élues qui ont marché sans tache dans le chemin de la vie ! A Marie donc nos cantiques de joie, nos chants pieux en cette solennité : mais que tous les jours de notre vie, monte vers elle, du fond de nos cœurs, cette prière de l'Église : O Reine, Mère de la miséricorde, nous vous saluons ! A vous notre révérence, ô notre vie, notre douceur, notre espérance ! Arrachez-nous, de grâce, aux périls de cette terre affreuse où règne le démon, où l'on connaît si peu, où l'on aime encore moins le Seigneur ! Veillez sur les justes, convertissez les pécheurs : à tous enfin, après cet exil, rendez-nous la patrie et ses fêtes éternelles ! Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

La définition de l'Immaculée Conception rappelle à l'homme sa chute, ses misères, le besoin infini qu'il a de Jésus-Christ.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Votre beauté est parfaite, ma bien-aimée, et il n'est point de tache en vous. (CANT., IV, 7.)

Un arbre gâté dans sa racine ne peut porter que de mauvais fruits, nous dit Jésus-Christ : la fontaine empoisonnée dans sa source promène en tout son cours des eaux corrompues et mortelles. C'est ainsi, M. F., que la source des générations, empoisonnée en Adam et Ève, laisse un germe de mort en tous leurs descendants : tous sont conçus dans le péché ; et si quelqu'un d'entre eux ne renaît dans l'eau et le Saint-Esprit, il ne peut entrer dans les cieux. Seule, Marie, Mère divine de Jésus-Christ, échappe à ce mystère de la chute originelle et de son châtiment. La loi des fleuves est de suivre leur pente, de se précipiter vers la mer : cependant le Seigneur a fait remonter le Jourdain

vers sa source au passage des Hébreux. Le soleil est créé pour s'élancer dans l'espace, et illuminer tour à tour les diverses régions du monde ; et le Seigneur l'arrêta dans sa course, à la voix de Josué. Le feu est créé pour échauffer, brûler, dévorer. Dieu le changea, pour les jeunes Hébreux de la fournaise, en une rosée rafraîchissante. De même le Seigneur arrête aujourd'hui devant Marie le cours de ce fleuve impur, qui, dès le premier instant, souille toute âme humaine. Elle est conçue sans péché, dans la grâce et l'innocence : elle s'élève et s'épanouit éblouissante comme un lis parmi les épines. De tout temps, M. F., l'Église et ses pieux Docteurs ont chanté, célébré Marie conçue sans péché : ils s'indignaient à croire que le Sauveur eût laissé Satan habiter avant lui son tabernacle bien-aimé. Pourquoi donc cette Conception sans tache de la sainte Mère de Jésus-Christ a-t-elle été confirmée de nos jours, plutôt qu'à toute autre époque, comme un article de foi ? Ici, M. F., Jésus-Christ se montre à nous veillant avec amour sur son Église, et préparant à ses maux les remèdes les plus salutaires : sujet important que je livre à votre pieuse attention !

Chaque siècle a ses passions, ses misères spirituelles, M. F. : la grande maladie du nôtre est de n'adorer que le plaisir, de ne suivre, comme les païens, que les désirs déréglés de la chair. Ne dirait-on pas que l'homme s'est créé lui-même, qu'il vit par lui-même, qu'il n'est sur la terre que pour boire à la coupe des voluptés, qu'il n'a à s'inquiéter ni de Dieu ni de sa volonté sainte? Le

démon a promis à nos premiers parents qu'en méprisant le commandement de Dieu, ils seraient semblables à lui. Aujourd'hui il renouvelle la même tentation avec des succès effrayants. Cette idolâtrie de la nature règne dans les arts : une personne honnête ne peut entrer dans les musées, dans les jardins publics de certaines grandes cités. Elle règne dans les littératures, dans les journaux, dans les romans : on y répète sur tous les tons que la chair a des droits, qu'il faut l'émanciper ; que la dignité humaine est avilie en obéissant à Dieu et à son Église. Ce matérialisme dégradant, cet amour brutal des jouissances sensuelles, a passé dans nos mœurs, corrompant les individus et les familles. Hélas, M. F., cherchez une jeunesse docile a la voix du Sauveur et de la Vierge immaculée ! Quelle impiété ! quelle insolence dans la débauche ! quelles habitudes abominables ! quelle insensibilité pour l'état malheureux du péché ! Pénétrez dans la famille : avec quel art infernal n'y profane-t-on pas le mariage, n'y outrage-t-on pas la nature créée par Dieu, si saint en toutes ses œuvres ! Où sont les riches et les pauvres qui prennent le divin Crucifié pour leur modèle, et comprennent cette parole adorable sortie de ses lèvres : *Celui qui ne renonce pas à ses mauvais penchants, n'est pas digne de moi* ! Et les gens de bureau, et les artistes, et les lettrés, et les opulents de ce monde, et les ouvriers et les habitants des campagnes, que leur vie de peine et de privation rapprocherait si bien de Jésus-Christ s'ils le voulaient : tous se sont laissé gagner par la contagion. Ils ont

perdu le goût et l'amour des choses de Dieu, et cherchant le paradis sur la terre, ils négligent et perdent le paradis du ciel! Voilà, M. F., les erreurs effroyables qui nient Dieu et sa Providence; qui nient Jésus-Christ et son Évangile; qui nient enfin la corruption originelle de l'homme, sa destination à une vie meilleure, et le besoin d'un Sauveur pour y parvenir. A la vue de ce carnage des âmes, l'Église, leur Mère, a cherché un remède à leurs maux, une lumière à leurs ténèbres. Elle a trouvé ce remède et cette lumière en définissant que la Vierge bienheureuse, dès le premier instant de sa Conception, par une grâce spéciale de Dieu, et en vue des mérites de Jésus-Christ, a été préservée de la souillure originelle. Recueillez votre attention, M. F., et vous pourrez facilement le comprendre.

I. — Si la sainte Vierge est la seule qui ait été préservée, par privilège, du péché originel, si seule elle a été conçue sans péché, tous les autres enfants d'Adam ont donc été flétris, empoisonnés dès leur origine. La chair, dont Adam et Ève eurent à rougir après le péché, n'est ni sainte ni pure. Loin de l'adorer, il faut la purifier, la soumettre à l'esprit, au joug de l'Évangile : elle a besoin, ainsi que l'âme, de la grâce d'un rédempteur, et, comme le dit l'Écriture, *la prudence de la chair, c'est la mort.*

II. — Marie a échappé à la malédiction universelle quant au péché seulement : pour le reste, elle en a porté le poids cuisant; elle a eu le cœur percé de sept glaives ; elle est devenue la Reine des martyrs. Comment alors les hommes peuvent-ils

oublier cette parole du Seigneur : *La terre sera maudite à cause de ton crime : tu y mangeras un pain trempé de sueurs et de larmes : elle te produira des épines et des ronces?* Donc, le paradis ne saurait être sur la terre : il est un malheureux digne de larmes, celui qui veut y trouver le bonheur et y borner ses espérances.

III. — Marie a été exemptée de la loi du péché, mais elle en a subi les suites et dévoré les fruits amers : la pauvreté, la douleur, la violence des éléments, des démons et des hommes. Et si, pour le péché d'Adam, pour la violation d'un seul commandement, il y a six mille ans, pour un péché qui nous est étranger, nous sommes tous enveloppés dans la malédiction qui laboure ce monde, nous obstinerons-nous toujours à ne pas voir que le mal à craindre, à détester, c'est le péché? Ne verrons-nous jamais ce que chacun de nous doit redouter de la justice infinie de Dieu, pour tant de fautes personnelles et opiniâtres, depuis l'âge de raison, contre tous les commandements ; pour tous les attentats contre le Christ du Seigneur et contre son Église ?

IV. — Dieu, en venant sur la terre, n'a voulu s'unir qu'à une Mère sans tache, belle de grâce et d'innocence. Qui ne voit ainsi que toute souillure humaine, principalement la souillure de la chair, la luxure, lui est en horreur ainsi qu'à son Esprit divin?

V. — Marie a été préservée par un privilège de Dieu, par un acte de la puissance divine. Les hommes ne sont donc pas des dieux comme le leur

avait promis le serpent ? Le fruit de l'arbre défendu ne leur a donné ni la science ni l'immortalité ; ils sont, au contraire, en proie à l'ignorance, aux passions, à la mort. Comment alors ne pas trembler à la pensée des séductions du serpent, rôdant sans cesse pour dévorer comme il a fait dès le commencement ?

VI. — C'est en vue des mérites de Jésus-Christ que Marie a été préservée de la souillure originelle. Sans Jésus-Christ, elle aussi eût été fille de colère et de mort. A qui alors nous attacherons-nous nous-mêmes qu'à ce pieux Sauveur, pour obtenir la réconciliation, la grâce, la vie éternelle ? C'est ainsi que l'Église, en définissant que Marie a été conçue sans péché, nous ramène à Jésus-Christ si oublié, si méconnu parmi nous. Par cette définition solennelle, l'Évangile en abrégé est remis tout entier sous nos yeux : notre chute originelle, la grandeur de nos misères, le besoin que nous avons de Jésus-Christ et de sa grâce, la vénération, l'amour, la reconnaissance que nous devons à Marie par qui notre terre a reçu ce fruit de bénédiction. Et toutes ces vérités vont maintenant traverser les siècles, attachées comme une couronne de perles immortelles au front de la Vierge immaculée. Ainsi, avec le saint Prophète, saluons belle comme l'aurore à son lever, cette noble Fille du Prince. Quand l'aurore paraît, elle annonce la venue du soleil : toutes les bêtes sauvages se réfugient dans leurs tanières, au fond des forêts, et l'homme retourne à son travail ! Marie conçue sans péché paraît en ce monde : les démons, les passions

dégradantes, les erreurs monstrueuses qu'ils enfantent, comme des bêtes fauves, pour dévorer les sociétés modernes, disparaissent. A la suite de Marie, Jésus-Christ, le soleil sans nuage et sans déclin, resplendit en nos ténèbres, et par lui l'homme dirige ses pieds dans les sentiers de la paix, vers la céleste patrie.

Il avait donc lieu de s'écrier, le saint Pontife qui a défini que Marie a été conçue sans péché : « Nos « lèvres s'ouvrent dans la joie, et notre langue « parle dans l'allégresse. La bienheureuse Vierge « qui, toute belle de grâce, a brisé la tête au serpent « et donné le salut à l'univers ; qui, gloire et « patronne de l'Église, a toujours anéanti les « hérésies, et délivré de leurs calamités les peuples « et les nations, continuera d'écarter les embûches « et les ruses de Lucifer, afin qu'il n'y ait plus « qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur « ici-bas ! »

Ah ! M. F., les jours sont mauvais; les ennemis de notre salut rugissent au dehors, au dedans de nous ; les anges de ténèbres enveloppent la terre de leurs sombres nuages. Quelle ignorance des vérités divines ! quelles maximes impies, infâmes, scandalisent les petits et les faibles qui ferment les yeux à l'Évangile ! Quelle haine de Dieu et de son Christ ! Que Marie conçue sans péché soit donc invoquée par nous, et son pied virginal écrasera ces têtes venimeuses que le serpent multiplie contre les enfants des hommes. O Marie, Mère de la divine grâce, nous espérons à l'ombre de vos ailes jusqu'à ce que l'iniquité passe. Soyez pour

nous un phare lumineux en cette mer toujours noire et orageuse ! Qu'un jour enfin, conduits par vous au port, réunis autour de votre trône, nous chantions les saints versets du psaume : « Notre « âme s'est échappée des filets des chasseurs : le « filet s'est brisé dans les mains de Marie, et, déli- « vrés par elle, nous triomphons dans les cieux ! » Ainsi soit-il.

CINQUIEME INSTRUCTION.

Ce que nous apprend le Seigneur en voulant que Marie soit conçue sans péché. — Ce que nous apprend Marie conçue sans péché.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.
Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'est point de tache en vous. (CANT., IV, 7.)

« Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, dont le nom sera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous : et le nom de cet enfant miraculeux sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. » C'est ainsi, M. F., que le sublime Isaïe célébrait la gloire de la sainte Mère de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Et ce Fils vraiment admirable, qui, à l'étonnement de la nature, prendra naissance d'une Vierge, voudra en même temps qu'elle soit intacte, sans corruption, sans souillure. Il la sanctifiera pour lui comme un monde à part, plus merveilleux que le monde matériel ou que le monde ravissant des anges. Elle sera après lui la première en beauté, en dignité, en vénération, en

majesté. Elle sera formée dans la lumière et l'amour de son Créateur, et tandis que l'ancien serpent séduit l'univers et flétrit les âmes dès leur premier instant, Marie sera préservée de son souffle impur : il reculera plein d'horreur et d'effroi devant la Vierge sans tache, devant Marie conçue sans péché. Et comment le Seigneur aurait-il pu céder, même un instant, à l'esprit infernal, le corps et l'âme de Marie, où il devait revêtir notre chair? Le Saint-Esprit tout seul a donc édifié, décoré cette Maison d'or destinée à devenir le palais du Roi des rois. Son amour infini y a prodigué, épuisé, dans un art ineffable, toutes ses magnificences. Glorieux mystère, où Dieu et Marie de concert s'unissent pour nous édifier et nous instruire. Renouvelons toute la foi, toute la piété de nos âmes.

I. — D'abord Dieu lui-même nous instruit en ce mystère. « Celui qui est puissant a fait en moi de « grandes choses, et toutes les générations me « proclameront bienheureuse », a chanté Marie dans sa reconnaissance. Quelles sont ces merveilles, M. F., quelles richesses a prodiguées à cette Mère aimable la bienveillance du Seigneur? Puisque Dieu est tout-puissant, répondraient les hommes, puisqu'il veut à sa divine Mère une gloire surpassant toute gloire des femmes, fussent-elles princesses, impératrices, sans doute il aura préparé pour elle la noblesse d'origine, la splendeur de la fortune et des dignités, l'éclat du talent, du génie, de la renommée. Tout ce qu'il y a sur la terre d'élevé, de pompeux, de désirable et

d'envié, devra lui céder le diadème et pâlir devant elle. Mais que la sagesse humaine est petite, Chrétiens, devant la sagesse divine, et comme le Seigneur prend en pitié les vaines pensées des hommes ! Oui, Dieu, au moment où il va créer Marie comme le chef-d'œuvre de son amour, a sous les yeux ce vain amas de gloire et de grandeur qui enivre les désirs du cœur humain : il pourrait les prodiguer à celle qu'il nomme sa Bien-Aimée, puisque tout don parfait vient de lui, et qu'il dispose à son gré des trônes et des empires. Néanmoins, s'il la fait naître de la race des rois, des prophètes et des pontifes de son peuple, c'est dans un tel état de ruine et de décadence que le contraste nous perce le cœur, à nous, hommes de si peu de foi, tant il est cruellement amer ! Ah ! son amour et sa joie se reposent en Marie, parce qu'Enfant privilégiée, elle n'a été atteinte du souffle impur du péché ni dans sa chair ni dans son âme ; parce qu'au milieu de la corruption générale, de l'anathème universel, elle se lève comme un rejeton béni, comme une fleur éblouissante de blancheur, sur une terre maudite. *Vous êtes ma bien-aimée, ô Marie, parce qu'il n'est point en vous de souillure !* S'il n'eût point trouvé cette beauté de la grâce dans la Vierge bienheureuse, jamais il ne l'aurait choisie pour instrument en son Incarnation, pour son tabernacle en ce monde corrompu. « Lorsqu'il plut à sa miséri-« corde de venir habiter parmi nous, d'où nous « l'avions chassée, dit saint Bernard, vous seule, « ô Marie, vraie Mère de la beauté, vous seule

« fûtes trouvée digne de voir le Roi des rois choi-
« sir votre cœur pour sa première demeure parmi
« les hommes. Avant d'y venir, sa sagesse s'y est
« créé une habitation d'une architecture inef-
« fable : en vous, auparavant, il a répandu son
« Esprit avec tous les dons, avec ses trésors sans
« mesure. » (*De Laud. Virg.*) Ainsi, M. F., le Seigneur aime avant tout la gracieuse parure de l'innocence ! Certes l'orgueil, qui des Anges a fait des démons, n'est pas rare parmi les hommes. Tout le monde vante son honneur : tout le monde veut être honoré, respecté, parce qu'il a un peu plus de fortune, un peu plus de puissance et de crédit que les autres. Eh bien ! M. F., demandons-nous : Suis-je en état de grâce ? mon âme est-elle belle et pure devant Dieu, la regarde-t-il avec amour et complaisance ? En ce cas encore nous devrions être humbles, car toute gloire appartient à Dieu seul : l'homme n'a rien qu'il n'ait reçu de lui. Mais s'il en est autrement, nous sommes convaincus de crime et de folie, nous sommes condamnés par le jugement de Dieu même, qui n'a rien trouvé d'aimable en Marie que sa pureté sans tache !

II. — La Vierge divine, de son côté, nous apprend à aimer la grâce de Dieu par-dessus tous les trésors. Comme je le remarquais tout à l'heure, c'est elle qui chante : *Celui qui est puissant a fait en moi et pour moi des merveilles.* Voyez, M. F. : elle est déchue, pauvre, rebutée, dédaignée sur la terre. Malgré cette privation des biens de la vie, malgré les tribulations qui l'accablent, elle chante

en son extase les miracles d'amour et de grandeur opérés par le Seigneur à son égard. Ah ! son âme le glorifie et tressaille en Dieu son Sauveur, uniquement parce qu'elle est dans sa grâce ; parce qu'il abaisse sur elle des regards de complaisance. Et de cette richesse unique, elle veut être saluée *bienheureuse par toutes les générations*. Aussi ne vivra-t-elle que pour augmenter ce trésor des dons divins ! Trône sublime de la sagesse, elle gravera dans son cœur ces paroles de l'Esprit-Saint son époux : « La grâce m'a été donnée, je l'ai préférée « aux royaumes de ce monde, j'ai pensé que les « richesses ne peuvent entrer en comparaison avec « elle. Auprès de cette grâce divine, l'or n'est « qu'un peu de sable, l'argent de la boue. Je l'ai « aimée par-dessus la santé, par-dessus la beauté, « par-dessus la gloire humaine. Tous les biens me « sont venus par elle et avec elle. »

Quoique non sujette aux inclinations mauvaises qui viennent en nous du péché originel, dès sa plus tendre enfance, elle fuit le monde où Dieu est tant offensé : elle va chercher un abri devant les autels, afin de ne rien voir, de ne rien entendre de pénible ou de honteux à son cœur virginal. Si elle y rentre un peu plus tard, c'est pour y grandir comme un lis au milieu des épines, par le travail, la vigilance et la prière. Elle tremble à la vue d'un ange, parce qu'il lui apparaît sous la forme d'un jeune homme ; elle tremble aussi en s'entendant louer par ce messager céleste ; elle se souvient qu'Ève fut séduite par le poison de l'orgueil et de la flatterie ! Elle craint enfin que sa virginale pudeur ne soit en rien

altérée, même en devenant la Mère de son Dieu! *Servante du Seigneur*, comme elle aimera à se nommer, elle gardera et fera fructifier les talents qui lui sont confiés. A l'exemple du fruit béni de ses entrailles, elle n'aura d'autre faim ni d'autre rassasiement que la volonté de son Père qui est aux cieux. Quelle touchante résignation dans sa vie si douloureuse, à commencer par Bethléem! Quelle ferveur dans la prière et pour la communion, quand Jésus sera remonté dans les cieux! Quelle miséricorde envers les hommes! quelle compassion pour les pécheurs et pour les affligés! Ah! les mérites, les vertus de cette Reine de tous les saints échappent à nos pensées. Celui-là seul les connaît qui en fait cet éloge dans l'Écriture : « Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais « vous les avez toutes surpassées! »

Que cette solennité sainte nous détrompe donc de la vanité, nous rappelle à la sagesse, M. F. Nous invoquons Marie comme notre Mère, nous l'avons choisie comme telle dans la ferveur de notre enfance. Hélas! combien peu nous ressemblons à cette Mère admirable, nous qui passons nos jours en toutes sortes de souillures et d'impuretés mortelles! La Sainte Vierge fut conçue sans péché : elle a beaucoup reçu de Dieu ; mais aussi elle a multiplié au centuple les dons reçus. Que faisons-nous de notre baptême, de ses obligations sacrées, de nos serments, de cette miséricorde que Dieu verse à flots sur notre vie! La Vierge vénérable priait sans cesse ; sans cesse elle domptait par les jeûnes et les veilles une chair très pure : et

nous caressons une chair corrompue et rebelle, comme une idole digne de tout notre culte. La Vierge bénie fuyait le monde et toutes ses concupiscences : c'est au monde et à ses concupiscences que nous jetons toutes les prémices, tous les désirs de notre cœur ! On dirait que Dieu ne demande pas de nous d'autre fin, point d'autres destinées plus sublimes. Aussi le péché, la mort entre en nous par tous nos sens et cet état lamentable ne nous alarme pas ! Puisse, M. F., le mystère de ce jour nous faire aimer et désirer la grâce de Dieu par-dessus tous les biens, nous en faire craindre la perte plus que toutes les pertes ! Il est vrai, ce monde est comme un désert aride, traversé par des vents qui dessèchent, exposé à des soleils qui dévorent. Que d'âmes immortelles, pareilles à de jeunes plantes, y sont fanées, languissantes et flétries ! Mais dans ce désert, le Seigneur nous a donné un ange béni qui fait jaillir des rochers les flots qui désaltèrent tout un peuple. La grâce passe par les mains de Marie. Arrosées par cette Mère virginale, les âmes, comme les fleurs, reverdissent, se relèvent, envoient encore des parfums vers les cieux. Donc, ne quittons point ses autels sans lui redire avec une piété filiale pour nous, pour ceux qui nous sont chers : O Marie conçue sans péché, priez pour nous, pauvres pécheurs, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Jésus naissant de Marie, nous montre l'estime qu'il fait, que nous devons faire de notre chair.

De Maria natus est Jesus qui vocatur Christus.
De Marie est né Jésus qui est appelé le Christ. (S. MATTH., I.)

« Élevez-moi un sanctuaire et j'habiterai au mi-« lieu de vous », avait dit le Seigneur à Moïse : et l'arche fut construite d'après les ordres et les plans que Dieu lui-même avait donnés, et il habita au milieu de son peuple, selon la promesse qu'il en avait faite. Marie est l'arche de la nouvelle alliance : le Verbe de Dieu n'a point eu horreur du sein de cette Vierge divine, parce qu'il se l'était sanctifiée. De même que l'arche était faite de bois incorruptible et odorant ; de même qu'elle était revêtue d'or pur, surmontée d'une couronne enrichie de pierres précieuses, ornée de riches étoffes, de broderies, de franges et de tentures merveilleusement travaillées ; de même Marie, ornée de toutes les vertus, par la main du Tout-Puissant, plus incorruptible que les bois de Sétim, plus pure que l'or d'Ophir, plus em-

baumée que les parfums de l'Arabie, plus éclatante que les pierres précieuses, porte aussi une couronne d'or, un riche diadème. Ce vêtement de gloire dont le Seigneur l'a revêtue, c'est, M. F., la grâce d'une conception sans tache. C'est alors qu'il l'a choisie pour sa Mère, qu'il a voulu naître de ses entrailles immaculées. Et les peuples dans la joie chantent aux pieds de Marie, du lever du soleil à son coucher : « Vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie d'Israël ; vous êtes l'honneur et l'ornement de l'Église !!! » Jésus a voulu naître de Marie, mais de Marie conçue sans péché. Il y a, M. F., une vérité bien importante en ce mystère : Jésus-Christ nous y apprend l'estime qu'il fait de notre chair : il nous y montre aussi comment nous devons l'estimer et l'honorer nous-mêmes : sujet des plus pratiques et des plus dignes d'être médités par un chrétien.

I. — Quelle estime fait Jésus de notre chair ? Pour créer toute chair d'animaux, de poissons, d'oiseaux, de reptiles, Dieu se contenta de dire : *Qu'elle soit*, et aussitôt elle fut créée, animée. Pour créer l'homme, au contraire, les trois personnes divines se recueillent dans un conseil profond, et se disent : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance !* Le Saint-Esprit aime à répéter dans l'Écriture que Dieu lui-même a façonné notre chair. « Ce sont vos mains, Seigneur, s'écrie le saint « prophète de l'Arabie, qui ont arrangé toutes les « parties de mon corps, qui l'ont revêtu de peau « et de chair, et l'ont affermi par les os et les « nerfs. Après m'avoir donné la vie, vous m'avez

« comblé de bienfaits : si je ne cesse de vivre, c'est « que votre assistance ne cesse de me secourir. » (Job, x.) Aujourd'hui, il est vrai, notre chair est impure dans sa naissance, dans ses besoins, dans ses maladies, dans ses penchants : elle est impure pendant la vie, à la mort surtout. C'est là l'œuvre du péché. Qu'elle était loin d'être ainsi, quand elle sortit, comme spirituelle, des mains du Seigneur ! Néanmoins, pour cette chair misérable déchue, découronnée, la terre encore est pleine de la miséricorde du Seigneur. Pour elle, il a créé en abondance la chair des autres animaux. Pour elle, il a laissé, même après la malédiction, toutes les délices, toutes les saveurs, tous les parfums, toutes les harmonies, toutes les magnificences de la nature et des arts ! Il l'a élevée encore à de bien plus grands honneurs. « Personne, dit un saint « Père, ne renferme dans le bois, dans le plomb, « dans le fer, dans les matières de vil prix, des « perles brillantes, des diamants, des pierreries : « il les enchâsse, au contraire, dans l'or le plus « pur. » Pensez-vous que Dieu aurait renfermé la vraie perle de ce monde, celle qu'il est venu racheter du prix de son sang, notre âme enfin, dans une chair qui serait vile et méprisable à ses yeux ? Et n'est-ce point par la chair, par les sens et les facultés de la chair, que l'âme règne sur ce monde, sur les bêtes et sur les plantes, sur les arts et sur les sciences ; qu'elle s'assujétit toute créature vivante ou inanimée ? Oh ! un seul de nos sens devrait nous faire chanter à Dieu le cantique sans fin de la reconnaissance ? Voyez Tobie : il n'avait

perdu que la vue, et ce gémissement douloureux sortait de sa poitrine : *Quelle joie puis-je avoir désormais, moi qui suis dans les ténèbres, et qui ne puis plus contempler la douce lumière du ciel?* (Tobie, v.) Enfin, M. F., honneur incomparable, c'est notre chair que le Verbe a voulu revêtir quand il est né de Marie ! Il est vrai, Jésus s'est préparé, en cette Vierge bienheureuse, une Mère toujours intacte et virginale. Son corps était une statue merveilleuse, taillée de la main de Dieu même, dit saint André de Jérusalem ; il n'avait rien emprunté à la malédiction du péché ; rien aux imperfections ni à la dégradation qui en sont la suite en tous les autres enfants d'Adam. C'était un corps digne d'être uni à une âme, trône de grâce, de pudeur et de sagesse. Encore n'a-t-il voulu naître de ce corps immaculé, que par la vertu de l'Esprit de piété et de pureté. Mais en dehors de là, il a pris nos douleurs et nos souffrances : il a pleuré, jeûné, enduré la persécution, le froid, la faim, la soif dans une chair semblable à la nôtre. Ainsi donc, il ne méprise que les vices, les impuretés de la chair : c'est la corruption charnelle que son cœur repousse avec horreur. Quant à la chair elle-même, il l'estime, il l'honore, il la glorifie dans sa personne adorable, et ne dédaigne pas de nous y nommer ses frères.

Et qui pourrait bien dire les prérogatives que le nom de Jésus-Christ a conférées à cette créature si chétive et si mourante ici-bas ! La chair est une nécessité pour le salut de l'âme ; nul ne peut être baptisé, croire, subir son épreuve, amasser pour le

ciel, faire pénitence et vaincre le démon que dans la chair : *Seigneur*, chantait David, *ce ne seront point les morts qui publieront vos louanges!* Lavée dans le baptême par la chair, l'âme n'est consacrée, illuminée, sanctifiée dans les autres sacrements que par elle ; nourrie de Dieu même dans la sainte Eucharistie que par elle. Et les sacrifices agréables à Dieu, les jeûnes, les abstinences, la tempérance, la continence et la chasteté, n'est-ce point la chair qui les offre à Dieu à son détriment ? C'est elle qui, dans les martyrs, combat pour la foi, souffre les ténèbres et l'infection des cachots : c'est elle qui est broyée, dévorée, mutilée dans les supplices pour le nom de Jésus-Christ ! Elle meurt pour lui, comme il est mort pour nous. Aussi Notre-Seigneur l'a non seulement revêtue, mais ennoblie, récompensée ! *Il est né de Marie*, nous dit l'Évangile. Cette chair de Marie qui est notre sœur, qui est devenue le Tabernacle de Jésus-Christ, est élevée par lui au-dessus des chœurs glorieux des anges depuis l'Assomption. Cette chair dans laquelle Jésus a vécu, souffert, a été crucifié, est assise, depuis l'Ascension, à la droite de Dieu même, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Eh bien ! divine espérance, la nôtre, cette chair infirme, misérable, souffrante, est aussi le temple de Dieu, le temple du Saint-Esprit, quand nous vivons dans la grâce et l'honnêteté ; et un jour, si nous ressuscitons dans l'assemblée des élus, Jésus-Christ la reformera à la ressemblance de son corps glorieux. « Le corps est plein de corruption, dit saint Paul, « il ressuscitera incorruptible : il est plein d'igno-

« minie, il ressuscitera glorieux ; il est plein de « faiblesse, il ressuscitera vigoureux ; il est animal, « il ressuscitera spirituel. » (I Corinth., xv.) Faut-il s'étonner du respect que l'Église a témoigné de tout temps à la cendre des morts, aux reliques de ses Saints ? Faut-il s'étonner que d'innombrables religieux et religieuses consacrent à Dieu toute leur vie, afin de se retrouver avec des corps brillants, agiles, immortels, dans le cortège de l'Agneau et de Marie la Reine des cieux ?

II. — Profitons aussi, M. F., des admirables leçons de ce mystère. Le Verbe s'est fait chair, mais dans les entrailles d'une Vierge ravissante conçue sans péché ; dans une chair incorruptible, jamais gâtée par le ver du péché, par le venin de la concupiscence. Fleur bénie de notre salut, il ne s'est élevé en cette terre maudite que sur un rejeton de grâce et de pudeur. Jamais non plus il ne viendra en nous, si notre chair est violée, déshonorée par les passions grossières. Si, au contraire, nous conservons notre chair dans l'honneur et le respect, si nous réprimons nos convoitises en les soumettant à sa loi chaste et sainte, il nous en a laissé la promesse : *il viendra en nous et y fera sa demeure* : un jour, après l'avoir renouvelée par la gloire de la résurrection, il l'unira à la félicité de l'âme, dans la bienheureuse immortalité. Que l'impie donc s'écrie : Buvons, mangeons, livrons-nous à toutes les débauches ; qu'il ne voie rien en lui au-dessus de la bête ; qu'il fasse son idole de ce qui fait rougir tout cœur honnête ; le chrétien au contraire se souvient qu'il est un tabernacle vivant

de Dieu ; que sa chair jetée, par la mort, dans le sépulcre, en punition du péché, conserve l'espérance ; qu'elle contemplera de ses yeux le Rédempteur dans sa gloire. Alors il méprise les plaisirs fangeux, dégradants, la honteuse volonté de la chair et du sang ; il porte et glorifie Jésus-Christ dans son corps. Tous nous ressusciterons ; tous, à la voix de l'ange, nous nous lèverons de la poussière. Heureux, dans ce moment décisif, ceux qui auront été sans tache dans le chemin de la vie ! Ah ! demandons cette grâce à cette Vierge si belle et si bonne, que sa pureté parfaite a rendue chère au Sauveur. Par elle nous avons reçu la miséricorde : le Seigneur l'a établie le Refuge assuré, l'Auxiliaire toute-puissante de quiconque est en péril. Hélas ! la chair est faible, maladive, remplie de passions fiévreuses, et, si nous suivons ses instincts, nous mourrons, dit l'apôtre saint Paul. Que nos cœurs et nos voix s'unissent donc aux chrétiens, qui, aujourd'hui même, dans les quatre coins du monde, lui redisent cette invocation à la fois si touchante et si efficace : O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui mettons notre confiance en vous ! Jamais on ne l'invoque en vain : le serviteur de Marie ne périra jamais.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

En voulant que Marie sa Mère soit conçue sans péche, Dieu nous montre mieux son horreur pour ce péché, que par tous les châtiments dont il l'a frappé.

> *Draco stetit ante mulierem quæ erat paritura Filium qui recturus erat omnes gentes.*
>
> Le dragon s'arrêta devant la femme destinée à mettre au monde un Fils qui devait régner sur toutes les nations. (APOCALYPSE, XII, 4.)

Marie a été conçue sans péché : son corps, son âme, son intelligence ont toujours été dans la grâce et l'amour du Seigneur : telle est, M. F., la foi de l'Église catholique. Dès le commencement du monde, le Seigneur avait promis que l'*Ève nouvelle écraserait la tête au serpent*. Il veut que cette Vierge bénie la lui écrase aujourd'hui même, dès son premier matin, quand ce monstre s'élance pour dévorer son âme et lui injecter son venin. *Le dragon hideux s'arrêta soudain devant cette femme miraculeuse, Mère future du Sauveur des nations*, dit saint Jean. C'est ainsi que la Genèse, le premier

livre de l'Écriture, et l'Apocalypse qui en est le dernier, redisent de concert : Marie a été conçue sans péché. Ce triomphe de Marie sur le serpent, sa richesse ineffable de toutes les grâces, les docteurs et les pieux génies de l'Église les ont toujours glorifiés dans leurs chants. Ah ! c'est qu'en effet, par ce miracle des miracles opéré en sa faveur, la Vierge bienheureuse s'élève à une hauteur où ne peuvent atteindre les louanges ni des hommes ni des anges. Ne nous bornons point cependant, M. F., à admirer cette Vierge d'une grâce au-dessus de tous les charmes, à révérer Marie Immaculée, sans souillure. Elle est appelée de Dieu à répandre sur le monde la lumière et les bienfaits d'une brillante aurore. Profitons de ses douces et divines clartés. Dans cette Conception sans tache, Dieu nous montre bien mieux l'horreur qu'il porte au péché, que dans tous les châtiments dont il le poursuit sur la terre et dans les enfers ! C'est le sujet que je propose à votre attention.

L'humilité, M. F., est la première de toutes les vertus : c'est aussi le premier devoir de l'homme. De quoi pouvons-nous être orgueilleux en effet, nous, conçus tout entiers dans le péché, ténèbres et corruption que nous sommes ? L'homme est devenu, jusque dans son âme, chair impure où ne peut plus reposer le Seigneur. Néanmoins, quand notre vie devrait se passer dans la pénitence et les larmes, nous voulons être dans les plaisirs, les fêtes et le repos : nous mendions, avec une fiévreuse envie, le bien-être, le respect, les louanges : nous y plaçons le bonheur, et nous ne disons heu-

reux que ceux qui peuvent y parvenir. C'est en quoi nous détrompe admirablement le mystère de Marie conçue sans péché. Dieu voulait préparer un tabernacle à Jésus-Christ, son Fils bien-aimé ; un modèle, une protectrice à ce monde corrompu ; une Reine aux anges du ciel ; et il jette les yeux sur Marie. Cette Ève nouvelle, cette femme bénie sur qui doit s'incliner son cœur, sera pauvre, sans éclat, sans amis, entourée des rebuts et des dédains que le monde prodigue à l'indigence. N'importe : Dieu ne juge pas à propos de la tirer de cet état. Elle sera assujétie aux infirmités de notre nature, aux souffrances de notre humanité malheureuse : n'importe encore : il ne juge pas à propos de l'en garantir. Elle n'aura rien de ce que l'homme charnel et terrestre envie ; de ce que l'orgueil et les autres passions recherchent avec tant d'avidité ; et ces misères, ce dénûment, ces abaissements humiliants, ne la rendent pas indigne de lui, ne l'empêchent pas de l'aimer, de reposer en elle toutes ses complaisances ! Mais qu'elle soit un seul instant l'esclave du péché, que seulement le serpent ait traversé son âme, il ne peut le supporter et son cœur se révolte à ce spectacle. Afin d'écarter de la Vierge vénérable cette ignominie, il dérangera tout l'ordre de ses décrets : il fera pour elle tout exprès une exception à la loi générale : l'ancien dragon qui séduit l'univers s'arrêtera tremblant et frémissant devant cette Vierge miraculeuse, échappant à ses morsures. Quels enseignements pleins de consolation pour nous ! L'indigence, l'obscurité de l'état ou de la naissance, les infirmités

ou les faiblesses du corps ne sont donc point des titres pour écarter l'amour de Dieu d'un cœur. Marie, en son chemin, a bu à longs traits à ce torrent de nos douleurs, et néanmoins le Seigneur la salue comme sa toute belle, sa parfaite et sa bien-aimée ; il ordonne à ses anges de s'incliner devant elle ! Il est une seule chose qu'il ne peut aimer ni souffrir ; une seule chose qui le révolte et l'aigrit, le péché. Le péché seul nous déshonore et nous dégrade à ses yeux, attire ses châtiments, enflamme sa colère.

Encore, il faut bien le remarquer, M. F., le péché dont Marie est préservée dans sa Conception n'est point un de ces crimes honteux qui souillent la vie humaine ; c'est le péché d'origine, dont elle eût partagé la flétrissure avec tous les saints, avec tous les bienheureux du ciel. C'est un péché qui, passant de la mère aux enfants, semble faire des malheureux encore plus que des criminels. Nous pouvons, nous devons gémir d'être les héritiers d'un père coupable ; nous ne pouvons éviter la honte de cet héritage : c'est un péché que nous repassons en vain dans l'amertume de notre âme sans pouvoir l'effacer. Et en cela, Chrétiens, le mystère de la Conception Immaculée de Marie nous montre encore mieux l'horreur de Dieu pour le péché, que les châtiments dont il l'a puni dans tous les temps, dont il le punit dans les enfers. Renouvelez votre attention, et il vous sera facile de le comprendre.

Que Dieu ait précipité du ciel dans l'abîme l'Ange qui voulait s'égaler à lui ; qu'il ait chassé

du paradis terrestre Adam et Ève comblés par lui de délices, et osant l'outrager dans son commandement, au milieu même de ses bienfaits ; qu'il les ait condamnés à vivre dans la douleur et dans les regrets ; que plus tard sa colère ait noyé le monde dans les flots du déluge, c'était, après tout, pour des crimes commis de plein gré, avec délibération, avec pleine volonté, au mépris de son amour, de sa sainteté, de ses menaces. Que Dieu ait creusé l'enfer dans sa justice indignée, certes, c'est une chose effrayante pour la foi que l'éternité des tourments. O éternité, s'écriait saint Jérôme, si les hommes voulaient te comprendre! Pourraient-ils outrager Dieu et vendre leur âme au péché? Néanmoins, les révoltes des réprouvés sont des révoltes aimées, consenties. Dieu voit dans les damnés des sacrilèges, des impies, des pécheurs qui mettaient leur joie à insulter son amour et sa patience ; qui savouraient avec délices le libertinage et la débauche, et s'y sont endormis de longues années. Il ne cesse de voir en eux la profanation volontaire du sang de Jésus-Christ qui les avait rachetés ; sang dans lequel ils pouvaient si facilement laver leurs souillures ; mais sang dont ils portent l'empreinte au milieu même des flammes, et dont la vue ranime toute sa colère. Est-il étonnant que ses regards ne puissent tolérer ce spectacle? Mais ce qu'il abhorre dans la Sainte Vierge, ce qu'il ne peut y souffrir, c'est la tache d'une faute héréditaire ; d'une faute qui ne l'aurait pas empêché, dans la suite, de répandre sur elle l'abondance de ses miséricordes. Voilà, M. F., ce

qui doit nous donner une idée de l'horreur que Dieu porte au péché ! Quoi ! le Seigneur prévient avec tant d'éclat, de puissance et de zèle, un péché dont Marie n'était point maîtresse toute seule de se garantir ? Quelle n'est donc point l'horreur qui soulève son cœur à la vue de toutes nos révoltes personnelles commises en toute connaissance, avec une volupté aimée, consentie, savourée ! Oui, le privilège de Marie conçue sans péché doit nous inspirer plus de frayeur pour le péché que toutes les punitions dont Dieu le frappe ici-bas ou dans les enfers. A la vue de notre vie dissipée dans le mépris des commandements, dans l'abus des grâces, dans l'amour de toutes les hontes et de toutes les passions déréglées, que nous avons lieu de redire avec David : « Ma chair même, Sei-« gneur, est percée de la terreur de vos juge-« ments ! » (V. Duquesne, 5e méditation.)

Pour profiter de cette solennité si chère à l'Église, comparons donc, M. F., nos idées avec celles de Dieu qui nous jugera en toute justice ; qui nous jugera, non point selon les maximes, selon les préjugés de notre corruption, mais selon les lois de sa sainteté sans tache. Le péché seul, parmi tous les maux de la terre, le péché qui nous paraît le plus excusable, qui est involontaire, fait horreur à Dieu ; il ne peut en supporter la vue. Est-il aussi l'objet de notre horreur, de nos craintes et de nos alarmes ? Ah ! les hommes craignent la perte de leur santé, de leur joie, de leurs biens, des personnes qui leur sont chères : pour quelques pièces d'argent, pour quelques pieds de terre, ils

déchirent la loi de Dieu ; ils se battent, se poursuivent d'injures, de haines, de blasphèmes ; et le mal de leur âme ne les touche nullement : le démon fait un carnage affreux des âmes de leur père, de leur mère, de l'époux, de l'épouse, des enfants. On les voit insulter Dieu dans sa Providence, dans son Évangile : et personne ne s'en effraie, personne n'y fait attention ; on en rit, on s'en divertit peut-être. On rit de ce qui a fait pleurer si douloureusement Jésus-Christ et lui a fait suer le sang ; de ce qui a causé sa passion et sa mort ! Hélas ! M. F., le péché d'origine, qui a si profondément gâté nos cœurs et nos corps, n'a pas moins tristement aveuglé nos âmes : il nous a ôté la lumière de nos yeux ; nous allons à l'abîme, les yeux bandés, dans l'ivresse de nos passions. Qu'il est facile au démon, toujours en embuscade au milieu des ténèbres, de surprendre l'imprudent voyageur, et que de milliers de victimes il séduit, il entraîne et dévore à loisir dans ses abîmes ! Mais, en ce triste pèlerinage, Dieu nous a laissé sa Mère bien-aimée pour être notre Mère : à son aspect, le démon tremble, rugit, recule épouvanté. Donnée aux hommes pour être la Mère de la grâce, de la lumière et de la vie, que peut-elle désirer pour eux que l'éclat de l'innocence, redouter pour eux que le souffle du péché qui les mène à la mort ! Ah ! élevons vers son trône maternel et nos bras et nos cœurs. Demandons-lui de comprendre qu'avec la grâce de Dieu et la pureté de vie, nous serons toujours riches et heureux ! Que si les mondains, au milieu de leurs voluptés abomi-

nables, se couronnent de fleurs, souvenons-nous qu'ils ne sont que des victimes que le démon prépare au sacrifice. Ne disons jamais heureux que ceux dont la vie et la mort sont chères au Seigneur; que ceux qui, prenant Marie pour Patronne et Reine de leurs cœurs, marchent à sa suite, dans le chemin qui mène à sa gloire et à ses triomphes dans les cieux. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

HUITIÈME INSTRUCTION.

Le mystère de l'Immaculée Conception nous révèle le prix incomparable de la chasteté.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes parfaite en beauté, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous. (Cant., iv, 7.)

Tous les êtres sortis des mains de Dieu publient les richesses de sa bonté, M. F. ; tous en ont reçu les organes et les facultés nécessaires à leurs destinées diverses. C'est pourquoi la création est appelée *le monde*, c'est-à-dire l'ordre, la beauté, l'harmonie. Mais qui pourrait comprendre avec quelle suavité, avec quelles délices de complaisance le Seigneur arrêta ses regards sur le corps sacré de la Vierge bienheureuse ? Qui peut douter qu'il ne l'ait aimé par-dessus tous les corps créés, après le corps de Jésus-Christ ; qu'il ne l'ait préparé, choisi, orné comme le plus beau et le plus ravissant de tous les corps, le réservant à un bonheur ineffable ? Dans ses entrailles, en effet, a commencé

le salut de l'univers : là se sont formés, développés les membres divins de notre Sauveur ; il s'est nourri de son lait, réchauffé, consolé de ses embrassements, de ses sourires, de ses caresses inexprimables. Et quand lui-même eut consommé notre rédemption et fut remonté dans les cieux, il rappela sa tendre Mère à ses côtés, et la couronna dans sa chair comme Reine des anges et des hommes. Quelle est donc la gloire que le Seigneur voulut pour cette chair privilégiée de la Vierge vénérable ? Quelle est la beauté qui la fit comparer à la Tour d'ivoire élevée par le roi Salomon, et qui, à la richesse de la matière, unissait l'éclat de la blancheur, la force, la majesté, la légèreté, l'élégance des formes et des proportions ? Quels attraits si ravissants l'ont fait nommer la Fleur du Liban : Fleur merveilleuse qui ne connut ni langueur ni flétrissure, conserva toujours sa fraîcheur, ses parfums, sa magnificence ? Recueillons-nous, M. F., au pied des autels de cette Mère très pure, et considérons dans sa Conception sans tache, étrangère à toute concupiscence, le prix inestimable que le Seigneur attache à la divine chasteté.

Dieu l'a protégée dès son premier matin, dit son Prophète. Ses nobles et saints parents étaient avancés en âge et pas un enfant ne leur était né. Dieu voulait que la Conception de Marie fût accordée au monde contre le vœu de la nature, par le miracle de sa grâce. Admirons surtout ici l'amour de Dieu pour Marie. A ce premier moment où Satan veille sur toute conception humaine, pour la souiller de ses venins, le Seigneur s'em-

presse de couvrir cette Vierge sainte de sa grâce comme d'un manteau, afin de préserver sa chair du poison de la tache originelle. Le dragon repoussé, frémit d'horreur à la vue de cet Enfant de bénédiction, échappant seule à ses traits enflammés. Marie est conçue sans péché ! Jamais aucun mouvement de la chair, aucune épine de la concupiscence ne viendra troubler son âme virginale. La grâce du Saint-Esprit lui a prodigué, comme à son temple privilégié, l'or et la pourpre de tous ses dons ! Ah ! combien Marie laisse loin derrière elle et les anges et les saints : toute gloire, toute vertu pâlit devant elle, comme tout astre du firmament s'éteint devant le soleil ! Recueillons dans la joie, M. F., les fruits sacrés de ce mystère. Parce que la chair de Marie, prise d'Adam, n'a point reçu les souillures d'Adam, l'Ange envoyé de Dieu viendra lui dire : Je vous révère, ô pleine de grâce, vous enfanterez le Sauveur ! Parce que, Rose Mystérieuse, toujours brillante des fraîches couleurs de son printemps, elle surpasse toutes les autres fleurs de notre exil en beauté, en éclat, en parfums, elle abaissera jusqu'à elle le Verbe de Dieu : il se reposera en elle et nous donnera par elle le miel de ses miséricordes. Ne l'entendez-vous point l'admirer et la saluer avec amour par son prophète : « Vous êtes parfaite en beauté, ô ma Bien-Aimée, « et il n'y a point de tache en vous. Vous êtes ma « Colombe sans rivale en blancheur. Ainsi qu'un « lis est parmi les épines, ainsi ma Bien-Aimée « s'élève pure, éblouissante parmi les filles de la « terre ? Et tandis qu'il avait été dit autrefois à

l'homme plongé dans toutes les abominations impures : Mon esprit ne se reposera plus sur toi, car tu es chair ; la Vierge immaculée entendra l'Ange respectueux lui dire : « Le Saint-Esprit surviendra « en vous, et vous couvrira de son ombre, et le « fruit saint qui naîtra de vous sera le Fils de « Dieu! » C'est donc par son inviolable chasteté que Marie s'élève devant la Trinité sainte, plus belle que toute beauté créée, plus aimable que les charmes périssables ! Par sa pudeur immaculée nous est venue la rédemption, et ce monde a paru digne encore d'être aimé du Seigneur. Faut-il s'étonner que l'Église acclame dans la joie ce triomphe de sa Reine sur le démon ?

D'ailleurs, M. F., c'est une chose bien digne de remarque : de même que Jésus-Christ a dit : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier « s'il vient à perdre son âme ? » et que le démon de son côté faisait cette promesse à notre Sauveur lui-même : « Je te donnerai tous les royaumes du « monde et leur gloire, si tu veux m'adorer et me « livrer ton âme » ; de même, il s'accorde avec Jésus-Christ pour mettre la chasteté au-dessus de tous les trésors. Il sait bien que les attraits puissants qui ont abaissé le Seigneur jusqu'à Marie, sont les attraits de la pureté toujours intacte et virginale. N'a-t-il pas entendu l'Esprit saint nous dire : « *C'est l'incorruption qui nous rapproche de Dieu* ? Et ce mystère de Marie conçue sans péché, et lui broyant la tête depuis son premier instant, le lui redit assez lui-même. Aussi il déchaîne toute sa rage à ravir à Dieu et à son amour les âmes les

plus nobles et les belles par l'amorce des voluptés charnelles. Voyez Samson, David, Salomon : c'est par l'impureté qu'il les terrasse et les foule à ses pieds. C'est par là qu'il s'attaque à saint Paul, à saint Grégoire de Nazianze, à saint Benoît, à saint François d'Assise ; à sainte Catherine de Sienne, à sainte Angèle de Foligno, à sainte Jeanne de Chantal, à des milliers d'autres. On ne peut raconter, dans une assemblée de fidèles, les tortures douloureuses qu'ils infligeaient à leur chair pour conserver la perle brillante de son honneur, et réserver à l'Époux céleste les parfums de cette myrrhe choisie de la chasteté. M. F., quand cette vertu ne serait point nécessaire au salut ; quand il ne serait point écrit pour les hommes, pour les femmes, pour les enfants, pour les jeunes filles : « Tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont « crucifié leur chair avec ses désirs déréglés! « Aucun fornicateur, aucune âme impure ou « déshonnête, n'entrera dans le royaume des « cieux » ; n'est-ce point l'amour et les bénédictions du Seigneur que l'Église veut conserver à vos enfants, en les consacrant à la Mère très pure de Jésus-Christ ?

Je dis plus encore, M. F. : en conservant à une âme sa pudeur et sa pudicité, l'Église lui assure l'estime et le respect des hommes. Oui, le monde, tout corrompu qu'il est, révère la modestie, la continence. Avec elle, une jeune vierge, une femme peut marcher avec le front levé ; si sa pudeur est flétrie, elle exhale, au contraire, une odeur qui soulève le dégoût. Ne voit-on pas tous

les jours des hommes débauchés confier, de préférence, à de saintes religieuses, l'innocence de leurs jeunes filles ; pleurer à la vue de la blanche couronne, de la blanche robe de leur première communion? N'en voit-on pas, jetés eux-mêmes dans toutes les abominations de Babylone, apprendre à leurs enfants le *Souvenez-vous*, l'invocation : *ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ;* demandant à cette Vierge des vierges de leur conserver cette fleur si délicate, mais si pleine de parfums ? Ne voit-on pas les impies, les hérétiques eux-mêmes, s'incliner avec une admiration respectueuse devant nos Religieuses, fidèles suivantes de la Vierge Immaculée? Et, dans ce monde où les saints manquent, où Dieu lui-même est si méconnu, si blasphémé, l'homme le plus impur et le plus méchant, la femme la plus abandonnée ne révèrent-ils pas la Mère très pure et très chaste de notre Sauveur?

Enfin, M. F., en consacrant la jeunesse à Marie, l'Église veut surtout son bonheur, les plus belles joies de sa vie. *Avec moi*, nous dit Marie dans l'Écriture, *avec moi sont les richesses, la gloire, l'honneur, la magnificence, la justice : les fruits de mon culte sont plus désirables que l'or, que les pierreries, que l'argent affiné.* (Parab. de Salomon, IX.)

« Il m'apparut une femme assise sur une bête « monstrueuse, dit saint Jean ; elle était vêtue de « pourpre comme une reine : elle étincelait sous « les rubis et sous les diamants ; elle tenait à la « main une coupe d'or pleine d'abominations. »

(Apoc., XVII.) Voilà, M. F., l'impureté toujours brillante d'attraits, toujours pleine de séductions. Elle est assise sur une bête monstrueuse : elle dévore l'honneur, la réputation, le corps et l'âme. Elle tient à la main une coupe d'or, mais remplie d'abominations, c'est-à-dire pleine de remords, de querelles, de haines, de meurtres, de larmes, de sang! Saint Augustin raconte, au contraire, qu'avant sa conversion, la Chasteté lui apparut comme une reine aimable, pleine de majesté, l'invitant par de douces caresses à venir à elle : elle étendait, pour l'embrasser, ses mains pieuses, et montrant à ses yeux les générations de joies divines qui lui forment cortège : Quoi ! lui disait-elle, ne pourras-tu pas ce qui est possible à tant de femmes et d'enfants ? Les délices de tes honteuses voluptés peuvent-elles se comparer aux saintes suavités de la loi du Seigneur ? (*Conf.*, VIII, 11.) Cette Matronne vénérable, cette Reine auguste au sourire enivrant, nous la saluons aujourd'hui, M. F., incarnée dans Marie. Ah ! le culte de Marie, il est riant, fleuri, embellissant les joies, charmant les douleurs ; il est rempli de parfums et de voluptés ineffables, inconnues partout ailleurs en cet exil de la vie. Et l'on peut dire, en empruntant une comparaison de saint Bernard : Je consens, ô Marie, qu'il ne soit plus jamais parlé ni de vous ni de votre culte, si un seul homme a jamais pu dire : Je l'ai chérie, suivie, révérée et chantée de toute mon âme, et j'ai été malheureux !

Ainsi, M. F., la chasteté nous rapproche de Dieu, ou plutôt l'abaisse jusqu'à nous. Parce que

Marie fut la Rose mystérieuse, toujours gracieuse, sans tache et sans épines, elle l'attira des cieux en son sein, dans cette vallée de larmes et de misères. Mais, hélas ! nos corps sont d'une matière impure et grossière où la concupiscence est ardente et fiévreuse ; le démon rôde, pour nous flétrir et nous dégrader ; le monde, quelquefois nos propres familles, sont comme une Babylone abominable où rugit la luxure. Courage cependant, M. F., courage, surtout, jeunesse chrétienne : avec la grâce de Marie, nous triompherons : elle est la Reine de la victoire. Réfugions-nous donc sous ses ailes, sur son cœur virginal, en redisant avec un pieux auteur : O Marie, conçue sans péché, ne permettez jamais que cette chair misérable où nos âmes sont prisonnières, arrête nos pas dans le chemin du ciel ! Donnez-nous, ô Vierge vénérée, de mépriser, en toute fierté, les attraits périssables des créatures, et d'être dignes de contempler dans les cieux votre beauté incomparable. Après nous avoir secourus, défendus, sauvés, placez-nous enfin dans votre cortège triomphant, où nous serons les frères et les sœurs des anges, parce que nous serons les enfants de la résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

NATIVITÉ DE MARIE

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Joie de l'Église à la naissance de Marie, Mère de la grâce.

De Maria natus est Jesus.
De Marie est né Jésus notre Sauveur. (MATTH., I, 16.)

L'Église, M. F., ne célèbre la naissance des saints que le jour de leur mort et de leur martyre, qui les fit naître à la gloire du ciel : l'année chrétienne contient seulement trois fêtes portant le nom de Nativité : celle de Jésus-Christ ou Noël ; celle de saint Jean-Baptiste, sanctifié dès le sein de sa mère ; celle de Marie objet de cette solennité. Comment pourrait-elle fêter la naissance des autres enfants des hommes, enfants de colère par nature, flétris par le péché originel, condamnés à la mort du corps, à la mort de l'âme, si la grâce de Jésus-Christ ne les en préservait ? Mais si l'Ange annonçant saint Jean disait : *Beaucoup se réjouiront en*

sa Nativité, que dire de l'allégresse répandue sur le monde par la naissance de Marie, Mère divine de notre Sauveur? Il y avait quatre mille ans que les hommes infortunés attendaient cette Enfant miraculeuse de la promesse, que les prophètes la saluaient avec tous les désirs de l'espérance, comme l'homme égaré, perdu dans les ténèbres, attend l'aurore. Elle apparaît aujourd'hui cette tige bénie de Jessé qui doit bientôt se couronner de la fleur dont les parfums renouvelleront notre terre. *De Marie naîtra Jésus-Christ notre Sauveur* par qui seront bénies toutes les nations, par la grâce de qui nous vaincrons nos ennemis, par qui nous viendront tous les biens. Comment alors ne chanterions-nous point dans les offices de cette solennité : *Votre Nativité, ô Vierge Marie, a rempli de joie l'univers*?

Il est de foi, M. F., que nous sommes conçus dans le péché, et par là même déshérités de l'héritage des saints, destinés à la réprobation. Il est de foi que de nous-mêmes, par nos propres œuvres, sans la grâce de Jésus-Christ, nous ne pouvons rien faire pour notre salut, tristes naufragés sans aucune espérance d'arriver au port. Sans la grâce de Jésus-Christ, vous pouvez peut-être vivre en honnête homme, c'est-à-dire ne point dérober, ne point vous souiller par le meurtre, par l'impureté, par l'ivrognerie, être compatissant aux maux de vos semblables : encore l'histoire est là pour montrer que cela est rare, très rare : les plus sages des païens étaient esclaves de toutes les passions ou cruelles ou grossières : l'Évangile seul est élevé

sur la loi divine de la charité. Mais je vous suppose une âme droite, une vie honnête : à quoi vous servira votre prétendue bonne vie, dit saint Augustin, si elle ne peut vous conduire à la vie éternellement bienheureuse ? Non, il n'est point d'autre nom de salut donné aux hommes que l'adorable nom de Jésus-Christ. Seul en sa qualité de Dieu Sauveur, il a pu laisser à ses disciples cette promesse solennelle : *Ne craignez rien, je suis avec vous : j'y suis jusqu'à la fin des temps*, pour vous donner la grâce de vaincre le monde et l'enfer. C'est pourquoi les Anges chantaient sur sa crèche à Bethléem : *Voici pour vous le sujet d'une grande joie : il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la cité de David. Paix maintenant sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Mais qui donc nous a donné ce Sauveur, l'a mérité à ce monde maudit ? Vous répondez avec moi : C'est Marie, la Vierge glorieuse de Nazareth. C'est Marie qui entendra bientôt l'Archange lui dire dans une profonde révérence : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Ne craignez rien, ô Marie, vous avez trouvé la grâce devant Dieu. Voilà que vous enfanterez un Fils que vous nommerez Jésus, c'est-à-dire Sauveur, parce qu'il doit délivrer son peuple de tout péché, de l'enfer*, lui rendre le titre et les droits d'enfant de Dieu. Oui, le Verbe éternel, Fils de Dieu, a tellement aimé l'homme pécheur, dégradé, corrompu, qu'il est venu se mettre à sa place : il s'est fait homme lui-même et s'est constitué sa victime : il a livré sa chair à la rigueur des éléments, à l'indigence la plus amère, à la persé-

cution dès son berceau, à l'exil, à la faim, à la soif, à la nudité, à la mort la plus injuste et la plus infâme. Il est ressuscité des morts, il est remonté aux cieux ; autant de mystères touchants accomplis par sa miséricorde, afin de nous préparer des trônes à côté de son trône. Mais enfin c'est Marie qui lui a donné cette âme si tendre pour les hommes, ce corps frappé, immolé pour eux, ce sang sacré qui a jailli de toutes ses veines et de son côté transpercé de la lance pour la purification de nos souillures. Seule sur la terre, elle s'est trouvée assez chaste, assez belle pour voir les Anges s'incliner devant elle, pour devenir le Sanctuaire où s'est opérée notre réconciliation avec les cieux. Seule parmi tant de filles d'Ève elle appelle Dieu son Fils, et Dieu se jouant petit enfant sur ses genoux, sur son sein, l'appelle sa Mère. Comment à ce spectacle attendrissant ne point crier avec les transports des pieuses litanies : *Mère de la grâce divine, Mère de notre Sauveur, priez pour nous !*

Ah ! le monde présent est comme un désert affreux où règne le démon, où il égorge les âmes : il répand ses poisons sur toutes les créatures, sur les dignités, sur les honneurs, sur les richesses, sur les récoltes, ou biens terrestres, *et elles deviennent des filets pour les pieds des imprudents :* que si ses fêtes, ses plaisirs paraissent, à l'homme altéré et fiévreux dans ses passions comme autant d'eaux fraîches et limpides, s'il y jette son cœur contre la loi du Seigneur, jamais il n'y trouve à éteindre sa soif, mais au contraire, fange impure, remords, déception, désespoir. Mais dans ce désert qu'il

nous faut tous traverser avant d'arriver à la terre promise, il est un Ange qui montre au chrétien des fontaines rafraîchissantes et salutaires, un Ange qui fait jaillir des flots d'eaux vives pour tout le peuple de Dieu. Cet Ange, c'est Marie, la Mère de notre Sauveur, la Trésorière de ses grâces. Cette Vierge, la joie de Dieu, de ses Anges et des hommes, que nous révérons aujourd'hui dans son berceau, sera notre Mère incomparable, unissant la miséricorde à la puissance, afin de nous guider dans les sentiers où veille l'ennemi, de nous consoler dans nos chutes et nos douleurs, de nous conduire au ciel. De ces fontaines du Sauveur où elle puise à son gré, elle a désaltéré les Apôtres dans leurs travaux, les Martyrs dans leurs supplices, les Vierges dans leurs combats, les Anachorètes dans leurs solitudes. C'est par la grâce que Marie nous a retrouvée devant Dieu, que germent et se conservent les âmes, la piété, la pureté, le dévouement, l'esprit de sacrifice : par elle fleurissent dans le jardin de l'Église les fleurs si variées, si odoriférantes de la sainte virginité : *les Vierges marcheront à sa suite vers le grand Roi*, dit le Prophète : par Marie donc sont élevés çà et là des asiles pour la vertu, pour le repentir, pour le malheur, pour l'enfant délaissé, pour le pestiféré, pour le vieillard sans ressources, pour tous ceux qui sont blessés dans leurs corps ou dans leurs cœurs. C'est Marie qui a détruit le paganisme avec ses cruautés, ses horreurs, c'est-à-dire le règne du démon : elle ne cesse de lui briser la tête, de l'arrêter à l'entrée d'un cœur qui se consacre à son

culte ; elle ne cesse de l'écraser dans le cœur du pécheur qui l'implore. Si l'innocence dort en paix à l'ombre de ses ailes, par elle aussi les coupables se convertissent, sont absous, réjouissent les cieux ; par Marie nous avons tous l'espérance d'habiter un jour la Cité permanente de Dieu, d'y célébrer avec ses Anges ses solennités sans fin ; c'est par Marie que l'âme fidèle est assistée à son heure suprême, est introduite en toute confiance devant le Souverain Juge, puis aux tabernacles éternels. Ah ! ôtez Marie de la terre, et la mort, engendrée par Ève, y dévore de nouveau les corps et les âmes. Comment donc l'Église pourrait-elle ne pas nous inviter à fêter sa Nativité dans la reconnaissance et la joie, nous appelant à redire à ses pieds après l'Archange : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; Mère de la grâce divine, priez pour nous*, nous assurant avec tous les siècles qu'on ne l'invoqua jamais en vain ?

Mais, hélas ! la foule des hommes périt de soif à côté de cette fontaine toujours ouverte et jaillissante. Marie vient en vain sur la terre, pour cette femme qui la déshonore par l'impiété et l'impureté de ses discours et de ses mœurs ; pour cette mère de famille qui laisse vivre son époux, ses enfants sans crainte de Dieu, sans respect de ses lois les plus saintes, et les viole elle-même avec scandale sous leurs yeux. Elle naît en vain Marie, pour cet homme brutal qui ne parle de Dieu et de la religion qu'en les blasphémant, de l'Église sa mère qu'en lui déchirant les entrailles ; pour ce chef de maison qui fait son Dimanche, le jour du Seigneur,

au cabaret, ou plongé dans la terre, dans la paille et le foin, pâture de ses animaux. Elle vient en vain Marie pour ce jeune homme, pour cette jeune fille sans foi, sans pudeur, qui s'en vont au hasard dans la vie, voulant y être leur providence, contre la Providence du Seigneur. Elle est venue en vain pour ces personnes des deux sexes et de tous les âges qui oublient la consécration faite à ses autels, et ne savent plus implorer sa protection, sa clémence. Elle sera venue plus qu'en vain pour nous tous, M. F., si nous renions Jésus-Christ dont elle est la tendre Mère, l'Église dont elle est la Reine glorieuse, car alors il y aura jugement moins rigoureux pour Sodome et Gomorrhe que pour nous.

Ah ! Chrétiens, cette Vierge vénérée apparaît en ce monde afin d'y être Mère de notre Sauveur, c'est-à-dire apportant la rédemption aux esclaves, la délivrance aux captifs, le soulagement aux pauvres, la consolation aux malheureux, la vie, l'espérance, la joie au monde entier. Pour nous tous, elle sera, si nous l'avons voulu, la Mère de la grâce, la Cause de notre joie, le Refuge de nos fautes, la Consolatrice de toutes nos afflictions. Combien donc nous devons bénir sa naissance, l'aimer, la vénérer, nous attacher à elle. Ah ! que notre prière ardente lui demande constamment, tous les jours, la seule chose nécessaire, notre part de ce Paradis des voluptés du Seigneur, dont elle nous a retrouvé les entrées. *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à blesser, à perdre son âme?* Qu'ils soient surtout aujourd'hui dans nos cœurs et sur nos lèvres ces vœux pieux de l'hymne sacrée :

« Rendez notre vie sainte et pure, ô Marie, écartez « les embûches de nos chemins, afin que voyant « avec vous Jésus, avec vous, avec lui nous fêtions « les joies éternelles de la patrie » : *Vitam præsta puram, iter para tutum, ut videntes Jesum, semper collætemur.* Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Marie cause de notre joie pour la vie future; même pour la vie présente.

De Maria natus est Jesus qui vocatur Christus.
De Marie est né Jésus, qui est appelé le Christ. (MATTH., I, 16.)

L'Église aujourd'hui, dans les cantiques de sa joie, chante auprès du berceau de Marie ces paroles : *Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a rempli le monde entier d'allégresse, parce que le Soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, né de vous, nous a retirés de la malédiction, a détruit notre mort, et, nous comblant de tous les biens, nous a fait entrer dans la vie éternelle.* En effet, dans le ciel et sur la terre, tout prend part à la fête de ce jour. La Trinité sainte s'incline en toute complaisance vers cette Enfant miraculeuse, promise en sa miséricorde à nos premiers parents, saluée par ses prophètes, comme sa Bien-Aimée toute belle et sans souillure, saluée bientôt par un Prince de sa cour, comme toute belle, toute brillante de grâce. Jésus-Christ

qui se l'est préparée de concert avec l'Esprit de feu, comme une Maison d'or où sont entassées toutes les richesses, la contemple avec un amour inexprimable. Les Anges tressaillent à la pensée que, par Marie, les âmes des hommes, lavées bientôt par le sang de l'Agneau, régneront à leurs côtés ; que Marie elle-même, devenue leur Reine, les environnera d'un surcroît de joie. Les âmes des justes tressaillent à leur tour dans les limbes, en saluant en Marie l'aurore de leur prochaine délivrance. Et nous tous, M. F., enfants de l'Église voyageuse, à travers les ténèbres et les angoisses de cette vie, nous aimons à redire aux pieds de la douce Vierge de Nazareth : *Cause de notre joie, priez pour nous !* Cause de notre joie pour la vie future. Cause de notre joie même pour la vie présente : deux courtes pensées, M. F., offertes aujourd'hui à votre religieuse attention.

I. — Quand nous voulons penser aux maux dont Marie nous a délivrés, aux biens infinis dont elle nous a comblés, en donnant Jésus à notre infortune, comment ne pas redire avec elle : *Mon âme glorifie le Seigneur, mon esprit est ravi d'allégresse en Dieu mon Sauveur !* Depuis le premier péché, le front de l'homme est humilié jusqu'à terre : notre vie si courte, remplie de misères et d'afflictions, aboutit à la mort. Et cette mort du corps, qui inspire tant d'horreur à la nature, devait être suivie de la seconde mort, de la mort éternelle de l'âme dans les enfers. Nous étions enfants de colère et de malédiction, et nul ne peut être sauvé que par le nom béni de Jésus-Christ, par les mérites de sa

passion sainte. Point d'espoir de voir jamais le divin Paradis, de contempler ses magnificences, ses pompes solennelles, son soleil sans nuage et sans déclin, d'entendre la sublime harmonie de ses fêtes, de plonger notre cœur dans ses extases de bonheur, en ce torrent de voluptés dont il enivre ses élus : attente horrible, désespérante, de ces ténèbres extérieures où sont les pleurs et les grincements de dents. Mais Marie est comme l'aurore qui se lève en ces ombres de la mort : à sa suite va paraître le Soleil éblouissant de la justice : la voici au milieu des hommes, l'arche sainte où Dieu va renouveler son alliance avec nous, et sur nos lèvres se retrouvent les saints versets du psaume : *Mon cœur est ravi d'allégresse à la nouvelle que nous aurons entrée dans la maison du Seigneur!* C'est pourquoi le monde entier tressaille sur le berceau de Marie, comme le prisonnier qui revoit le jour et sent tomber ses fers ; comme le criminel qu'une clémence royale absout au moment où le glaive allait le frapper ! Dans les hommes les Anges ont retrouvé des frères : ils vont marcher à leurs côtés, au milieu de leurs voies, et leur préparer des diadèmes. Chacun de nous, bénissant Marie naissante, peut lui redire : Par vous, ô nouvelle Mère de la vie, je vais redevenir l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel, le possesseur de l'éternité bienheureuse. Je verrai Dieu dans ma chair, je le verrai tel qu'il est, face à face. Point d'étonnement donc si l'Église, sur tous les points du monde, adresse aujourd'hui à cette Reine de toute grâce ces invocations touchantes : Cause de notre joie, Porte du ciel, priez pour nous !

Ah ! quand nous entendons dans les pieuses litanies ce cri de l'espérance : *Porte du ciel*, jeunes gens, vieillards, mères et enfants, justes et pécheurs, répondons du fond de nos cœurs : *Ora pro nobis*, priez pour nous ! Que par vos saintes prières, ô Marie, après les périls et les fatigues de ce désert, nous arrivions enfin au ciel notre terre promise. (V. Bize, *Elévations*.)

II. — Mais nous bénissons aussi Marie naissante comme Cause de notre joie dès ce monde. *Elle a trouvé la grâce devant Dieu*, lui dira bientôt l'Archange ; elle l'a trouvé pour lever la malédiction qui pesait sur le genre humain et nous réconcilier avec le Seigneur. Marie nous éclaire, nous touche, nous réconforte, nous protège, nous pardonne : bénir, consoler, guérir, c'est son rôle, sa mission, l'auguste destinée pour laquelle Dieu l'a élue et promise dès le commencement du monde. Aussi elle chantait : *Par moi la miséricorde du Seigneur va se répandre de génération en génération sur tous ceux qui le craignent !* Tous les biens nous sont venus par elle : avec Marie habite la sagesse, l'honneur, l'amitié de Dieu, la joie de la conscience, cette paix ineffable qui surpasse toute richesse et tout plaisir, et que le monde ne peut donner. Que de larmes amères, que de sang, que de ruines, de hontes et de chagrins brûlants, la Mère de la divine grâce arrêterait, si l'on voulait l'aimer, la servir ! Ils ne manquent point parmi nous, les hommes flétris, dégradés dans leur corps et dans leur âme ; les hommes livrés aux passions ignobles et abjectes, plongés dans la chair et le sang comme le cheval et

le mulet sans intelligence, selon la comparaison du Saint-Esprit ; les hommes repris de justice ou méritant de l'être. Marie, je le demande, a-t-elle été pour eux la Cause de la joie, le Trône de la sagesse, la Mère très chaste et très pure ? En est-il un seul qui n'ait renié cette Mère du ciel, ne l'ait abandonnée avec une impiété sauvage ? sans doute l'affliction peut bien visiter le serviteur de la Sainte Vierge : quoique sans souillure, immaculée de corps et d'âme, elle ne fut point non plus étrangère à nos douleurs : on peut dire d'elle comme de notre pieux Sauveur : *tentatum per omnia ;* elle les a toutes dévorées, parce qu'elle s'était associée à l'œuvre si laborieuse de notre rédemption. L'affliction nous est nécessaire à nous, pour nous purifier de nos fautes, nous détacher de la terre où nous ne sommes qu'en passant, nous faire désirer le ciel, la cité permanente où Dieu lui-même essuie toute larme des yeux de ses élus. Mais cherchez dans les palais ou dans les chaumières, cherchez dans cette multitude infinie qui subit ici-bas son épreuve au milieu des conditions diverses, un seul homme qui puisse dire : J'ai toujours imploré Marie, réclamé son assistance ; je lui ai conservé la consécration faite à ses autels aux jours de mon enfance, néanmoins j'ai été malheureux. Cet homme, vous ne le trouverez point. C'est pourquoi l'Église aime à lui appliquer ces paroles de l'Écriture : *J'enrichis ceux qui m'aiment, et je remplis leurs trésors. Heureux celui qui m'écoute, veille à l'entrée de ma demeure, passe ses jours à mes côtés. Quiconque me trouve, trouve la vie, et il obtiendra du Seigneur le couron-*

nement de ses vœux. (Prov.) *J'ai étendu mes branches comme le térébinthe, et mes branches sont des rameaux de gloire et d'honneur : j'ai poussé des fleurs d'agréable odeur, et mes fleurs sont des fruits de grâce et d'abondance.* (Eccl., xxiv.) La vie entière des serviteurs de Marie est embaumée de ses parfums. « Du zèle donc pour le service de cette Reine « de toute grâce, nous crie saint Bernard ; si elle « vous éclaire, vous suivrez le bon chemin, si sa « main vous dirige, vous ne ressentirez point les « fatigues du voyage, vous aborderez au port ! »

Ainsi, M. F., il est une créature assez belle, assez chaste pour avoir incliné jusqu'à elle l'amour du Roi des cieux ; et venant sur la terre, il a voulu revêtir sa substance, se nourrir de son lait, l'appeler sa Mère, l'associer à tous les miracles de sa miséricorde envers nous ! Cette Vierge est Marie, grande et sainte devant lui, au delà de toute conception humaine, Reine de toute puissance et de toute clémence, élevée sur un trône sublime à ses côtés, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, et où son amour filial aime à sourire à tous ses vœux. « Souvent nous avons entendu dire et nous « avons vu nous-mêmes que des hommes en de « grands périls, recourant à Marie, étaient aussitôt « exaucés, nous dit saint Anselme : souvent même « nous sommes plus vite exaucés en invoquant « son nom puissant que le nom sacré de Jésus ! » Et ce grand Docteur en donne la raison. « Sans « doute, dit-il, Jésus-Christ est notre Sauveur, « mais il est aussi notre Juge : parfois sa justice « arrête sa miséricorde, et l'empêche de satisfaire

« à nos vœux ; mais en invoquant le nom de Marie, « tout indignes que nous sommes de la pitié de « son Fils, nous obtenons, par les mérites de cette « Mère généreuse, les secours que réclame notre « misère ! » (*Excel. Virgin.*, cap. VI.) Ainsi unissons nos vœux, nos hommages, nos chants d'allégresse, aux hommages et aux chants des Anges et des hommes devant le berceau de Marie. Conjurons-la du fond de nos cœurs, de ne point permettre qu'elle ait en vain trouvé pour nous la grâce, en vain pour nous mis au monde un Sauveur et partagé la longue chaîne de ses tourments. Que notre prière monte ardente jusqu'à ses pieds, implorant sa protection sur tous nos jours, et disons-lui : Intercédez pour nous, ô Vierge miséricordieuse ! Que les joies pieuses de votre immortelle Nativité étendent sur tous nos péchés un voile d'indulgence. Sainte Mère de Dieu, qui fleurissez aujourd'hui comme un lis sans tache, priez votre tendre Fils pour les pécheurs qui vous implorent en ce moment : que par vous et le fruit béni de vos entrailles ils aient enfin leur part aux fêtes, aux joies sans fin de la patrie. (S. Ansel., *De Nativitate M.*) Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Comment Marie est Cause de notre joie. — Ce que nous devons faire pour avoir part à cette joie.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens ?
Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever ? (Cant., vi.)

I. — Job, en parlant du jour qui le vit naître, s'écrie : « Que le jour où je suis né périsse ; qu'elle « périsse la nuit en laquelle il a été dit : Un homme « de plus a reçu la vie. Que ce jour se convertisse « en ténèbres et soit plongé dans l'amertume ! Que « cette nuit soit ensevelie dans la solitude, délais- « sée sans aucun souvenir ! » (Job, iii.) Marie naissante peut bien nous dire au contraire : Que ce jour où je suis née demeure dans la mémoire des anges et des hommes ; qu'ils unissent leurs concerts pour le fêter comme heureux entre les heureux ; que le Seigneur le bénisse comme un jour d'allégresse particulièrement consacré à sa gloire ! Et, en effet, l'Église de la terre, du lever du soleil à son coucher, chante dans ses transports : « Votre Nativité, ô Vierge glorieuse, Mère de Dieu,

« remplit de joie notre univers » ; et les Anges, à la vue de Celle dont la douce majesté doit enivrer leurs légions dans l'éternité, redisent sur leurs harpes harmonieuses : *Quelle est Celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever?* Voyons, M. F., comment cette Nativité sainte est pour nous un jour de fête, et comment aussi nous avons lieu de saluer et d'invoquer Marie sous le titre de *Cause de notre joie !*

Marie est comparée à l'aurore. 1° Cette lumière si belle et si imposante que nous appelons l'aurore, est la fille du soleil : c'est le soleil qui la produit à son retour sur notre monde. Mais elle en est aussi la mère : nous le voyons sortir de son sein comme d'une immense draperie d'or et de pourpre éblouissante. Telle est, en réalité, la Vierge bénie dont nous célébrons la naissance Elle est Fille du Soleil de justice. Avant de revenir au milieu de nous, d'où nos crimes l'avaient chassé, il forme et crée Marie dans sa grâce ; il la rend resplendissante comme l'aurore, de la pourpre et des splendeurs de son Esprit de flamme. Mais elle en est aussi la Mère. Elle est revêtue du soleil, dit saint Jean ; elle est comme le trône radieux d'où s'élance en triomphe sur le monde Celui dont il est écrit : *L'Orient est son nom* (Zacharie), il éclaire tous ceux qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort !

2° Quand l'aurore se lève, la nature entière paraît ressusciter belle, riche, joyeuse, racontant la gloire de son Créateur. « A la naissance de Marie, dit « saint Anselme, l'univers entier se félicite d'avoir

« retrouvé sa beauté perdue, d'être embelli de « grâces riantes et ineffables. Il était comme « plongé dans la mort ; ses créatures gémissaient « opprimées et décolorées par les idolâtres. » Par Marie, dans le ciel, vont se repeupler les rangs laissés vides depuis la révolte des démons. Par Marie, sur la terre, va revenir le règne de Dieu : tous les éléments servant désormais aux besoins ou aux plaisirs des fidèles de Jésus-Christ, accompliront ce saint désir du Prophète : *Œuvre des mains du Seigneur, bénissez le Seigneur ! Jeunes hommes, jeunes vierges, enfants et vieillards, chantez et proclamez la gloire de son nom !*

3° L'aurore est attendue de toute l'impatience du malade sur sa couche douloureuse. Elle pénètre tout son être d'une fraîcheur ineffablement douce : elle chasse les ténèbres, triste image de la mort. Sa fièvre est moins brûlante, son oppression moins accablante : le médecin pourra bientôt venir : l'espérance lui sourit et charme le sentiment de ses douleurs. N'est-ce point ainsi, M. F., que Marie est comparée à l'aurore ? Les fièvres les plus brûlantes des hommes, leurs maladies dévorantes sont leurs passions : il y avait quatre mille ans qu'ils se débattaient dans les angoisses de cette nuit pénible. Marie paraît comme une Aurore matinale : elle répand sur nos cœurs et les flots de lumière et de rosée divine de ses grâces : elle y éteint la fièvre de toutes les concupiscences ou leur en donne la victoire ! *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*, lui dira l'Archange de Dieu ! Mais si, par Marie, nous avons le Seigneur avec nous, qui

pourrait être contre nous ? N'est-il point le doux Sauveur qui rassurait ses disciples en disant : *Ne craignez rien, famille bien-aimée, car j'ai vaincu le monde : ma grâce vous suffit ?*

4° Quand l'aurore paraît, les bêtes féroces et les oiseaux nocturnes qui rôdaient s'enfuient avec effroi, se réfugient dans leurs noires solitudes, dans leurs sombres tanières. Or, les démons rôdaient et dévoraient à loisir les corps et les âmes des hommes depuis la chute originelle. Toujours homicides comme au commencement, ces esprits immondes se faisaient adorer sous le nom de *dieux des nations :* ils se rassasiaient de sang, de meurtres, demandaient à leurs autels des milliers de victimes humaines ! S'incarnant dans les princes et les puissants du monde, ils broyaient, comme du mortier, les faibles, les enfants, les femmes, les vieillards, les esclaves, les trois quarts du genre humain. Et les âmes infortunées, séduites, entraînées par eux en toutes les abominations, tombaient dans leurs abîmes, pressées comme les flocons de neige des rudes journées d'hiver ! Marie paraît : ces bêtes infernales rugissent d'effroi et s'enfuient en leurs gouffres. Elles frémissent à l'aspect de cette Vierge bénie, destinée à ne jamais cesser ses hostilités contre leurs légions ; à ne jamais cesser de leur briser la tête. L'opprobre de son sexe est levé, la faiblesse, l'enfance réhabilitées : il n'y aura plus que des frères et des sœurs dans la grande famille de Jésus-Christ. Elle nous a retrouvé la grâce devant Dieu, et désormais il périra tout seul, l'enfant de perdition, le malheu-

reux qui refuse le salut et s'opiniâtre à jeter son âme en pâture à l'enfer. Comment donc les hommes ne tressailliraient-ils pas de joie sur le berceau de cette vraie Mère des vivants? Comment ne chanteraient-ils pas cette Mère de leur délivrance et de la divine grâce, leur Secours tout-puissant, leur Avocate miséricordieuse, leur Refuge en toutes leurs peines comme en toutes leurs offenses?

II. — Mais comment, M. F., aurons-nous part aux fruits de cette joie céleste? Méditons seulement ces paroles d'une de ses antiennes si touchantes : *Succurre cadenti, surgere qui curat populo :* Portez votre assistance, ô Marie, à ceux qui sont tombés et qui cherchent à se relever! Oui, Marie nous rappelle tous à l'œuvre de notre salut, comme l'aurore rappelle les hommes au travail. Mais, de même que l'aurore se lève en vain pour l'homme oisif et paresseux, pour le sensuel qui reste plongé dans le sommeil de son lit; ainsi Marie est en vain une Aurore naissante, pleine de grâce et de lumière, pour tous ceux qui refusent de travailler à leur salut; pour toutes les âmes lâches et voluptueuses plongées dans le péché, endormies volontairement dans l'amour de leurs passions! Ah! c'est pour nous tous que Dieu a préparé, célébré, chanté cette Mère aimable : pour nous il a suspendu ses lois les plus rigoureuses dans sa Conception sans souillure; pour nous il a mis en elle des entrailles de miséricorde, lui a donné la force et la bonté : pour chacun de nous enfin elle vient aujourd'hui dans ce monde! Ce sera pour nous encore que bientôt Jésus, en voulant naître

d'elle, l'établira Reine et Maîtresse de ses trésors, de toutes ses richesses. Cependant, toute-puissante et toute miséricordieuse qu'elle est, elle ne peut rien contre notre liberté, puisque Dieu lui-même la respecte jusque dans ses désordres. Pourrait-elle renverser cette loi du Seigneur : *Il ne remplit de ses biens que ceux qui en sont affamés : quant à ceux qui les dédaignent et se croient riches par eux-mêmes, il les renvoie les mains vides?* Et voilà, M. F., la cause, la seule cause pour laquelle un si grand nombre d'hommes l'auront nommée *la bonne Vierge*, *le Refuge des pécheurs*, et n'auront point profité de ses bontés, auront péri malgré ses miséricordes maternelles. Ces infortunés, ces infortunées vivent dans l'impureté, en des liaisons criminelles : ils ont des habitudes de haine, de rapines, de blasphème, d'impiété : ils méprisent le sang de Jésus-Christ, en ne recevant point ses sacrements, en les recevant mal : leur vie s'écoule dans l'impénitence, dans une apostasie continuelle de leur baptême, dans un scandale sans nom pour leurs serviteurs et leurs familles. Quoi ! Marie pourrait-elle être patronne de leur libertinage ? Pourrait-elle s'unir à ceux qui ne cessent de renouveler sa passion et la passion de son divin Fils ? Que peut donc faire cette Mère admirable à l'égard de ces enfants dénaturés, sinon pleurer et gémir en disant : « Toujours mon cœur leur est « ouvert, et ils ne cessent de le déchirer, loin d'y « chercher la grâce, le refuge et la paix ! »

Ce jour, M. F., est donc un jour que le Seigneur a fait, un jour que tous nous devons célébrer dans

l'allégresse ! Quels biens infinis nous apporte la naissance de cette Vierge bienheureuse ! Quels maux infinis dont elle vient nous délivrer ? Que l'enfer est long avec ses tortures éternelles ! Et c'est Marie qui le ferme sous nos pas, si notre volonté est bonne. Que le paradis est ravissant avec ses fêtes, ses gloires, ses torrents de voluptés ! Et c'est Marie qui vient nous le rouvrir ! Dieu nous la donne comme le chef-d'œuvre de ses miséricordes, pour être la première ressource de notre salut, la réparatrice de tous nos maux. Qu'ainsi, à cette Vierge naissante soit notre cantique de reconnaissance, notre hymne d'action de grâces ! Mais aussi faisons ce pour quoi elle nous est donnée ! Travaillons à notre salut, la seule affaire nécessaire ici-bas, la seule pour laquelle le Seigneur a opéré tous les mystères de Marie et de Jésus-Christ notre Sauveur. Oui, Marie est une ville forte pour nous protéger ; une étoile pour nous diriger ; une échelle mystérieuse pour nous élever à Dieu : lis sans rival par la fraîcheur et l'éclat, elle a, dit saint Bernard, tous les parfums de l'espérance ! Mais qu'à elle soient consacrées et notre vie et la fin de notre vie. Accourons tous à ce cœur qu'elle nous ouvre, à ces mains maternelles qu'elle étend vers nous, afin de nous porter aux cieux ! O brillante Étoile de l'Orient, qui mettez en fuite les ténèbres de l'Occident ; Aurore qui précédez le Soleil ; ô Mère digne de toute confiance, réconciliez les enfants avec leur Père céleste, et que par vous sa grâce, et sa gloire ensuite, deviennent éternellement leur héritage. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Marie vient nous délivrer du serpent, de nos ténèbres et des ravages de la concupiscence, des maux de la vie et de la mort !

Ave, gratia plena.
Je vous salue, ô pleine de grâce.
(Luc., I.)

Que notre terre tressaille d'allégresse à la naissance d'une Vierge si grande, s'écrie saint Augustin. Que tous les cœurs chrétiens volent avec amour à Nazareth près du berceau de Marie, répétant de concert avec l'Ange : *Je vous salue, ô pleine de grâce !* Aujourd'hui les cieux commencent à distiller leur rosée ; ce nuage léger, parti des bords de la mer de Galilée, va couvrir le ciel tout entier ; le désert de cette vie va reverdir et se couvrir de fleurs sous la pluie de ses grâces ! Le nom de Nazareth signifie *fleur*, nous dit saint Bernard, parce que cette humble cité germe Marie, la Fleur odoriférante, de qui nous viendra le Fruit de vie, Jésus-Christ notre Sauveur. Elle fleurit aujourd'hui comme un lis au milieu des épines ; mais un jour n'est pas loin où sa beauté appellera le Roi des rois à le cueillir et à le poser sur son cœur. Bientôt Marie concevra et enfantera, et sa parente Élisabeth,

inspirée par le Saint-Esprit, lui dira : *Jésus le fruit de vos entrailles est béni.* Fruit béni en éclat, en parfums, en délices ; fruit qui rassasie la faim, étanche la soif, enivre le cœur juste et pur, et dont le Prophète a dit : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Quelle abondance de douceur vous avez cachée, Seigneur, pour tous ceux qui vous craignent!* Arrêtons-nous en toute piété, M. F., auprès de cette Vierge divine venant au monde comme la Mère de la divine grâce, et savourons, dans notre reconnaissance, les biens infinis qu'elle apporte à l'univers.

Ève, la première femme, nous a livrés à l'esclavage du démon : elle a semé les ténèbres en notre esprit, la concupiscence en notre cœur, la douleur et la mort en notre corps ! Elle nous a courbés vers la terre et ravalés jusqu'à la brute. C'est pourquoi, avec le dévot saint Bernard, nous crions de toute notre âme : « O Marie, aidez notre faiblesse, enlevez notre opprobre ! Levez-vous pour anéantir ces poisons mortels qu'Ève nous a laissés des restes de son fruit ! »

I. — Marie nous délivre de Satan et de ses légions. C'est là sa destinée sur la terre, c'est là le privilège qu'elle tient de Dieu lui-même. Si, pendant quatre mille ans, les hommes parlaient de Marie avec le ravissement de l'espérance, s'ils l'appelaient par les désirs les plus brûlants, c'est qu'elle devait accomplir cette promesse contre le serpent : *Elle t'écrasera la tête !* Ce pouvoir dont elle est investie par la miséricorde de notre Dieu, elle en a fait preuve dès avant sa naissance. Le péché originel,

dit saint Augustin, est comme la tête du serpent ; c'est par là qu'il a commencé à se glisser en nos cœurs ; et Marie, préservée de ses morsures dans sa Conception sans tache, lui a réellement broyé la tête sous son pied virginal. Oh ! ce n'est pas en vain que nous la saluons comme la Tour de David ! Ce prince, voulant mettre Jérusalem à l'abri des attaques de ses ennemis, l'entoura de remparts et de tours. Mais la plus haute et la plus forte fut celle qu'il éleva sur le mont de Sion, et qu'il appela de son nom Rien ne fut épargné pour la rendre solide, terrible, inexpugnable : elle fut remplie d'armes diverses pour repousser tous les assauts, et la montagne fut couronnée de sa forteresse, aux applaudissements et à la joie de tous les habitants de Jérusalem. Jésus-Christ notre Sauveur nous laisse des intercesseurs, des protecteurs qui s'intéressent à nos luttes, prient et combattent avec nous, décident souvent de la victoire. Nos Anges gardiens, nos saints patrons, forment une milice redoutable aux efforts de Satan et de ses noires phalanges. Mais la tour la plus puissante, incomparablement la plus forte et la mieux armée que Dieu ait placée dans son Église, aux applaudissements de l'univers, n'est-ce point la Vierge Marie ? A cette tour pendent mille boucliers, armure des forts : de là viennent toutes les armes nécessaires pour éteindre les traits enflammés de l'esprit de malice. La seule invocation de son nom, une seule de ses images vénérées, ont suffi des millions de fois, pour délivrer de ses atteintes et donner la victoire. Ah ! ce dragon dévorant peut bien rugir encore contre les enfants de

Marie, les tenter, mais non point les entraîner au mal s'ils vont s'abriter près de son cœur maternel ; et saint Éphrem n'a point hésité à lui dire : « Je « vous révère, ô Rempart des fidèles et du monde « entier : Tour de David, abritez-nous, priez pour « nous et nous serons triomphants ! » (V. Jaubert.)

II. — Nous étions assis dans les ténèbres de la mort, et Marie, comme l'aurore à son lever, répand sur nous la lumière : elle amène à ce monde le véritable Soleil qui ne connaît ni déclin ni soir ! Jésus-Christ bientôt va nous visiter par les entrailles de la miséricorde de Dieu ! La raison, qu'il avait donnée à l'homme pour le distinguer des animaux, paraissait éteinte : elle désolait le monde entier des horreurs monstrueuses de l'idolâtrie ; et les hommes n'avaient plus qu'à renouveler ce gémissement de David : *La lumière de mes yeux a disparu devant moi !* Mais bientôt le berceau de Jésus resplendira d'une lumière divine : il viendra rappeler aux hommes qu'ils sont les frères des Anges, et montrer le chemin qui conduit à leur belle patrie. C'est Jésus qui nous dira : *Je suis la lumière du monde.* Quiconque s'attache à mes pas, ne s'égare point dans les ténèbres, mais s'avance vers la terre promise aux enfants de Dieu. Et de quoi sert toute science humaine, séparée de cette connaissance de Jésus-Christ, vraie science du salut ? A quel docteur humain notre âme, en ses doutes ou dans ses angoisses, pourra-t-elle dire en toute confiance : C'est en vous que j'ai mis mon espérance : vous êtes mon guide et mon flambeau ? Que savent

raconter autre chose que des fables, des paroles qui passent, des blasphèmes impies ou infâmes, tous les prétendus disciples de la science mondaine ? Que tous les docteurs se taisent donc, que toutes les créatures demeurent en silence devant vous, ô mon Dieu ; *car la vie éternelle consiste à vous connaître, et Jésus-Christ que vous avez envoyé !*

III. — Notre cœur est livré aux trois concupiscences mortelles de la volupté, de la richesse, de l'orgueil de la vie. Contre ces trois maladies qui remplissent la terre de ruines et de gémissements, la sagesse humaine est encore à trouver un remède. C'est à Marie toute seule qu'est dû le cantique de notre reconnaissance. Par elle, le grand Médecin est descendu des cieux, vers ce malade si désespéré de la terre. Entendez les Anges sur le berceau de cet Enfant divin que Marie mettra au monde : *Voici pour vous le sujet d'une grande joie : il vous est né aujourd'hui un Sauveur !* Jésus nous sauve par ses exemples, par ses sacrements, par son sacrifice, par la vertu puissante qui découle de sa croix pour tout homme de bonne volonté ! Arrosée de cette grâce de Jésus, la terre donne ses fleurs et ses fruits avec une admirable variété de formes, de couleurs et d'éclat. Ici, des conversions miraculeuses, de sublimes pénitences, d'exemplaires mortifications ; là, des sacrifices magnanimes, des renoncements merveilleux : l'homme triomphe de lui-même. Marie est ainsi devenue, par son divin Fils, la Sagesse des docteurs, la Pureté des Vierges, la Force des martyrs, la Couronne de tous les saints.

Qu'y a-t-il dans la vie humaine en dehors de Jésus-Christ, sinon stérilité du rameau séparé de la vraie vigne et réservé au feu ?

IV. — L'Ève antique nous a livrés aux douleurs, à la mort, châtiment du péché. Que l'homme est vain, M. F., de vouloir vivre ici-bas comme s'il ne devait point mourir ; de ne faire ses idoles que des plaisirs coupables et des joies charnelles ! Ajoutant iniquité sur iniquité au péché d'origine, ne devrait-il pas faire pénitence dans la cendre et le cilice ? *Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.* Contre tant de peines et d'afflictions, Marie est notre bonne et douce Consolatrice : elle nous console par ses exemples ; car elle aussi dévora le calice, quoique n'ayant jamais connu la souillure du péché : elle console par l'onction de ses grâces, par les charmes mystérieux de sa protection maternelle ! Si la pensée de la mort nous contriste, Marie nous présente le Fruit de l'immortalité : et de même que tous meurent en Adam, tous sont appelés à ressusciter en Jésus-Christ. Ainsi l'Apôtre a pu nous dire : *Ne vous attristez point sur la perte de ceux qui vous sont chers, comme le font ceux qui n'ont point d'espérance !* C'est ainsi, Chrétiens, que par Marie nous sont venus tous les biens ; grâces de délivrance, de réconciliation, de lumière, de résignation, de lumière, de consolation, d'espérance. « Vierge digne de louanges, « que dirai-je de vous, s'écrie saint Augustin, qui « ne soit au-dessus de vos grandeurs et de vos « bienfaits ? Si vous êtes la Mère de Dieu, vous

« êtes aussi la Mère des pauvres humains ; si vous êtes la Reine des Anges, vous êtes aussi pour nous la douceur, l'espérance, la Porte du ciel ! »

Les courtisans s'empressent, M. F., près du berceau des princes ; les sujets envient l'honneur d'entourer leur berceau, leur enfance : ils espèrent arriver ainsi aux dignités, au crédit, à la fortune. Les princes, cependant, sont renversés tous les jours ; leur faveur est changeante ; leurs cœurs sont inconstants. La Vierge seule, qui vient à la vie, est la Princesse des princesses ; elle est Reine, Fille, Épouse et Mère de Dieu. Elle est puissante, elle est fidèle et immortelle : toutes les afflictions, toutes les infortunes la révèrent à l'envi comme leur abri, comme leur divine Consolatrice : le pécheur lui-même est bien venu près de son trône. Elle n'a jamais trahi, même les plus infidèles ou les plus ingrats. Comment donc ne pas nous presser autour de son berceau, ne pas la révérer avec le zèle des Anges qui l'environnent ; crier vers son cœur jusqu'à ce qu'elle ait pitié de nous ? « Vouloir s'élever « à Dieu sans Marie, nous dit saint Antonin, c'est « vouloir voler sans ailes ! » O Marie, la première Ève alluma la colère de Dieu et nous ferma son paradis ; mais vous, par vos charmes ravissants, vous nous réconciliez avec lui, et le ciel nous est rendu. Porte du ciel, c'est par vous qu'on monte à la gloire, qu'on arrive au bonheur. Priez donc pour nous, ô Marie, afin que vous ayant bénie, saluée, chantée en notre pèlerinage, nous vous bénissions et chantions dans la glorieuse patrie des élus. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Marie naissante est pour nous Cause de joie, parce que, comme elle, nous pouvons plaire à Dieu par la grâce.

Concupiscet Rex decorem tuum.
Le Roi des cieux sera ravi de votre beauté. (Ps. XLIV.)

L'ange, annonçant la naissance de Jean-Baptiste, disait à Zacharie son père : *Beaucoup se réjouiront de sa nativité.* Il devait être, en effet, le Précurseur de Jésus-Christ, Attente et Désiré des nations. Quelle bien plus grande cause de bonheur et de joie nous est aujourd'hui proposée ! Cette divine Enfant, près du berceau de laquelle l'Église nous appelle en cette solennité, doit donner elle-même un Sauveur aux coupables, un Pasteur aux brebis errantes, la joie et le salut aux mortels : elle doit être pour nous la meilleure des mères ! Il y a des peuples qui habitent l'Islande, la Laponie, les régions glacées du Nord, et qui ont six mois entier de nuit et de ténèbres. Oh ! l'ivresse ineffable, quand le soleil, montant dans sa course, va visiter, ranimer leur triste nature, y répandre la vie, la fécondité, ses torrents de lumière ! Bien faible image du bonheur avec lequel tout chrétien doit saluer la naissance de la Vierge de Juda. Par elle,

en effet, la face de la terre va se renouveler ; par elle, une grande lumière va se lever sur tous les peuples assis dans les ombres de la mort. Aussi Salomon la saluait-il ainsi dans ses transports : *Quelle est cette Enfant bénie qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, choisie comme le soleil ?* Et l'Église chante aujourd'hui sur son berceau : *Votre naissance, ô Marie, répand la joie dans tout l'univers.* Quelle est donc la joie que peut nous procurer la naissance de cette Vierge sainte dont il est dit : *Le Roi des cieux sera ravi de votre beauté ?*

La Nativité de Marie nous invite à la joie, car beaucoup ont désiré voir et posséder cette Ève nouvelle, et n'ont pu ni la voir ni la posséder. Elle est à nous, au contraire, comme la Consolatrice divine de tous nos maux, nous accompagnant du berceau à la tombe ; comme la sainte Mère de Dieu, intercédant auprès de Jésus pour nous pauvres pécheurs, à la vie, à la mort ; comme la terreur des enfers ; comme notre vie, notre douceur et notre espérance, au milieu des douleurs et des fatigues de notre pèlerinage. Ce n'est point cependant ce sujet consolant que je veux traiter aujourd'hui.

Quoi de plus illustre que Marie par son origine ? Ainsi que saint Joseph, elle descendait de ces glorieux ancêtres dont l'Évangéliste nous donne aujourd'hui les noms, et qu'il distingue en trois classes. La première, qui va d'Abraham à David, ne contient que des Patriarches. La seconde commence à David, se termine à la captivité de Babylone, et ne contient que des Rois. La troisième,

qui s'étend depuis la captivité jusqu'à la venue de Jésus-Christ, renferme des Grands-Prêtres. La Sainte Vierge est donc la fille des Patriarches, des Rois, des Souverains Pontifes de Juda, c'est-à-dire de la race la plus illustre du monde. Eh bien, M. F., ni cette naissance distinguée dont on fait tant de parade en ce monde, qu'on y regarde comme un mérite ; ni même les destinées sublimes auxquelles est appelée Marie, ne constituent point sa véritable grandeur devant Dieu. Il nous faut bien le retenir et le graver en nos cœurs, comme fruit de cette solennité : Si Marie n'eût eu que cette illustration mondaine, non seulement elle n'aurait jamais été la bien-aimée du Seigneur ; elle aurait été un enfant de colère et de malédiction. L'Évangile nous en donne aujourd'hui même des preuves les plus évidentes. Plusieurs de ces ancêtres de Marie et de Jésus-Christ selon la chair, sont des réprouvés. Ils brillaient par l'éclat des grandeurs, du rang, des victoires remportées sur les ennemis de la nation ; mais parce qu'ils se sont éloignés du Seigneur par leur impiété, par leurs désordres, par l'amour de leurs passions, le Seigneur les a maudits.

Il y a, dans la généalogie, une chose encore bien plus remarquable. La Sainte Vierge et Jésus-Christ descendent d'une foule de femmes illustres par leur rang, par leur piété, par leur chasteté, par leur courage, comme Sara et Rebecca, par exemple : et l'Évangéliste ne les a point nommées. Au contraire, s'il donne le nom de trois ou quatre d'entre elles, elles sont ou étrangères, comme

Ruth, ou flétries par leur libertinage, comme Thamar et Bethsabée ! (S. Chrys., S. Jérôme, *sur le chap.* I *de S. Matthieu.*) Elles sont néanmoins les aïeules de Jésus-Christ selon la chair, et de sa divine Mère, la Vierge des vierges. Ainsi, nous dit notre Sauveur, dès les premières lignes de son Évangile, le mérite, à mes yeux, ne dépend ni de la noblesse, ni de la naissance, ni de la gloire des parents. Il nous apprend aussi que l'on n'est point déshonoré devant lui, pour avoir des parents vicieux ou criminels. Quelle est donc la véritable grandeur à ses yeux ? Quels sont les charmes qui inclinent vers nous son cœur ? A n'en point douter, c'est la pureté de l'âme, c'est la candeur de l'innocence. Tels sont, en effet, les attraits pour lesquels il est écrit de Marie : *Le Roi des cieux enviera votre beauté.* Toute la grâce attrayante de cette Fille du Roi est dans son âme ; son cœur est revêtu d'une robe d'or, embellie de toutes les vertus ! Marie est préservée de la corruption originelle : cela suffit à la Trinité sainte pour arrêter sur elle des regards de complaisance, de bienveillance infinie. Prévenue par la grâce, elle est la Fleur sans épines, le Rayon sans défaut, le Jour sans nuage : le Verbe divin l'aimera de préférence à toutes les filles de la terre, il en fera sa Mère tout aimable : elle deviendra le cellier mystique d'où le miel de sa miséricorde débordera sur toutes les générations : et l'Église, qui pleure sur la naissance des autres enfants, tant qu'ils ne sont pas régénérés par le baptême, célèbre dans la jubilation sa bienheureuse Nativité. Sans la grâce,

Marie eût été réprouvée ; avec la grâce, elle est la Mère glorieuse de Jésus-Christ, la Reine des cieux, la frayeur des enfers, l'espérance des chrétiens, le refuge des pécheurs. Cependant, sa vie sera humble, obscure, souffrante ; Marie sera indigente, exilée, persécutée, calomniée : elle aura à dévorer toutes les horreurs, toutes les ingratitudes. Jésus lui-même, après son Ascension, paraîtra l'abandonner de longues années, dans toutes les amertumes de notre exil. N'est-ce point là, M. F., un mystère plein de consolation offert à tous les hommes par Jésus-Christ, dans sa sainte Mère ? Tous ne peuvent avoir des parents nobles et riches, briller par la grandeur, par les talents, par la puissance ou le génie. Le plus grand nombre portent le poids de l'affliction, mangent le pain de la sueur et de la fatigue, traversent la vie dans les privations ou les gémissements. Mais quelle matière infinie de résignation et de joie ! Jésus-Christ a voulu que sa divine Mère leur fût ressemblante, et qu'en même temps qu'elle serait leur Mère, elle soit aussi leur glorieux modèle ; tous, comme elle, peuvent amasser les trésors de la grâce, faire monter vers le ciel les parfums de l'innocence ou même de la pénitence, et devenir aussi nobles, grands, aimables aux yeux du Seigneur. Oh ! si nous avions l'amour de nous-mêmes, M. F., si nous n'étions point charmés et aveuglés par le démon, que ne ferions-nous point pour acheter cet or pur de la charité, cette grâce retrouvée par Marie à la terre, qui l'avait si tristement perdue ? Un tel

roi, prince, empereur, est redouté des nations : le prestige de sa puissance et de ses victoires fait rechercher son alliance ; les courtisans l'entourent, ardents, empressés ; des flots de peuple l'acclament à son passage : mais il n'a point la grâce de Dieu ! On le dit bienheureux ; il est, au contraire, infortuné, lui contre qui doit s'accomplir cette parole du saint Prophète : *Au jour de sa colère, le Seigneur brisera la tête des rois impies! — Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* a dit notre Sauveur. Eh bien, M. F., un seul péché mortel, un blasphème, un sacrilège, la profanation du dimanche, un outrage de paroles ou d'actions envers nos parents, un homicide, une vengeance, un scandale, une impureté, une injustice, une calomnie, un faux témoignage, un mauvais désir consenti, une violation de l'abstinence, une omission des sacrements à Pâques, dépouille notre cœur de ce riche et blanc vêtement de la grâce, et les hommes ne s'en effraient pas. Ils vendent cette grâce divine aux démons, moins cher qu'Ésaü ne vendit son droit d'aînesse, pour la plus basse des passions, pour le plus vil intérêt. Ils vivent hébétés, des années entières, dans ce malheur lamentable, se divertissant, jouant, plaisantant avec la couleuvre infernale du péché dans le cœur ! La mort vient ; elle frappe à droite, à gauche, des âmes qu'elle arrache aux vanités de la vie, et les porte au tribunal de Jésus Christ. C'en est fait ; elles sont entrées dans la maison de leur éternité, et les vivants le voient sans se dire : Suis-je prêt à

paraître devant Jésus-Christ mon Sauveur ? Si j'étais à la place de ce mourant, de cette mourante, pourrais-je répondre de mon salut ? Loin de là, ils continuent dans la haine de Dieu, et il n'est point une paroisse, la plus petite, où Dieu ne soit mortellement offensé tous les jours. N'y a-t-il pas lieu de se rappeler, dans le saisissement de l'âme, cette parole de saint Paul : *Opérez votre salut avec crainte et frayeur ?*

Bienheureux l'homme qui ne se mêle point à l'assemblée des impies, dit le pieux roi David : *bienheureux l'homme qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs et ne s'est point assis dans la chair pestilentielle des libertins.* N'est-ce point ce que nous redit à tous le Mystère de ce jour ? Parce que Marie fut comme un paradis de délices, planté par le Saint-Esprit dans les fleurs et les parfums de l'innocence, les Anges la saluèrent la compagne, l'amie, la Mère de Jésus-Christ ; ils la révèrent avec amour comme leur Reine dans les cieux. Et pour nous tous il est écrit : *Celui qui a le cœur pur aura pour ami le Roi des cieux.* Prenons donc tous part à la joie que cette fête répand sur l'univers ; conjurons Marie de nous sourire du fond de son berceau, et de nous inspirer l'amour de cette grâce inestimable, qui fit toute sa grandeur et sa gloire devant Dieu. Nous ne savons point l'heure où Dieu nous appellera pour nous demander compte ; mais avec l'état de grâce, si notre mort peut être subite, elle ne sera jamais imprévue. Priez donc pour nous, ô Vierge pleine de grâce, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi-soit il.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Marie naissante, Cause de joie pour Dieu, pour les hommes.

De Maria natus es Jesus qui vocatur Christus.
De Marie est né Jésus dont le nom est le Christ.
(MATTH., I.)

« Gloire à vous, Trinité sainte, qui faites luire « pour nous cette solennité ! Louange à vous, « sainte Mère de Dieu, perle brillante de la terre « et des cieux ! Célébrons dans l'allégresse la Nati- « vité de Marie, qui verse à flots la lumière et la « joie dans l'univers ! » Tels sont, M. F., les accents de l'Église et de ses saints Docteurs sur le berceau de la Vierge de Nazareth. Et pourquoi tant d'ivresse dans le culte et les chants de cette Église notre Mère, quand elle pleure sur la naissance de tous les autres enfants des hommes? Vous avez déjà répondu. M. F. ; les autres enfants apportent en naissant l'héritage malheureux du péché originel ; ils naissent pour souffrir et mourir dans leur chair, pour mourir éternellement dans leur âme si la grâce de Jésus-Christ ne les sauvait. Marie, au contraire, vient au monde conçue dans la grâce, sanctifiée, embellie, embaumée de tous les par-

fums du Saint-Esprit, élevée par ce divin Architecte comme la Maison d'or où reposera et habitera Notre Sauveur venant racheter nos âmes. Ce n'est donc pas en vain que les habitants de la terre, de la mer, et des îles fêtent dans leurs cantiques, cette Vierge vénérable, objet des promesses et des désirs de quatre mille ans ! Sa Nativité est un jour de joie pour le Seigneur, un jour de joie pour les hommes : deux courtes réflexions que je propose à vos méditations pieuses !

I. — Marie vient au monde pour être la Joie de Dieu. Il nous a aimés de toute éternité ; de toute éternité il méditait sur nous des pensées de paix et de miséricorde : il avait résolu de s'incarner pour nous hommes, et pour notre salut ! Cependant toute chair avait corrompu ses voies : le Verbe de Dieu, parcourant l'univers, comme la colombe sortie de l'arche, ne trouvait point où se reposer. A la vue des abominations de la terre, il s'était même écrié dans une amertume profonde : *Je me repens d'avoir créé l'homme : mon Esprit n'habitera plus en lui, parce qu'il est chair.* Ah ! sans les richesses de sa miséricorde, la malédiction demeurait sur nous. Mais il fait parler ses Prophètes : il annonce à la terre une créature merveilleuse dans laquelle il mettra ses complaisances : il prédit qu'elle recevra de lui un nom nouveau, le nom de *Bien-aimée ;* qu'elle sera comme une couronne de gloire dans ses mains, comme le diadème d'honneur de son Dieu et de son Roi ; comme le trône sublime et l'arche de sanctification que s'est bâtie sa sagesse ; comme une Reine toute remplie de

délices et appuyée sur son Bien-aimé, sortant de la bouche même du Très-Haut, toute parfaite et toute belle. Et à qui toutes ces grandeurs, toutes ces louanges si tendres peuvent-elles convenir qu'à Marie? Le Seigneur l'appelle dès le sein de sa Mère : il la possède au commencement de ses voies : il veut que, seule, elle échappe au triomphe et aux souillures du démon sur toute âme humaine. Elle est conçue sans péché : pas une seule tache ne flétrit sa beauté. Et il faut voir comment son amour pour cette Vierge divine respire dans toutes les pages des cantiques sacrés : *Vous êtes parfaite et ravissante en beauté, ô ma Bien-Aimée, vous dont la blancheur efface la blancheur de la colombe : Venez à moi, ô ma Sœur et mon Épouse! Vous êtes pour moi un jardin délicieux rempli de fleurs éblouissantes. Vous êtes la source des eaux vives et limpides : votre nom sera comme une huile répandue; vous êtes la Fleur des champs, le Lis de la vallée; les vierges rechercheront votre amour. Vos joues sont colorées comme le plumage de la colombe; votre cou a la grâce et l'éclat des pierreries; vos lèvres sont comme la pourpre; votre parole enivre par sa douceur. Levez-vous, ma Bien-Aimée : montrez-moi votre visage, et que le son de votre voix ravisse mes oreilles!* C'est cet amour incomparable du Seigneur pour Marie, que l'Église a peint par ces mots, si remplis d'une simplicité divine : *De Marie est né Jésus :* c'est-à-dire, M. F., que seule, parmi les filles de la terre, elle fit lever cette malédiction : *Je ne me reposerai plus sur l'homme, parce qu'il est chair;* en elle seule le Verbe du Seigneur a trouvé

le lieu de son repos, inutilement cherché en toutes les autres. « Il avait créé le monde tout seul, dit « saint Anselme ; il n'a point voulu le renouveler « ni le racheter sans Marie. Elle a été tellement « pleine de grâce, tellement chère au Seigneur ; « elle a tellement ennobli la nature humaine à ses « yeux, qu'il a voulu devenir son Enfant! Dans « son cœur a été rallumé cet amour dont les rayons « ont fait germer la fleur divine de notre rédemption. « Marie, Mère de Dieu, est devenue si grande et si « puissante, que, du milieu de notre exil, des « périls et des tentations de notre pèlerinage, nous « crions en toute confiance à ses pieds : O Reine, « Mère de la miséricorde, abaissez sur nous vos « regards compatissants ; Reine bénie, source de « notre espérance, prenez nos cœurs, rendez-les « purs et saints et dignes des promesses de Jésus-« Christ. » (S. Anselme, *Méditations*.)

II. — Marie, en naissant, est Cause de la Joie de Dieu, parce qu'elle est Cause de la nôtre. C'est pour nous qu'il l'a faite, et si grande et si puissante, et si pleine de grâces : il nous a aimés le premier en la donnant à la terre. Quand arrive à la vie un prince qui doit gouverner un peuple et monter sur un trône, avec quels transports ne salue-t-on pas son premier jour! Peut-être, cependant, il sera le fléau de la nation, un insensé, un tyran, un impie maudit de Dieu et des hommes. Mais voici le jour que le Seigneur a fait pour nous, livrons nos cœurs à l'allégresse! « La Sagesse « divine a triomphé du mal, dit saint Bernard. « Une femme succède à la femme, la prudence à

« la folie, l'humilité à l'orgueil, la bonté, la clé-
« mence à la cruauté. Ève avait noyé la terre dans
« les larmes; Marie y ramène la joie et les can-
« tiques de l'espérance! La première nous avait
« présenté, laissé le fruit de mort; Marie nous
« présentera le Fruit de la vie, le Pain vivant
« descendu du ciel pour nous donner l'immor-
« talité. A nous donc de saluer cette Mère de la
« grâce, cette Aurore de notre rédemption! Le
« marinier surpris dans les flots par les orages,
« sur un vaisseau fragile, ne pense plus qu'à la
« mort : son cœur se sent découragé, plein de
« noires angoisses. Mais si l'arc-en-ciel paraît
« dans les nues, à ce signe de calme et de temps
« meilleur, il oublie ses dangers, il ressuscite à
« l'espérance ; il voit déjà le port et ses amis sur
« le rivage lui ouvrant leurs bras et leurs cœurs! »
Ces mariniers, M. F., c'était le genre humain tout entier, plongé dans les abîmes de la malédiction, battu par la tempête, environné des ombres de la mort. Marie paraît à nos yeux : c'est l'Arc-en-ciel annonçant la fin des tempêtes : c'est l'Orient s'illuminant des feux d'une brillante Aurore après la nuit, et d'où s'élancera ce Soleil à la chaleur duquel personne ne pourra se soustraire. Marie naissante, c'est la Vierge puissante et clémente à la fois qui nous défendra contre nos ennemis, nous aimera plus que nous-mêmes, sera le Refuge et la Consolatrice de toutes nos peines, nous dirigera de sa main maternelle à travers les chemins si mauvais de la vie ; nous assistera au jugement, sera notre couronne et notre joie dans les cieux.

Encore quelques instants et par le fruit sacré de ses entrailles seront bénies et sauvées toutes les nations. Et comment alors l'Église ne revêtirait-elle pas ses ornements de fêtes, ne chanterait-elle pas le cantique nouveau? Comment les saints Docteurs n'auraient-ils pas fait jaillir de leur génie et de leur piété les hymnes de sa gloire : « Salut « à vous, ô Vierge plus éclatante que l'aurore, « s'écrie saint Fortunat de Poitiers. « Vous êtes « plus douce que la lune argentée, plus pure que « le lis frais éclos, plus blanche que la neige « intacte du sommet des glaciers, plus gracieuse « que la rose du printemps, plus douce que le « miel, plus chaste que les Anges, plus élevée que « les cieux. O Reine de l'espérance, à vous nos « vœux, nos salutations et nos chants d'amour ! »

Que personne parmi nous, M. F., ne reste donc étranger aux joies de cette solennité. Mais pour y prendre part ne détournons jamais nos regards de la Vierge sainte, Miroir de la justice. Marie fut cause de la Joie de Dieu ; seule, elle fut trouvée digne de son amour et de ses complaisances. Dieu seul aussi parut digne à Marie de tout l'amour de son cœur : elle consacra à lui plaire, son cœur, son corps, son enfance, sa jeunesse et ses vieux ans. Vase insigne de la dévotion, si elle abaissa ses regards vers la terre, ce fut toujours pour en mépriser le néant, en redouter la corruption. Elle est née, elle a grandi, vécu pour Jésus-Christ ; elle l'a conçu, enfanté, allaité, consolé, protégé. A nous aussi de concevoir, former et nourrir Jésus-Christ en nos cœurs : à nous de dire aux plaisirs sensuels

et aux joies impures du monde ce que leur disait Marie après Salomon : Vous n'êtes que mensonge et séduction ! Hélas, M. F., sommes-nous venus au monde pour être à ce Sauveur compatissant et fidèle ? Mais si un Ange penché sur nos berceaux eût contemplé l'avenir, aurait-il pu dire : Cet enfant naît pour Dieu, pour Jésus-Christ et pour son Église : il sera un chrétien fervent, le modèle de ses frères ? Cependant Dieu ne nous a point créés pour une autre fin. Après que le baptême nous eut régénérés, on nous porta devant le tabernacle, sur l'autel de Jésus-Christ, et le prêtre nous dit : « Conservez le trésor de votre baptême et gardez les « commandements de Dieu afin que vous puissiez « un jour marcher à sa rencontre. » Avons-nous gardé ce dépôt, ce vœu pieux de l'Église ? Avons-nous été dévoués au Seigneur, zélés à le bénir, à le faire aimer et bénir selon notre pouvoir ? Oh ! ne quittons point ce temple sans conjurer cette Vierge divine, Cause de notre joie, de nous rendre notre robe d'innocence, notre esprit de ferveur, afin que nous aimions notre Sauveur comme lui-même nous a aimés. Heureuse Mère, ô Marie ! apportez donc à vos enfants le bonheur et la joie : que par vous nous retrouvions la grâce du Seigneur ; que par vous, traversant le siècle impur, en toute piété, justice et chasteté, nous mourions dans votre amour, nous ressuscitions entre vos bras, comme une famille revenue d'un triste exil, mais réunie à jamais auprès de vous pour les noces de l'Agneau ! Ainsi soit-il.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

Dieu nous apprend, dans la naissance de Marie, que les richesses et les biens terrestres ne sont rien à ses yeux : que la grâce seule a son amour.

In me ancilla sua adimplevit Dominus misericordiam suam quam promisit domui Israël.

Le Seigneur accomplit en moi, sa servante, la miséricorde qu'il avait promise à la maison d'Israël

(JUDITH, XIII.)

Vous savez tous, M. F., l'histoire des Hébreux, en Égypte. Par ordre de Pharaon, ils étaient opprimés, outragés, battus comme des bêtes de somme : de plus, ce prince cruel, voulant éteindre leur nation, faisait noyer tous ses fils. Au milieu de tant de maux, le Seigneur suscita Moïse pour être leur libérateur, et le sauva miraculeusement des eaux. Si les Hébreux eussent su que dans ce berceau de jonc flottait l'enfant qui devait briser le joug de fer de l'Égyptien, celui qui devait les nourrir dans le désert d'un pain vivant descendu du ciel, faire jaillir pour eux des eaux vives des rochers brûlants, être leur avocat puissant, et suspendre, par

ses prières, les coups de la colère divine, avec quelle ivresse ils auraient entouré la fragile nacelle qui portait de si chères espérances ! Les maux dont Pharaon accablait les Hébreux ne sont, M. F., qu'une pâle image de la haine du démon contre nous, de l'esclavage dont il enchaîne tout homme qui vit loin du Sauveur. Mais, ô solennité bénie ! voici le berceau portant la Vierge puissante et bonne qui doit lui briser la tête, nous donner le pain vivant descendu du ciel, désarmer la colère de Dieu, consoler, soulager toutes nos afflictions. Chantons nos cantiques de fête et de bénédiction à la Vierge de Nazareth, Mère divine du Sauveur, Réparatrice de tous nos maux ! Mais en célébrant, dans l'allégresse, sa Nativité sainte, instruisons-nous à ses pieds, M. F. Oh ! combien Dieu nous détrompe en ce mystère, sur ce que nous nommons richesses, grandeurs ; comme il nous apprend l'estime que nous devons faire du trésor de la grâce !

I. — Cherchez dans l'Évangile, M. F., le nom de la ville ou du berceau où Marie prit naissance, le nom de ses heureux parents ; vous ne les trouverez pas. Demandez quel palais ou quelle chaumière la reçut à son entrée dans la vie : prêtez l'oreille aux acclamations, aux louanges prodiguées à son berceau : tout est caché, silencieux, couvert des voiles de l'oubli. La Vierge bienheureuse vient au monde, non point au milieu des fêtes solennelles, mais comme la dernière des enfants des hommes, sans pompe, sans éclat, sans retentissement. Ce berceau sacré est inconnu comme son tombeau. L'Évangile ne dit de sa personne auguste que son innocence,

sa pudeur virginale, son humilité, sa foi, son indigence, ses rebuts, son abandon, sa compatissance et sa piété. Admirable et touchant mystère de la sagesse de Dieu ! Jamais, depuis l'origine du monde, naissance ne pesa, jamais naissance ne pèsera d'un poids égal sur les destinées du genre humain : toute une histoire d'oracles et de figures ont fait à ce berceau une longue avenue de foi et d'espérance. Marie est appelée à sauver, à régénérer le monde par le Fils qu'elle doit enfanter à Bethléem et sacrifier au Calvaire : elle est appelée à gouverner les nations, à les consoler par sa protection toute puissante. « Si les Anges, dit saint Antonin, sont assez « purs pour être les serviteurs et les messagers de « Dieu, Marie fut assez belle, assez pure à ses « yeux, pour être sa Mère parmi nous. » Reine pleine de grâce et de majesté, assise dans le ciel à côté du grand Roi, elle verra devant elle les rois et les puissants de la terre incliner des fronts respectueux, et jamais sa louange ne cessera sur les lèvres des hommes. Comparez une gloire, une grandeur, à sa gloire, à ses grandeurs sublimes ! Et cette Providence adorable qui dispose tout avec force et douceur, veut qu'elle naisse pauvre, ignorée, sans qu'aucune fête publique la salue, sans que ses parents eux-mêmes aient le soupçon de ses destinées augustes. « C'est par une vue d'anticipa- « tion qu'on dit, en effet : A la naissance de Marie, la « terre se réjouit, car la terre ignora la venue de sa « Libératrice ; l'enfer trembla, car la grandeur de « Marie lui fut entièrement cachée ; le ciel en fut « ravi, car Dieu fit-il connaître aux Anges ce mys-

« tère? Cela n'est pas écrit. Ce qui est vrai, c'est « que Marie naît dans la plus profonde obscurité, « et que pas un rayon ne se détache du soleil de la « prophétie pour éclairer cette Nativité, l'espérance « des nations. » (Mgr Pavy.) Donc, M. F., pouvons-nous dire, avec saint Augustin, « les richesses, « l'éclat de la gloire et de la renommée, ne sont pas « les biens dignes d'envie d'une âme qui est la fille « de Dieu. Autrement ce Maître de l'univers ne les « aurait point refusés à sa Mère bien-aimée. » N'est-ce point lui qui relève l'indigent de la poussière, et retire le pauvre des boues du monde pour le placer parmi les princes de son peuple? Lui qui renverse les puissants de leurs trônes, y fait monter les humbles? Consolez-vous donc, Ève; consolez-vous, enfants d'Ève! Le démon bien des fois vous a séduits comme votre première mère, par l'orgueil de la vie, par l'amorce de la gloire et des plaisirs : *Cueillez et mangez du fruit défendu*, disait-il, *et vous serez comme des dieux*. Le Seigneur lui-même nous détrompe en ne voulant que l'indigence et l'obscurité autour de Marie, dans sa Nativité sainte. Ah! oui, consolez-vous, pauvres serviteurs, orphelins, hommes de labeur, de fatigue, toujours sevrés des délices mondaines : Marie fut l'une d'entre vous, ressemblant, du reste, à son divin Fils le Verbe incarné, pour instruire et sauver le monde!

II. — Mais comment, direz-vous, l'humble Marie devint-elle si chère au Seigneur? Vous avez déjà répondu vous-mêmes, M. F. : à l'intérieur son âme fut chaste : à l'extérieur sa chair fut sans souillure. Rose mystérieuse, jamais le soleil ne brûla ses

feuilles, ne pâlit ses couleurs, ne dissipa ses parfums. Plantée comme les autres sur une terre où passent tant d'orages, jamais elle n'a langui ni courbé la tête ; toujours il y eut pour elle une douce chaleur et des vents propices (1). Ah ! les roses et les fleurs de nos jardins comme de nos champs s'inclinent devant Marie, elles cèdent le diadème à cette rose sans épines embaumant le parterre de l'Époux ! La gloire et la beauté de Marie fut donc celle dont le Seigneur a dit : *Je vous salue, pleine de grâce ;* c'est par l'innocence et la pureté de son âme qu'elle a charmé le cœur de Dieu lui-même. Ici encore, consolez-vous, enfants d'Ève, déshérités des biens du monde. Les richesses périssables ne sont point en votre pouvoir ; mais il ne tient qu'à vous de posséder les richesses de la grâce, sur lesquelles ni la rouille ni la mort n'ont point d'empire. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !* Vrai trésor de la vie que la grâce ! Les hommes le proclament eux-mêmes : ils n'admirent et n'estiment rien ici-bas à l'égal d'un cœur chaste, pudique, irrépréhensible. Voyez vous-mêmes, Chrétiens, ce qui se passe en vous, à la vue de vos enfants, le jour de leur première communion : comme vous redites, avec le Prophète : *Ils sont heureux ceux qui sont sans tache dans leur chemin !* Des larmes d'attendrissement coulent de vos yeux, parce que le Seigneur est en eux comme il était en Marie. Ne dirait-on pas que, semblables à la femme de

(1) Bize.

l'Évangile, vous avez retrouvé votre perle ? Et vous appelez vos amis et vos voisins pour leur faire partager votre contentement, votre ivresse. Non, aucune fête, même pour les cœurs flétris, ne peut être comparée aux fêtes de ce jour !

Supposez maintenant un autre âge, une autre situation. Une jeune fille de quinze à vingt ans a renié Jésus-Christ et sa divine Mère : elle a jeté son voile de modestie, de pudeur et de piété dans la boue, aux épines du chemin. La mort arrive et la surprend en ces désordres. C'en est fait : il faut aller rendre compte au Juge de toute âme humaine. Une autre de ses compagnes est en même temps rappelée par l'ange de la mort. Mais elle a fait les délices de sa jeunesse du culte de Jésus et de Marie : elle a vécu modeste, fervente, régulière. Laquelle de ces deux filles, à l'agonie, aimeriez-vous mieux pour la vôtre, M. F. ? Ah ! j'entends vos cœurs me répondre ! L'innocence du cœur est le plus beau, le plus ravissant des trésors de la vie : il plaît aux hommes comme il fait les charmes de Dieu et de ses Anges : les libertins le publient eux-mêmes quand ils décrient la piété, la pudeur : leurs consciences les accusent et leur disent : Voilà ce que vous devriez être ; et ils essaient, par des bravades, d'étouffer des remords amers et déchirants. Hélas ! cependant, qui tient à ce trésor dans la pratique ? Ne voit-on pas les hommes le dissiper dans toutes les fantaisies des passions, et l'arracher au cœur de leurs enfants et de leurs frères, par leurs scandales ? Infortunés qui estiment toutes choses ici-bas, hormis la grâce ; qui pleurent la perte

de toutes choses, hormis la perte de la grâce. Qu'ils soient amis ou ennemis de Dieu, pourvu qu'ils arrivent à un emploi brillant, à un peu de bien-être humain, de félicité temporelle, c'est tout à leurs yeux. Si la mort surprend un parent, un enfant, un ami, on le délaisse; ou bien on le pleure comme ceux qui n'ont point d'espérance. Qu'il soit dans les enfers, dans le purgatoire, ou parmi les élus de Dieu, qui s'en inquiète sérieusement? Et c'est ainsi que s'accomplit cette parole si triste de l'Évangile : *L'homme n'a point de plus grands ennemis que ceux de sa maison!*

Ainsi, M. F., la gloire passe, la richesse passe : la force et la santé s'en vont : la grâce de Dieu, seule, demeure éternellement. De là cette parole de notre Sauveur : *Je vous conseille d'acheter de moi l'or pur de la charité et de revêtir votre cœur de sa noble parure.* Allons donc à Marie qui l'a trouvée devant Dieu. Vierge prudente, elle ne demandera point pour nous ni la richesse, ni les honneurs, ni les plaisirs : toutes choses périlleuses pour le salut, et dont Dieu l'avait elle-même déshéritée : elle demandera la grâce qui réjouit, qui enivre et sauve ; la grâce avec laquelle on peut chanter, à sa suite, sur la terre comme dans le ciel : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur.* Ainsi soit-il.

LE NOM DE MARIE

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Il est d'une douceur infinie pour les justes, pour les pécheurs, pour les mourants.

Et nomen Virginis Maria.
Le nom de la Vierge était Marie.
(Luc., I, 27.)

Quel est le but de l'Évangéliste en exprimant avec tant de soin le nom de la Vierge choisie, et pourrait-il y avoir en cela quelqu'inutilité? Nullement, répond saint Bernard. « Si la feuille de « l'arbre ne s'en détache point sans raison, si un « passereau ne tombe point à terre sans la vo- « lonté du Père céleste, comment penser qu'une « seule parole s'échappe en vain de la bouche du saint « Évangéliste, quand il s'attache à nous raconter « l'histoire adorable du Verbe divin? Loin de nous « cette pensée : toutes ses paroles sont remplies « des mystères d'en haut : dans chacune sura- « bonde une douceur céleste si elles trouvent un « observateur zélé à sucer le miel de la pierre, à

« tirer l'huile du rocher. L'heureux Évangéliste, « en faisant avec son éloquence admirable le récit « du commencement de notre salut, laisse arriver « jusqu'à nous quelques parfums odoriférants de « l'Esprit qui l'inspire. » (*De Laud. Virg.* hom. 1.) Il aime surtout, avec une complaisance infinie, à nous faire respirer les parfums dont est rempli le nom de Marie. Nom béni par-dessus tous les noms après celui de Jésus notre pieux Sauveur. Nom rempli de délices inexprimables pour les justes, pour les pécheurs, pour les mourants ; trois courtes pensées que je livre à la pieuse méditation des vrais serviteurs de la sainte Mère de Jésus-Christ.

I. — Le nom de Marie est plein de charmes pour les cœurs purs. On voit, par les cantiques sacrés, que les Anges se demandent, à trois reprises différentes, le nom de cette Vierge de toute grâce. Quelle est Celle-ci, s'écrient-ils, qui s'élève du désert de la vie comme une colonne de fumée odoriférante? Quelle est Celle-ci qui s'avance avec l'éclat de l'aurore à son lever? Quelle est Celle-ci qui monte vers nous avec une telle affluence de délices? Ils ne peuvent se lasser de renouveler le plaisir dont ce nom merveilleux ravit leurs oreilles. Mais si les saints Anges le mêlent à leurs fêtes comme une sublime harmonie, quoi de plus doux aux pieux enfants de l'Église dans leur pèlerinage vers les cieux? Ils le redisent dans leurs joies : par Marie, en effet, la grâce nous a été retrouvée, rendue, le monde maudit a refleuri ; par elle les cantiques de l'espérance retentissent en nos taber-

nacles. Le nom de Marie, comme celui de Jésus, est une jubilation à notre cœur, une mélodie enchanteresse à nos oreilles, un rayon de miel à notre bouche. (Saint Antonin; saint Bernard.) Et ces paroles des saints Docteurs se sont accomplies à la lettre en plusieurs zélés enfants de cette Mère divine. Un vénérable évêque de Saluces prononçait-il ce nom gracieux, que sa bouche était remplie de douceurs mystérieuses. Une femme de Cologne ayant rapporté à l'évêque de cette ville, qu'en le prononçant avec révérence, elle se sentait enivrée d'une douceur plus pénétrante que le miel, l'évêque s'appliqua à le prononcer lui-même avec dévotion, et en ressentit les mêmes suavités ineffables. On en dit autant de saint Louis de Gonzague et du bienheureux Suzon, à qui le cœur semblait bondir en le proférant, et qui s'écriait dans les tressaillements de la joie : Marie ! ô nom de chastes voluptés, que serait-ce si c'était vous que j'aie le bonheur de posséder ? Nom vraiment admirable ! Mille fois répété, mille fois entendu, il paraît toujours nouveau, toujours plein de fraîcheur, d'éclat, de parfums, de sourires ! Il n'en est point d'autre sur la terre ni dans le ciel pour respirer à son égal la grâce, la mansuétude, la paix, l'espérance : il ne peut s'imprimer dans un cœur sans l'enflammer, le transporter, sans le parfumer comme d'un mélange infini d'aromates, qui ne germent plus sur la terre de notre exil. (V. saint Liguori.) Lorsque notre âme prend son vol par-delà l'espace jusqu'auprès du trône de cette Reine aimable, et que nos lèvres murmurent son nom,

ne dirait-on pas, qu'à notre humble prière, elle se penche jusqu'à nous, avec son sourire ineffable, nous présentant l'Enfant divin dans ses bras et nous disant : Ne craignez pas, j'ai trouvé la grâce, j'ai le Seigneur avec moi, et avec lui tous ses biens : je puis soulager, enrichir votre indigence, vous couvrir de mes ailes jusqu'à ce que l'iniquité passe? Pour l'homme déchu, courant à la mort à travers la vallée de larmes, sur le torrent des douleurs, est-il une image plus gracieuse pour enchanter son voyage, réconforter son âme? Point d'étonnement donc si le pieux fidèle le mêle à ses pensées du jour, à ses rêves de la nuit; c'est comme un bouquet de fleurs dont il ne se lasse point de savourer les parfums. L'innocence en péril le réclame comme le nom de la Mère du bel amour, de la noble et sainte pudeur; comme le nom de la Vierge fidèle et puissante dont les flèches brûlantes vont percer au cœur le Prince de nos ennemis. L'innocence affligée, persécutée, se complaît à la voir sauvant l'enfant Jésus du glaive d'Hérode, dévorant avec lui les rebuts, les outrages, les ingratitudes, les trahisons, broyée avec lui comme le raisin sous le pressoir aux jours de sa Passion : il implore en Marie la Consolatrice de toutes les infortunes, le salut de tous ceux qui l'invoquent. De là cette prière de saint Germain de Paris : « O Vierge digne de la vénération du monde, « vous êtes une rosée rafraîchissante à mes maux « si cuisants, un appareil à mes blessures, la « consolation de mes larmes. O source intarissable « des joies incorruptibles, rendez-moi digne de

« chanter votre nom si aimable en cette fête sans « ombre où vous triomphez en tête des élus du « Seigneur ! »

II. — Que si l'homme est pécheur, dans la haine de Dieu, c'est-à-dire dans l'état le plus lamentable, le plus digne d'être amèrement pleuré, qui peut soulager son cœur, lui faire savourer l'espérance en ses angoisses comme le nom si doux de Marie ! C'est pour détruire le péché et la damnation qui en est le fruit, qu'elle a été une Mère de douleurs. Elle a porté le poids de nos forfaits, et par le sang de ses blessures aussi, les nôtres ont été guéries. Elle ressent donc dans le vif de son âme combien il nous est amer de délaisser le Seigneur notre Dieu, combien il est horrible de tomber en ses mains : elle frémit d'horreur au spectacle d'une âme qu'attendent en pâture les bêtes de l'abîme. Et Mère de la miséricorde, elle ne s'abaisse vers nous que sur les ailes de la pitié, de la clémence, du pardon. Comment le Seigneur pourrait-il conserver sa fureur contre un coupable, en l'entendant interposer entre lui et ses offenses, le nom de sa Mère si bonne ; en la voyant elle-même, suppliante Avocate, lui présentant son cœur immaculé traversé du glaive aux sept tranchants, en faveur des pécheurs? Ah ! le pécheur est pauvre, nu, misérable, révoltant d'infamie. Mais, ô richesse, bonheur attendrissant ! en son amère indigence, en son délaissement affreux de toute créature, il entend sa Mère divine chanter en son extase : *Par moi la miséricorde du Seigneur va se répandre sur tous ceux qui le craignent ;* sur tous ceux qui, fuyant ses justices, re-

viennent à l'amour de ses lois; et dans une confiance sans mesure, il réclame le refuge assuré des pécheurs. « Vierge toujours bienheureuse, tou-
« jours sainte, lui disait un illustre pénitent, me
« voici fondant en larmes devant vous, couvert de
« honte à l'aspect de mes abominations, horrible
« aux regards de Dieu, à vos regards, aux regards
« des Anges et des saints. Avec la lèpre impure de
« mes péchés des pieds à la tête, j'ai mérité d'être
« banni de la société des fidèles, qui brillent de
« la blanche pureté de l'innocence. Le jugement
« suprême où la Majesté divine va prononcer ma
« réprobation, me glace d'épouvante : si je suis
« jugé selon la rigueur de la justice, mieux vau-
« drait pour moi de n'avoir jamais été conçu. Mais
« vous avez reçu le jour pour enfanter notre doux
« Sauveur, pour être vous-même la douce Reine
« de pitié et je respire. Vous ne pouvez être étran-
« gère à la compassion, vous élue pour engendrer
« le Dieu de toute miséricorde. Aussi mon gémis-
« sement vous implore, parce que vous êtes une
« Avocate telle, que l'univers n'en connaît point
« de meilleure ni de plus puissante. Ma confiance
« est en vous, ô Marie, car des millions de pé-
« cheurs ont crié vers vous dans leur détresse,
« et vous les avez sauvés ! » (Saint Anselme, médit. XLVI, *passim*.) Ah ! que c'est bien sur le cœur flétrit par le péché que le *nom de Marie est comme une huile répandue :* il calme ses remords, adoucit ses déchirements, y exhale toutes les grâces du ciel. Il a dans ses attraits la force et la suavité. De même que nul homme ne vient à Jésus

si le Père céleste ne l'y entraîne, ainsi, dit saint Méthode, nul ne revient à Jésus si le nom puissant de Marie et sa prière toujours victorieuse ne le ramènent à ses pieds !

III. — Mais c'est surtout à la mort que le nom de Marie est un nom de douceur incomparable La mort est entrée dans le monde par le péché de la première femme : Ève a été pour nous une mère sauvage, cruelle, homicide. La clémence de notre Dieu a choisi Marie pour nous faire oublier jusqu'au nom d'Ève. Mais lorsque le démon redouble de rage, sachant qu'il lui reste peu de temps, pourrait-elle oublier son rôle de délivrance, ne point recueillir sur son sein son enfant en péril ! Si à l'aspect de son Fils innocent expirant sur la croix, un glaive de douleur a transpercé son âme, pourrait-elle étouffer sa pitié, retenir et ses larmes et son bras vainqueur, à l'aspect de ses pupilles que le démon voudrait ravir, dépouiller, égorger ? « Je « me souviens, dit saint Anselme, et ce souvenir « m'est bien cher, comment un jour, voulant faire « comprendre aux infortunés qu'elle est leur « divine tutelle, elle vint révéler son nom à un de « ses serviteurs qui touchait à son terme. Se « montrant à lui au milieu de ses angoisses : Me « reconnaissez-vous? lui dit-elle. Comme il répon- « dait, d'une voix tremblante, ne pas la reconnaître, « cette Reine de toute grâce reprit d'une voix « caressante et amicale : Eh bien ! je suis la Mère « de la miséricorde ! » (Médit. XLIX.) Heureux celui qui aime votre nom si doux, ô Marie, continue saint Bonaventure : à la mort il ne redoutera point

ni les assauts du démon ni la sentence du jugement. Saint Germain ne demandait à la Sainte Vierge, comme faveur suprême, que d'articuler, pour dernière parole à la mort, son nom sacré. C'était la recommandation de saint Camille de Lellis à tous les agonisants, et lui-même, le réclamant avec une piété filiale, quittait ce monde comme s'il était déjà dans l'extase du Paradis de Dieu. Tandis donc que l'âme de l'impie s'arrache à la terre avec déchirement, blasphème, désespoir, le serviteur de Marie, murmurant son nom si cher à Dieu et aux hommes, monte au ciel, confiant, ravi comme l'exilé qui rentre au sein de sa famille

Ah! le nom vénérable de Marie, M. F., dit puissance aux faibles, pudeur et modestie à la jeunesse, richesse aux pauvres, indulgence aux pécheurs, baume odoriférant à toutes les blessures. La religion en est remplie : il embellit ses cérémonies, ses offices, ses prières : il y apparaît comme un chant de fête et de bonheur. Aussi, depuis que l'Ange l'a prononcé dans un sentiment de révérence et d'allégresse, que de fois il a été redit par les générations humaines d'un pôle à l'autre, sur les îles les plus sauvages, sur les détroits les plus orageux, sur les rivages les plus barbares comme sur les vastes continents du globe! Tous les échos de ce monde le renvoient aux échos des cieux, où les harpes des Séraphins le répètent sur toutes les notes de la jubilation. Dès le matin de chacun de nos jours, au milieu de nos travaux et de nos voyages, le soir avant le sommeil de la nuit, imprimons donc en nos cœurs

ce nom sacré de la Rose mystérieuse, et notre vie en sera tout embaumée. Apposons-le, dit un pieux écrivain, comme un sceau sur nos yeux, afin qu'ils puissent contempler dans la gloire sa beauté ravissante ; apposons-le sur nos oreilles, afin que, rassurés par sa protection, nous n'ayons point à entendre un arrêt de mort au jugement ; apposons-le sur notre bouche, afin qu'enivrés de ses consolations, nous en chantions les suavités dans cette vie et dans l'autre. (*Jardin de Marie.*) Que chacun de nous enfin entre dans les sentiments du pieux saint Liguori, lui disant : O Marie, que votre nom soit comme l'âme de ma vie ! O Marie, quel ravissement à mon cœur à vous nommer seulement, à penser seulement à vous ! Grâces éternelles à mon Dieu de m'avoir donné pour richesse ce nom d'inépuisable amabilité ! Oh ! que je ne me contente point de le mettre sur mes lèvres ; que l'amour intime de mon âme le bénisse en le prononçant ! Qu'il vive toujours en moi : que tous les autres s'effacent de ma mémoire, pour qu'elle ne se remplisse et ne s'enivre que des délices dont il est embaumé ! Et quand la mort viendra, que mes derniers accents soient de redire : O Jésus, ô Marie, à vous mon cœur, à vous son amour et ses chants pour les belles et saintes fêtes du ciel ! Ainsi soit-il !

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Nom de Marie. — Nom de lumière en lui-même. Pour les hommes.

Et nomen Virginis Maria.
Le nom de la Vierge était Marie.
(Luc., I, 27.)

Rien n'arrive par hasard en ce monde, M. F. ; ce que nous appelons de ce nom est un néant dans lequel se réfugie notre peu de foi en la Providence ou notre ignorance. Pourquoi donc l'Évangéliste, qui n'écrit rien que sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, s'arrête-t il à remarquer que le nom de la Vierge sainte était Marie ? Pourquoi, sinon qu'il veut appeler notre attention sur ce nom merveilleux, que le Seigneur seul a donné à sa divine Mère, au jour de sa naissance ? Il entra autrefois dans les plus légers détails sur la construction de l'Arche et du Tabernacle : aurait-il pu ne pas s'intéresser au Nom de l'Arche vivante où il voulait habiter, du Tabernacle qu'il s'était choisi et sanctifié de toute éternité ? Le Nom de cette Vierge auguste n'a donc point été trouvé ni

inventé par les hommes, comme celui des autres enfants. Il est descendu du ciel, il a été tiré des trésors mêmes de la Divinité. Les trois personnes divines y ont attaché tant de grandeur, de majesté, de vénération, qu'à ce nom, comme à celui de Jésus, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers. Et d'ailleurs, les humbles et vertueux parents de la Vierge auraient-ils pu concevoir de leur fille, qui naissait pauvre et ignorée, les espérances glorieuses exprimées par ce nom si vénérable, que jamais sa louange ne doit cesser sur les lèvres des hommes? Pour mieux l'aimer et le vénérer nous-mêmes, M. F., considérons ses magnifiques privilèges : voyons d'abord aujourd'hui, comment il est en lui-même un nom de lumière; mais surtout un nom de lumière pour ses tristes enfants de la terre!

I. — Le nom de Marie signifie *lumière*. « Dans « la langue des Hébreux, nous dit saint Jérôme, « Marie est synonyme d'*Étoile de la mer*. » — « Il « convient merveilleusement à la Sainte Vierge, « ajoute saint Bernard : la comparaison de Marie « avec un astre est pleine de justesse. Un astre « envoie son rayon de lumière sans être diminué « ni appauvri. La Vierge miraculeuse enfante « sans recevoir d'atteinte. Le rayon de l'astre « n'altère point son éclat, le Fils de la Vierge « n'altère point son intégrité, sa pudeur. Et vrai- « ment cette Vierge divine est l'étoile de Jacob, « dont la beauté illumine l'univers, dont la « lumière rayonne dans les cieux, pénètre les « enfers, échauffe nos âmes encore plus que nos

« corps et domine la mer immense, orageuse, où « vogue notre vie tourmentée. » (Hom. 2e sur l'Annonciation.)

« De plus, continue un autre saint Docteur, la « Sainte Vierge est une Étoile très pure par sa grâce « parfaite et sa vie sans souillure. » L'Écriture appelle du nom de *lumière* les esprits angéliques et les âmes saintes. *Marie est plus belle que le Soleil, plus élevée que les étoiles : comparée à toute lumière, elle l'emportera.* (Sag., v, 26.) « Que si les natures « angéliques et les âmes des saints, comme filles « de Dieu, sont de vives étoiles sous l'éclat de la « gloire, combien plus resplendissante est Marie, « l'Épouse du Seigneur, couronnée par lui Reine « des anges et des saints ! » *De speculo*, 3.) « C'est « du reste le sentiment de l'Église que cette Vierge « glorieuse a été à ce point le siège de toutes les « grâces divines ; qu'elle a brillé d'un tel éclat des « dons célestes, qu'elle a été comme le miracle des « miracles ; et que, rapprochée des splendeurs de « Dieu autant que le comporte la nature créée, elle « l'élève à une gloire que ne peuvent atteindre les « louanges ni des hommes ni des anges. » (Bulle de Pie IX.) Et de là ce mot de saint Augustin : « O « Marie, que dit-on de vous qui ne soit au-dessous « de vous et de vos grandeurs ? »

II. — Mais c'est pour nous surtout que Marie est une Étoile très salutaire et très utile. Étoile brillante du matin, elle annonce à la terre le jour béni du salut, et bientôt elle répandra elle-même sur le monde, Jésus-Christ Notre-Seigneur, la lumière éternelle. Encore ne s'est-elle point bornée à nous

enfanter le Sauveur. Comme autrefois les rois Mages de l'Orient furent conduits à Jésus par une Étoile miraculeuse que l'on croit être un ange, c'est par Marie que nous trouvons l'Enfant-Dieu : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus!* Ah ! de même que la lumière attire les fleurs, de même que le soleil incline vers lui le tournesol, ainsi Marie, la belle et douce Étoile de notre terre, attire à Jésus les cœurs droits, et souvent les cœurs les plus sauvages et les plus aveuglés !

Marie est l'Étoile de la jeunesse. Dès son premier matin, elle plut au Seigneur par ses attraits spirituels. Avez-vous jamais vu le jeune homme, la jeune vierge s'attachant à Marie, à son culte si riant, si doux, languir dans la vertu, ne plus exhaler que les odeurs du vice et de la mort ? Soleil véritable de l'adolescence, Marie envoie la tiédeur de ses rayons aux fleurs qui pâlissent ; Mère de la divine grâce, elle les fait reverdir sous l'abondance de ses rosées ; elle les ferme aux souffles orageux, empestés, pour ne les rouvrir qu'aux chastes beautés, aux voluptés du Seigneur !

Marie est l'Étoile des parents. Qu'ils se disent à eux-mêmes : Si la Sainte Vierge était de nos foyers, comment gouvernerait-elle sa famille, comment formerait-elle les enfants ? Comment s'accompliraient les devoirs religieux ; quels propos entendrait-on ? Et se réaliseraient ces paroles appliquées à cette Vierge vénérable : *Mes fruits sont des fruits de grâce et d'honneur.*

Marie est l'Étoile des prêtres et des communiants. Qu'ils passent en esprit auprès de Marie, à

Bethléem, à la présentation au Temple, dans la fuite en Égypte, à Nazareth, pendant toute sa vie si pénible et si traversée, au pied de la croix. Quel cœur aimant, révérencieux, compatissant pour Jésus-Christ méconnu, persécuté, outragé, crucifié ! Mais n'est-il pas toujours en état de victime en nos tabernacles, comme au jour de sa chair ?

Marie est l'Étoile des puissants et des supérieurs. Son autorité, sa puissance ne furent jamais que les appuis de sa bonté pour soulager la misère, guérir les corps et les âmes, consoler la tristesse, procurer l'honneur et la gloire de Dieu. Et combien la terre serait belle si les magistrats et les princes, les maîtres, les parents, marchaient aux rayons de cette Étoile, suivaient les exemples de cette Mère de la sagesse !

Marie est l'Étoile des veuves, des vieillards, des abandonnés. Pour eux la terre souvent n'est qu'une terre étrangère, une terre froide et sauvage. Marie aussi, sur ses vieux jours, veuve, pauvre et méconnue, soupirait avec le Prophète : *Hélas ! que mon exil est prolongé ! Serai-je donc toujours avec ceux qui ne connaissent point, qui n'aiment point mon Dieu ?* Mais la prière, les bonnes œuvres, la sainte communion charmaient ses douleurs, consolaient ses ennuis. Heureux les affligés qui ne détournent point leurs regards de cette belle Étoile donnée par le ciel à notre voyage ici-bas !

Marie est l'Étoile de tous les chrétiens. Elle est belle comme la lune qui reflète les splendeurs du soleil, de ce Soleil vivant, source et créateur de toute lumière. Les vertus de Jésus sont reflétées

en Marie comme dans un miroir sans tache. Ses actions faites en vue de plaire à Dieu, ses démarches inspirées par l'humilité, la charité, le zèle ; ses prières ardentes, sa résignation sublime, ont fait dire à saint Bernard qu'elle brille par ses mérites et dirige par ses exemples. Dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, la Vierge pleine de grâce nous montre ce que nous devons penser, dire, faire, éviter, souffrir, aimer, haïr. « On la compare au soleil, dit saint Bonaventure, « parce qu'il n'est personne pour se dérober « à la lumière ni aux bienfaits de cet astre. » (*In speculo*, 8.)

Et, en effet, M. F., Marie est pour nous une Étoile très utile, parce que rien n'échappe à la clairvoyance de ses yeux : toujours elle prévoit nos besoins, nos dangers. *Combien de fois*, disait Jésus-Christ aux Juifs, *j'ai voulu rassembler vos enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes!* Image touchante de la tendresse de Marie, de sa prévoyante bonté pour nous. La poule, alors que ses poussins s'ébattent gaîment, découvre parfois, à perte de vue dans les airs, un oiseau de proie : elle pousse le cri sinistre, et la couvée se réfugie sous ses ailes, sous tout ce qui se rencontre. Hélas! combien de pauvres chrétiens folâtrent gaîment dans le monde, ne voyant aucun péril à craindre : et le serpent se glisse sous les fleurs. Mais quiconque a Marie pour Mère et réclame son nom puissant, découvre bientôt les ruses, les illusions de l'enfer : il entendra sa voix maternelle criant à l'ennemi dans son cœur, comme la sentinelle sur

le rempart. C'est pourquoi des Saints, qui en avaient fait l'expérience, s'écriaient dans leur jubilation : O Marie ! on ne peut prononcer votre nom sans se sentir enflammé d'amour pour vous et pour le Seigneur : on ne peut le réciter sans en recevoir d'abondantes bénédictions : c'est comme un parfum odoriférant qui exhale la grâce divine. Otez le soleil qui éclaire ce monde, où est le jour ! Otez Marie, l'Étoile de la mer, que reste-t-il, sinon une vapeur brumeuse et les ombres de la mort ?

Marie est interprétée Étoile de la mer, continue un saint et pieux génie qui aimait à la chanter. Que ce nom convient bien à Marie, qui fait pour nous l'office d'un astre sur la mer orageuse de ce monde ! Les matelots, quand ils veulent naviguer vers une rive étrangère, choisissent un astre pour s'orienter et trouver leur route véritable. Tel est l'office de notre Mère céleste. Étoile toujours brillante et sans nuage, jamais elle n'a manqué de conduire aux célestes rivages tous ceux qui naviguent dans le vaisseau de l'innocence, ou même qui traversent les flots dans le vaisseau du repentir ! Que le nom si doux et si touchant de Marie soit donc notre lumière et notre secours en notre pénible traversée, M. F. « N'éloignez point vos yeux « de cette Étoile, nous crie saint Bernard, si vous « ne voulez périr dans la tourmente. Si les vents « des tentations se déchaînent ; si les écueils et les « tribulations vous entourent, un regard vers « l'Étoile ; invoquez Marie. Vous devenez les « jouets des flots de l'orgueil, de l'ambition, de

« l'envie, de la haine ; vous êtes troublés par le « remords et le désespoir, un regard encore vers « Marie, pensez à Marie. Dans les périls, dans les « angoisses, dans vos revers, invoquez Marie. « Qu'elle ne s'éloigne jamais de votre bouche, « jamais surtout de votre cœur ; et, pour mériter « sa protection, n'abandonnez point les exemples « de sa vie. Si elle vous tient la main, vous ne « pouvez tomber ; si elle vous protège, vous « n'avez point à craindre : le port de la Jérusalem « céleste vous recueillera triomphants, et vous y « chanterez le cantique de ses miséricordes. » Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Nom de Marie, il signifie reine ! Marie notre reine : 1° nous protège victorieusement ; 2° défend notre cause victorieusement ; 3° répand sur nous ses largesses royales.

Et nomen Virginis Maria.
Et le nom de la Vierge était Marie.
(Luc., I, 27.)

Le nom de Marie signifie *Étoile de la mer*. Il est dans le nord du firmament une Étoile merveilleuse, l'Étoile du pôle. Chose admirable ! l'aiguille aimantée de la boussole la considère constamment, et dirige ainsi les marins, même au milieu des ténèbres, dans leurs courses sur les flots. Or, le monde matériel est l'image du monde spirituel. Il n'est pas une mer plus tourmentée, plus couverte d'écueils et de pirates, plus féconde en naufrages que celle où nous voguons ici-bas. Heureux qui se laisse guider au port par la Vierge brillante, saluée par l'Église du nom d'*Étoile de la mer*, dans ses chants pieux ! Mais le nom de Marie signifie aussi *Notre-Dame*, c'est-à-dire Reine et Souveraine. Elle est Reine, parce qu'elle est Mère de Jésus-Christ, le

Roi des nations de la terre. Elle est Reine, parce que Jésus-Christ mourant lui a donné le genre humain tout entier pour famille. C'est en qualité de Reine qu'au jour de son Assomption, Jésus-Christ la couronne au milieu des cantiques ineffables, et des processions triomphales des légions célestes. *La Reine, ô Dieu, est debout à votre droite, revêtue d'une robe d'or aux franges variées*, dit le saint Prophète. Et saint Jean, dans son langage figuré : *Elle est revêtue du soleil : elle a la lune sous ses pieds, et douze étoiles composent le diadème de son front.* Salut donc, Reine des cieux ; salut ! Reine des Anges. Salut ! ô notre Reine, Mère de la miséricorde ! Et comment, M. F., pourrions-nous ne pas révérer et bénir cette Reine aimable ? Elle est puissante à nous secourir, à défendre notre cause devant Dieu, à répandre sur nous tous les biens. Trois courtes pensées que je soumets à toute l'attention de votre piété !

I. — Le monde, M. F., ne subsiste que par les justes et pour les justes : il rentrera dans le néant quand Dieu y aura complété le nombre de ses élus. *Dans les temps de fléaux, c'est le juste*, dit l'Écriture, *qui obtient paix et réconciliation.* Si le Seigneur eût rencontré dix justes dans Sodome, en leur faveur il aurait fait grâce à la cité réprouvée tout entière. Mais le péché déborde dans le monde qui souvent est une image affreuse de l'enfer : la colère divine y est allumée sur tous les points. Qui éteindra la foudre, obtiendra grâce et pardon avec autant de puissance que Marie, Reine des Anges et de tous les saints ?

D'ailleurs, M. F., Dieu lui-même n'a établi des rois et des reines au milieu des peuples que pour y arrêter le mal, y répandre et soutenir le bien. Et pourquoi en particulier a-t-il donné Marie à la terre, sinon pour nous rendre par elle la grâce et la miséricorde ? Le mal par excellence, au milieu de nous, c'est le règne de Satan ; il empoisonne toutes les créatures ; il nous amorce par elles au péché, à l'oubli de Dieu et de nos âmes. Quel carnage ne fait-il point tous les jours parmi les enfants de Dieu ! Pourrions-nous oublier que Marie est promise précisément pour détruire cet empire ; qu'elle est redoutable à l'enfer comme une armée rangée en bataille, à laquelle est promise la victoire ; qu'elle étend par tout le monde et ses regards et ses mains maternelles, pour protéger, guérir et sauver ! *Elle est élevée comme la palme, symbole des vainqueurs*, dit l'Écriture, *parce que réclamer Marie, c'est vaincre.* De même que la cire se fond devant la flamme, ainsi les démons disparaissent avec frayeur devant le seul nom de Marie. C'est le salut de ceux qui l'invoquent, c'est l'arme de l'espérance et du salut. Tel est le témoignage et le cri de tous les saints. « Avec votre nom « glorieux, s'écrie l'un d'eux, je ne puis être « vaincu ! Loin de là, vous accourez à ma défense, « et le serpent se débat mourant sous votre pied « virginal ! »

II. — Marie est une Reine qui nous sert d'Avocate. Quelle triste cause à défendre que la nôtre, M. F. ! Autrefois, le démon accusait Job lui-même, dont Dieu faisait l'éloge ; Job, l'homme juste, droit de

cœur, élevant ses enfants dans l'innocence et la piété, bienfaiteur de tous les malheureux. Mais quelles graves matières d'accusation contre nous? N'a-t-il pas lieu de dire à notre Sauveur : Voyez ce qu'ils font de votre Incarnation, de vos larmes, de vos prières, de vos jeûnes, de votre Passion, de vos sacrements, de votre sacrifice, de votre sang et de votre Évangile. J'ai parcouru la terre : considérez un tel, une telle : comme ils outragent votre nom et votre loi ; comme ils parjurent leurs serments ! Vous avez précipité les Anges dans la flamme pour un péché d'un instant, pour un péché de pensée. Seigneur, voudriez-vous mettre sur leurs trônes ces âmes hideuses qui insultent, leur vie entière, à votre Croix, à votre patience, à votre miséricorde? Pourquoi occupent-elles plus longtemps la terre qui gémit de leurs souillures? Que deviendrions-nous, si nous n'avions pour Avocate la sainte Mère de Jésus-Christ, notre mère à nous aussi ; si nous ne pouvions lui dire en toute confiance : Priez pour nous maintenant ; priez pour nous à l'heure de notre mort? Admirable Avocate, elle représente à Jésus-Christ notre ignorance, notre fragilité, notre inconstance, la fureur de nos passions, les mauvais exemples de nos parents, les scandales du monde. Elle représente à Jésus-Christ que c'est à cause de lui qu'elle a été dans les douleurs, dans les rebuts, les humiliations ; à cause de lui qu'elle a été crucifiée dans son cœur. Elle représente le prix inestimable de notre rachat, l'amour qu'elle a pour nous, et que lui-même lui a recommandé du haut de sa croix.

Quelle mère voyant son fils près d'être livré au bourreau, ne le délivrerait si cela était en son pouvoir ? Et qui peut concevoir dans sa pensée et redire les industries de cette Mère admirable en notre faveur, auprès de ce divin Fils qui ne désire que l'honorer ? Supplier, pour elle, c'est commander, nous disent les saints Docteurs : et n'est-ce point Jésus-Christ lui-même qui l'a établie la Dame et la Reine de toutes les grâces ? « Notre « Reine nous a précédés, s'écrie saint Bernard, et « comme Mère de miséricorde et Mère de notre « Juge, elle traitera toujours en toute-puissance « les intérêts de notre salut ! »

III. — Les reines ont pour apanage de faire du bien, d'être bonnes, gracieuses, miséricordieuses. Chose admirable, M. F. ! à peine Marie vient-elle au monde, que le peuple qui broyait tous les peuples dans ses fers, laisse respirer l'univers. Jamais on ne vit la paix régner comme autour du berceau de Marie ! Depuis, elle est devenue le Refuge assuré de quiconque est en péril, la Médiatrice de la terre auprès de son divin Fils ; la Sauvegarde de l'Église, arrachant aux calamités les plus grandes et aux maux de toute espèce, les peuples fidèles et les nations. « Par « elle, les coupables obtiennent le pardon, les « malades le remède, les faibles la force de « l'âme, les affligés la consolation, tous ceux qui « errent, la lumière. » (Bulle *Ineffabilis*.) Les riches et les puissants du peuple sont les premiers à proclamer sa tendresse, et, prosternés à ses pieds, à réclamer sa clémence. Ils sont heureux

ceux qui s'avancent ici-bas sous la bannière de cette Reine aimable ; l'honneur et la gloire seront leur héritage : belle sera leur vie, belle et confiante sera leur mort. Mais, de même qu'une mère, loin de rebuter son fils parce qu'il est lépreux ou meurtri de coups par les voleurs, n'en a que plus de pitié, de même Marie ouvre son cœur aux plus misérables pécheurs. De sa main pieuse elle les retire de l'abîme du désespoir, les réchauffe sur son sein, ne les abandonne point qu'elle ne les ait réconciliés, ramenés au bercail. Marie, ah ! c'est une Reine qui ignore la justice et ne connaît que la miséricorde. Tous ceux qui pleurent et gémissent, tous ceux que les revers accablent, que les hommes ou les démons persécutent, que la conscience dévore de ses remords, crient vers elle du fond de cette vallée de larmes : « C'est « entre vos bras que nous nous réfugions, sainte « Mère de Dieu ; ne nous méprisez point au milieu « de nos détresses et de nos angoisses ; délivrez-« nous de tous nos périls, Vierge glorieuse et « bénie. » Et l'Orient comme l'Occident, le Nord comme le Midi, les saints Docteurs, depuis saint Augustin jusqu'à saint Bernard, tous les peuples et tous les siècles redisent, dans un concert immense : « On ne l'invoqua jamais en « vain ! Nous consentons qu'on ne parle plus de « sa miséricorde, si quelqu'un se souvient de « l'avoir implorée dans ses misères et de n'avoir « point été exaucé ! »

Marie signifie *Reine*, *Souveraine*. Nom au-dessus de tout nom après celui du Sauveur ; nom, la joie

des Anges, la terreur des démons, l'espoir de l'humanité gémissante ; nom devant lequel tout genou s'incline au ciel, sur la terre et dans les enfers. Reine incomparable que nos pères ont appelée *Notre-Dame*, la Dame qui est à nous, comprenant que la puissance qui lui est donnée nous appartient encore plus qu'à elle-même. Ah ! si elle n'était qu'admirable et grande, notre petitesse n'oserait lever les yeux vers son trône : mais autant notre bassesse est effrayée par sa majesté, autant elle est ranimée par sa clémence ; autant l'éclat de ses vertus nous éblouit, autant sa miséricorde nous repose et nous charme. Entourons donc, dans toute la joie de notre cœur, le berceau sacré de Marie ; aimons à lui redire, avec saint Grégoire de Nazianze : « Je vous chante un hymne « de louange, ô Marie ; salut, ô Vierge pleine de « beauté, de grandeur et de clémence. Vierge « plus belle que toutes les Vierges, plus puis- « sante que les célestes légions, protégez-moi « pendant la vie, et, quand j'en sortirai, ne per- « mettez point que je devienne la pâture des « bêtes de l'abîme. O notre Souveraine, l'espoir et « la tutelle du genre humain, soyez-moi toujours « une source de salut, et donnez-moi de régner « un jour à vos côtés ! » Ainsi soit-il.

PRÉSENTATION

DE LA SAINTE VIERGE

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Obligation de justice et de reconnaissance de servir Dieu dès la jeunesse.

Quam pulchri sunt gressus tui, Filia Principis !
Que vos démarches sont belles, ô Fille du Prince ! (CANT., VI.)

La fête de la Présentation au temple, que nous célébrons aujourd'hui, est l'anniversaire du jour où Marie, enfant de quelques années, abandonne son Père et sa Mère, ainsi que les caresses et les joies de la famille, pour aller se renfermer dans le temple avec les jeunes filles consacrées au service des autels. Cet adieu au monde et à ses vanités criminelles, dès le premier matin de sa vie ; cette ferveur si précoce, avec laquelle s'avance vers les tabernacles la noble fille de David, arrachait au Prophète ce cri d'admiration : *Que vos démarches sont belles ô Fille du Prince !* Chacun de nous aussi, M. F., fit cette démarche si chère au Seigneur. Au jour où, pour la première fois, nous sommes venus nous asseoir au banquet du Sau-

veur, nous avons juré renoncement à Satan, à ses œuvres, et les Anges ont tressailli dans les cieux. Mais arrêtez-vous et considérez : où sont les jeunes âmes qui, depuis, ne leur aient fait verser des pleurs ? Interrogez le Pasteur qui les conduisit à la Table sainte ; il vous répondra, dans une indéfinissable tristesse : Hélas ! presque tous ont renié leur Sauveur, sont devenus victimes du libertinage et de l'impiété. Jeunes âmes flétries dès leurs premières fleurs, elles ont délaissé, dans une fureur sauvage, l'aile de Marie, en même temps que l'aile de Jésus-Christ : elles sont devenues ces filles de Babylone si maudites en l'Écriture ! En ce jour donc où nous fêtons la Vierge gracieuse, toujours pure et prudente, portant au Seigneur une offrande qu'elle ne doit point reprendre à son autel, je viens rappeler, M. F., à vos enfants, devant vous, que le devoir de la justice, aussi bien que le devoir de la reconnaissance, les oblige à rester fidèles au Seigneur durant leur jeunesse. Puissent-ils, en contemplant leur Mère divine, redire avec le saint cantique : *Attirez-nous après vous : nous courrons à l'odeur de vos parfums !*

I. — Je dis premièrement que servir Dieu, dès la jeunesse, est un devoir de justice. Un seul instant de notre vie n'est à nous, M. F. ; il ne nous appartient pas de vivre une seconde, contre la volonté de Dieu. C'est sa Providence qui nous fait respirer, son assistance qui nous conserve l'être et le mouvement. Au matin, comme au soir de notre existence, il peut dire à chacun de nous : Tu es mon enfant : aujourd'hui je t'ai engendré.

Qu'il cesse de nous assister, nous sommes une preuve de plus de cette parole : *Toute chair est comme l'herbe de la prairie :* fleurie le matin, elle est desséchée avant le coucher du soleil ! Nous sommes donc au Seigneur dès notre plus tendre enfance, au temps de la jeunesse comme aux jours de l'extrême vieillesse. Que dis-je, M. F. ; n'est-ce point aux dangers sans nombre de cet âge infirme, critique, turbulent, inexpérimenté, qu'il nous arrache avec plus de sollicitude? Combien de fois nous serions-nous brisés contre la pierre du chemin, selon la parole des Psaumes, *s'il n'eût ordonné à ses Anges de nous garder en toutes nos voies!* Ah ! jeune homme, jeune fille, qu'est-il en vous que vous n'ayez reçu du Seigneur? Oui, indiquez quelque chose en votre corps, en votre esprit, en votre cœur, dont vous ne deviez dire avec le pieux Psalmiste : *Ce n'est point à nous, ô mon Dieu, qu'en appartient la gloire, mais à votre nom et à votre miséricorde?* Le serviteur infidèle fut condamné pour avoir gardé son talent intact, sans lui avoir fait rapporter des intérêts et des fruits à son maître. Hélas ! que deviendrez-vous donc, vous qui dissipez en débauches le talent précieux de la jeunesse, contre l'honneur et la gloire de votre Dieu, de votre Sauveur? La jeunesse est une fleur fragile et périssable : heureux qui en offre les parfums au Seigneur ; car, Dieu jaloux, il en réclame les prémices, nous disant par son Prophète : *Souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse ;* nous disant lui-même : *Celui qui me renonce devant les hommes, je le renon-*

cerai devant mon Père. Quoi ! n'est-ce pas le renoncer que de mépriser les lois de la sagesse, de la modestie, de la pudeur, prêchées par lui aux hommes avec tant de fatigues ; n'est-ce point le renoncer que de lui tourner le dos, de délaisser son sacrifice et ses sacrements, monuments sacrés de son amour adorable ? *Exhortez les jeunes gens*, dit saint Paul à Tite, *pressez-les de vivre dans la tempérance des plaisirs.* Hélas ! il en est tant qui sont les ennemis de la Croix, qui mettent leur gloire dans leur honte, qui n'ont de pensées et de désirs que pour la chair : la damnation est la fin qui les attend ! (Phil., III.) *Enfant*, dit le Saint-Esprit dans un autre endroit, *réjouis-toi aux jours de ton adolescence ; suis le torrent qui entraîne ton cœur aux plaisirs; immole tes beaux jours à l'impure idole : Lætare, juvenis, ambula in viis cordis tui. Mais sache bien que ma justice vengera l'injure faite à ma tendresse : Et scito quod pro omnibus his adducet te Deus in judicium !* Oui, M. F., Dieu est le Dieu de tous les âges, mais surtout de la jeunesse ; il faut donc, alors surtout, que son nom soit sanctifié et sa volonté satisfaite. Devant lui le jeune âge n'excuse ni les blasphèmes, ni l'intempérance, ni les entretiens ou les actions déshonnêtes. Et tout homme doit redire avec les livres saints : *Le soir, le matin, au midi de la vie, je vous bénirai, ô mon Dieu, et je raconterai vos louanges !*

II. — Mais quelle ingratitude, du reste, pour l'adolescence, d'abandonner son Sauveur ! N'est-ce pas pour elle qu'il a fait davantage ? Elle fut grande et cruelle la dureté de l'enfant prodigue à l'égard

de son père, dont le cœur saignait en le voyant s'en aller, dans une région lointaine, dévorer son corps, son âme, son héritage et son bonheur! Mais y a-t-il une langue humaine pour pouvoir dépeindre la cruauté sacrilège d'une jeunesse infidèle à Jésus-Christ? A peine étions-nous entrés dans la vie, qu'il nous adoptait pour ses enfants, assurait notre salut éternel. Depuis, notre enfance s'est développée sous la tiède haleine, sous les sourires enivrants de son amour. Oh! qu'il fut bien envers nous ce qu'il était à l'égard des enfants pendant sa vie mortelle, nous bénissant, nous serrant sur son cœur, recommandant aux Anges, à nos parents, à nos frères, de veiller sur nous; regardant comme faites à lui-même les injures faites à l'âme du dernier d'entre nous! Qui donc jamais, en cette terre d'exil, nous rendra ces jours délicieux, enivrants de notre enfance, où notre âme était comme bercée sur le sein de Jésus, nourrie du lait de sa parole sainte et de sa grâce, puis du pain même de ses Anges? Que pouvait-il faire de plus pour nous, puisqu'il nous traitait comme les familiers de sa maison, comme les princes de sa cour? Et cependant, M. F., c'est l'enfant de tant d'amour qui se révolte contre lui; qui, pareil aux Juifs d'autrefois, lui préfère Barabbas! *Celui que j'aimais*, nous dit-il en son Ecriture, *m'a délaissé, moi la source des eaux vives, pour aller se désaltérer aux eaux fangeuses et corrompues. Si celui qui était mon ennemi m'eût poursuivi de sa malédiction, peut-être je l'aurais supporté. Mais c'est toi qui crucifies ton Sauveur;*

toi qui vivais dans un même esprit avec moi, toi qui trouvais tant de délices à manger les doux mets de ma table ! Nous marchions de concert dans la maison de Dieu ; comme la poule réchauffe ses petits sous ses ailes, ainsi je te réchauffais sur mon cœur. Et tu consacres tes belles années à m'offenser, tu donnes les premices de ta vie à mon ennemi, à l'ennemi de ton âme ! N'est-ce point là renouveler le crucifiement, le fiel et le vinaigre de ma Passion ?

Il faut bien que jeunesse se passe, dit-on ; dans tous les temps on a fait ceci et cela. Chrétiens qui tenez ce langage, pères et mères qui le répétez à vos enfants, puissiez-vous en comprendre la sacrilège impiété avant le jugement de Dieu ! Il faut bien que jeunesse se passe : c'est-à-dire, qu'aux plus beaux jours de sa vie, on peut vivre sans religion et sans pudeur, souiller son cœur et son âme ! Et ces paroles ne signifient jamais que cela. De tout temps on a fait ceci, on s'est permis ces plaisirs et ces désordres. Hélas ! oui, de tout temps il y a eu des blasphémateurs, des sacrilèges, des luxurieux, des âmes parjures qui ont traîné Jésus-Christ dans la boue ; des jeunes gens des deux sexes qui ont perdu la foi, la crainte de Dieu, dans les désordres de leur adolescence. Donc, on peut continuer. N'est-ce point là un langage que le démon tout seul a pu jeter sur la terre ? N'est-ce point là cette voix de blasphème de la Babylone de ce monde, qui fait boire à tant d'hommes le vin mortel de ses prostitutions ? Oui, elle passera la jeunesse libertine ou vertueuse : mais la justice de Dieu, qui rend à chacun selon ses œuvres, ne passera jamais.

Et c'est elle qui a dicté ces paroles : *Tous ceux qui se sont corrompus avec Babylone, périront avec elle; là où ils ont trempé leurs lèvres à la coupe des voluptés, là ils seront enivrés de la colère divine; leurs tortures seront multipliées à proportion de leurs plaisirs honteux.* (Apocal., XVIII.)

Ah ! la malédiction du Seigneur s'attache toujours à une jeunesse dissipée dans le crime et la débauche. Voyez vous-mêmes, Chrétiens, ce qui se passe autour de vous : Qui pleure chrétiennement les égarements de sa jeunesse, déplore les iniquités qu'il y a commises, qu'il y a fait commettre ? L'âge en fait perdre l'habitude ; on paraît régulier : on fréquente même les sacrements. Fantôme de conversion cependant : le cœur n'est point changé. On approuve, on tolère, on applaudit dans ses enfants, le libertinage auquel on s'est livré soi-même à leur âge : preuve qu'on n'a point de repentir et que l'on a perdu l'esprit de Jésus-Christ ! *Réjouissez-vous*, nous dit la sainte Écriture, *mais que vos œuvres soient agréables à Dieu, vos vêtements sans souillure et votre joie dans le Seigneur :* annonçant ainsi qu'il est des plaisirs innocents, des divertissements honnêtes et pudiques. *Mais si les pécheurs vous invitent à goûter la douceur de leur lait*, continue-t-elle, *que votre cœur ne réponde jamais à leur appel.* Vous donc qui n'avez point encore tout perdu dans les ténèbres et la corruption des passions, attachez-vous à votre divin Sauveur; il a réjoui votre enfance, il réjouit votre jeunesse : il sera toujours votre ami le plus fidèle, pouvant tout pour vous à mesure que le monde

vous sera plus traître et plus infidèle. Imitez votre céleste Mère. Mystérieuse épouse, la voilà qui se lève, dès le matin, pour aller à la recherche de l'Époux. Ni ce père, dont sa naissance consola les saints désirs, ni ces caresses maternelles dont le souvenir suffit à charmer notre vie, ne peuvent retarder son sacrifice. Elle s'avance avec ses grâces pudiques, avec son front serein de candeur et de joie, vouant à Dieu son âme fervente et virginale, et son corps immaculé; les Anges l'ont contemplée et l'ont proclamée *bienheureuse*. Bientôt ils viendront lui dire : Nous vous révérons, ô pleine de grâce, la bien-aimée du Seigneur : vous êtes bénie entre toutes les femmes. Oh ! chantons aussi cette Reine naissante; vous surtout, jeunes gens, jeunes vierges, unissez vos concerts aux cantiques des Anges. Mais si nos hymnes ont encore la tristesse et la langueur de l'exil ; si ce corps corruptible où notre âme est captive, retarde son essor, ah ! invoquons la Vierge fervente. Jeunesse chrétienne surtout, que votre prière portée vers Marie, sur l'aile des saints désirs, lui demande une vie chaste et pure, des chemins sans pièges et sans scandales. Conjurez-la de vous présenter au Seigneur avec tout ce que votre âme a de tendresse et d'ardeur. Placez cette Vierge bénie elle-même, en vous vouant à son amour, comme un signe sacré sur vos bras, comme un ombrage sur votre cœur : et quand les ombres de cette vie se dissiperont, et que se lèvera le jour de l'éternité, elle vous présentera à Jésus-Christ le fruit béni de ses entrailles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Service de Dieu dès la jeunesse.

Quam pulchri sunt gressus tui, Filia Principis !
Que vos démarches sont belles, ô Fille du Prince ! (CANT., VII.)

Tel est le cri d'admiration du roi Salomon, M. F., au spectacle qu'offre aujourd'hui la divine Mère de Jésus-Christ ! La tradition nous apprend que, dès l'âge le plus tendre, Marie quitta ses vieux parents, s'arracha à leurs caresses, pour aller dans le Temple se consacrer tout entière au Seigneur, et y passer sa jeunesse. Dès qu'elle put connaître et aimer Dieu, elle accourut à son autel pour lui dire : Je suis à vous, je veux y être toujours. Redoutant le monde, où tout est corruption, insulte à la foi et à la pudeur, elle voulut conserver son innocence à son Créateur. Elle lui dédia son âme pour ne penser qu'à lui ; son cœur pour n'aimer que lui ; son corps comme une tendre fleur qui allait embaumer son temple des parfums les plus odoriférants de la virginité. C'est par cet exemple, M. F., que

Marie enseigne à tous la justice : car quel devoir plus rigoureux de justice à l'homme, que de vivre pour Dieu, de qui il a reçu tous les biens? Mais ce spectacle de la Vierge pleine de grâce s'immolant dès son aurore à la gloire du Seigneur, rappelle surtout à la jeunesse la fidélité dans le service de Dieu, malgré les scandales et les maximes impies du monde. Servir Dieu dès sa jeunesse, est à la fois le plus grave devoir d'un chrétien, comme son plus cher intérêt.

I. — Vous avez à traiter chez vous, M. F., un homme vénérable, votre bienfaiteur insigne, et qui tient entre ses mains votre vie, votre fortune, votre avenir. Voudriez-vous ne lui servir que des ossements décharnés, des débris d'aliments? Vous n'oseriez y penser : on le ferait au dernier des hommes que la colère bouillonnerait en son cœur. Que dirait-on d'un enfant qui le ferait pour son père ou sa mère? Cette conduite, cependant, on l'applaudit à l'égard du Seigneur. N'entendez-vous point la multitude répéter ce cri de l'enfer : Il faut bien que jeunesse se passe? Et cela veut dire : Il est permis à la jeunesse d'être licencieuse, immorale, méprisante pour Dieu et son Évangile. Il est permis à la jeunesse de donner au monde et aux démons les prémices et les premières fleurs de sa vie. A Dieu les restes plus tard, s'il y a des restes ! Quelle parole criminellement sacrilège, M. F. ! Quoi ! vous êtes sensibles à une injure ; si on vous offre en présent des débris ignobles, des rebuts dégoûtants, votre cœur s'allume de colère ; et vous osez dire :

Cette conduite est bonne envers Dieu ! A lui les restes des passions, les rebuts du libertinage et de la débauche ! Qu'est-ce donc que l'horrible, si ce n'est point là de l'horrible ? Ainsi Dieu ne sera pas à votre niveau, votre égal ! Lui le Dieu de toute vie, le Père et le Sauveur des corps et des âmes, n'aura pas droit de se révolter contre sa majesté outragée ! Ces simples réflexions, M. F., doivent vous faire comprendre que la raison devance la religion, pour proclamer ce premier des commandements : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu par-dessus toutes choses :* c'est-à-dire, par-dessus les passions, par-dessus la jeunesse, par-dessus la vie entière. Aussi se nomme-t-il toujours *le Dieu jaloux* dans la sainte Écriture. Dans la loi ancienne, il voulait que les parents lui offrissent les premiers-nés de leurs familles : il exigeait en sacrifice les prémices des moissons, des fruits, des vendanges : tout animal estropié, maladif, était repoussé de ses autels. Et voilà la grande loi que Marie, le Miroir de la sagesse, nous rappelle aujourd'hui. Considérez-la portant à l'autel ce qu'elle possède de mieux, le printemps de sa vie, les premiers parfums de son âme ! Qui vit jamais une tendre enfant, de trois à quatre ans, s'arracher aux bras de ses parents par amour pour Dieu ? Elle aurait fait la joie pure de leurs vieux jours : ils auraient fait la sienne. Elle renonce pendant toute sa jeunesse à ces doux sentiments, par esprit de sacrifice, et s'écrie : « Seigneur, qu'ai-je à désirer autre chose « que vous dans le ciel et sur la terre ? Le « Seigneur est devenu mon héritage, et combien

« est belle la part qui m'est échue en partage ! »

II. — En effet, Chrétiens, le service de Dieu est oujours la plus belle part à choisir : le chemin du devoir est toujours celui de la paix et du bonheur. La Sainte Vierge en est un bel exemple aujourd'hui. Elle n'est qu'une pauvre jeune enfant, peut-être dédaignée du monde, certainement oubliée du monde. Mais parce que son cœur est fervent et sans tache ; parce que Dieu est son bien-aimé de préférence à toute créature, ce Dieu de toute bonté est ravi d'amour pour elle. « Il envoie ses Anges converser avec elle dans le temple, dit saint Ambroise, « quand elle y prie, quand elle y chante, quand « elle en orne les autels. » En récompense de son amour précoce et généreux, elle méritera, à l'âge de quinze ans, d'entendre un prince des Anges lui dire cette parole inouïe de toute autre : *Je vous salue, ô pleine de grâce : vous êtes la compagne et l'amie du Seigneur.* En récompense de son sacrifice, elle est choisie pour la Mère de Dieu, pour la Reine de la terre et des cieux : et depuis lors, toutes les générations l'ont proclamée bienheureuse, bénie entre toutes les femmes ! Ah ! jeunesse qui m'entendez : votre cœur rêve et désire gloire, richesse, bonheur : ils ne sont qu'entre les mains de Dieu ; à vous de les mériter à l'exemple de votre Mère céleste : votre avenir dépend de vous ; votre ruine dépend de vous seule ! Si Dieu vous bénit, la bénédiction sera votre partage : s'il vous maudit, n'importe ce que vous puissiez faire, la malédiction vous enveloppera comme d'un vêtement. Le monde vous

dit, comme autrefois le serpent à Ève : Mangez le fruit défendu, et vous serez comme des dieux. Hélas ! beaucoup ont imité Ève : et qu'ont-ils recueilli ? Et que trouverez-vous au service du monde, sinon quatre choses que l'on peut défier de nier : La première, c'est la douleur : ce monde ennemi de Dieu et de vos âmes ne produit jamais que trahison, déception, honte, remords, querelles et jalousie, désirs criminels, qu'on ne peut rassasier, qui troublent et déchirent. 2° Le mépris : le monde réclame la jeunesse comme pâture et instrument de ses désordres : quand il l'a flétrie, il la repousse avec un dédain amer ; il est le premier à injurier ses victimes, une fois qu'il les a déshonorées. N'avez-vous jamais entendu des personnes avancées dans la vie, vous redire trente, quarante ans après, et plus : Un tel en sa jeunesse était grossier, infâme : une telle libertine, débauchée, sans foi et sans pudeur ? 3° Dans le service du monde, on perd la grâce de Dieu, très souvent pour toujours. Ou bien, dans sa colère, il frappe le jeune homme, la jeune fille, au milieu de ses emportements ; ou bien, les laissant vivre, il retire d'eux son esprit de grâce et de lumière. Plus tard, on en voit qui semblent revenir à Dieu, reçoivent même les sacrements : mais, ou ils ne confessent point leurs désordres, dont leur aveuglement leur cache l'énormité ; ou bien il les confessent sans regret, sans pénitence : et l'absolution devient pour eux un poison terrible. La preuve, c'est qu'ils autorisent leurs enfants à vivre comme ils ont vécu, à amasser

comme eux des trésors de colère et de malédiction spirituelle. 4° Enfin, au service du monde, on recueille la malédiction de Dieu, même pour la vie présente ; Dieu maudit une jeunesse qui a été licencieuse : il la maudit dans ses alliances, dans ses entreprises, dans ses enfants, dans ses animaux. Il la maudit à quarante, cinquante, soixante ans de là, pour ses désordres : et, châtiment plus terrible encore, on n'y voit rien ! N'avez-vous jamais vu telle et telle famille, portant tel nom, écrasée sous les coups de la justice de Dieu, arrachée de la terre jusqu'en ses racines ? Ils vous diront : Qu'ai-je donc fait contre Dieu ? Ils devraient dire, au contraire : Hélas ! si j'éprouve tant de revers, d'afflictions et de ruines, que n'ai-je pas fait pour les mériter ! Votre justice est vraie, Seigneur ; à l'homme de la bénir et de l'adorer.

Va donc, jeune homme : marche, dans ta jeunesse, insultant au Dieu qui l'a bénie, parjurant les serments que tu lui as faits. Va, jeune fille, laisse là la Vierge fidèle, Reine de ton enfance ; retire ton cœur d'auprès de son cœur maternel. Va déchirer loin d'elle ton voile de modestie et de pudeur : traîne-le dans la honte et la boue. Est-ce que cela durera toujours ? Est-ce que le Dieu qui lance le tonnerre et fait frémir les enfers, sera toujours insensible à sa majesté sainte foulée aux pieds ? Ah ! plutôt, souvenez-vous que *celui qui a le cœur pur et les mains innocentes, recevra les bénédictions du Seigneur*. Loin de donner vos belles années à l'ennemi de vos cœurs, imitez

Marie se vouant à lui dès sa plus tendre enfance ! Aimez Jésus qui, par amour des hommes, passa les années de son adolescence dans le travail, la retraite et la prière, mourut pour nous à la fleur de sa jeunesse ! Quiconque se révolte contre lui périra : quiconque marche à sa suite, trouvera la lumière et la grâce, jusqu'au moment où les Anges viendront le recueillir dans les tabernacles éternels ! Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Marie, se consacrant à Dieu corps et âme et pour toujours, nous apprend ce que nous devons à ce souverain Seigneur.

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam ; et obliviscere populum tuum et domum Patris tui, quia ipse est Dominus Deus tuus!

Écoutez, ma fille, et voyez ; inclinez votre oreille à ma voix, et oubliez votre peuple, ainsi que la maison de votre père, parce que votre Dieu est le Seigneur.

(Ps. XLIV.)

C'est à son admirable fille se présentant au Temple que David, M. F., adressait ces paroles : et le motif qu'il lui donne d'immoler ainsi à l'autel, et l'amour de son peuple et l'amour de la maison paternelle, c'est que Dieu est le Seigneur, son adorable Maître. Ce titre de Seigneur est celui dont Dieu s'est montré toujours le plus jaloux, celui qu'il a inscrit en tête de sa loi : il le répète jusqu'à quatorze fois, dans un seul chapitre du Lévitique, pour rappeler le droit souverain qu'il a de commander. S'il envoyait ses prophètes porter ses volontés aux hommes, il leur parlait ainsi : *Voici*

ce que dit Celui qui est votre Seigneur. Chose très remarquable : il se nomme pour la première fois le Seigneur, après la création de l'homme. Il l'a fait, parce que, seul, l'homme a une intelligence pour le comprendre, un cœur pour l'aimer, une bouche pour le louer, chanter sa gloire et ses bienfaits ; parce que Dieu ne règne sur la création qu'en régnant sur l'homme ! Ce titre de Seigneur a toujours été reconnu, révéré par les hommes, sous la forme de présents. C'est pourquoi les Mages, prosternés aux pieds de Jésus-Christ dans sa crèche, lui offrent de l'or, de la myrrhe et de l'encens. Eh bien ! suivons Marie allant s'offrir en sacrifice dès sa plus tendre enfance : Reine de toute piété, elle nous montre, dans ce mystère de sa Présentation, comment nous devons être à Dieu et à son service, à la vie, à la mort ! Elle dévoue au Seigneur son cœur, son corps, et cela pour toujours.

I. — C'est le cœur qui fait l'homme, M. F., c'est le cœur que Dieu regarde, le cœur qu'il nous presse de lui donner. C'est aussi son cœur que Marie, virginale enfant, va porter à l'autel comme un holocauste de grâce et de pudeur. Qu'elle entend bien la voix de l'Époux lui dire : *Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, et venez!* Dès l'âge de trois ans, quand elle peut à peine parler et marcher, elle court offrir à son Dieu, non point des présents d'argent, d'or, d'aromates, mais son tendre cœur, *l'vase insigne de la dévotion !* Voyez, M. F., et considérez : le cœur de Marie n'avait rien de plus cher au monde que ses bons et saints parents. Quel

bonheur pour elle pareil au bonheur de vivre sous leurs ailes, à l'ombre de leur foyer ; de sourire à leurs vieux jours, de sentir leur main si affectueuse, la bercer, la caresser, la bénir ! Et Marie tranche au vif ces affections si pures, ces joies qu'on ne goûte qu'une fois : elle les immole au Seigneur ! Mais la voix divine avait dit aussi : *Oubliez votre peuple !* Suivant les coutumes de ce peuple, elle devrait, en son adolescence, diviser son cœur, l'ouvrir à l'amour d'un époux mortel. Cette division révolte la Vierge gracieuse et sans tache : elle immole de nouveau tout désir grossier, toute volonté de la chair et du sang : elle offre, en second lieu, son corps par le vœu de virginité. Ah ! M. F., avec quels tressaillements de joie les Anges durent saluer cette entrée de leur Reine dans le temple, et chanter sur leurs harpes merveilleuses : *Que vos démarches sont ravissantes, noble Fille du Prince !* Jamais, dans la loi ancienne, les parfums d'un sacrifice si agréable n'étaient montés vers le trône de Dieu !

La virginité est quelque chose d'angélique dans une chair humaine : c'est le sacrifice fait à Dieu d'une foule de sentiments, de joies, de satisfactions que l'homme peut sanctifier par la grâce de Jésus-Christ, et qu'il récompensera en son jour. Mais Marie, l'offrant à cet âge, chez ce peuple, dans sa famille, à cette époque, ah ! c'est le lis sans rival, fleurissant au milieu des épines ! Avait-elle entendu le Fils de Dieu fait homme, célébrer la virginité, après l'avoir consacrée par son exemple. Avait-elle entendu que les vierges, cortège d'honneur de l'Agneau, lui

chantent le cantique que nulle autre bouche ne pourra redire? Avait-elle entendu les plus grands Docteurs l'exalter et la placer à côté du martyre? Loin de là : elle voyait toutes les filles d'Israël regarder la virginité comme un opprobre, aspirer au bonheur de donner le Sauveur au monde. Personne, à ses côtés, ni les Lévites, ni le Grand-Prêtre, ne rêvaient d'état plus parfait que le mariage, et David avait chanté qu'une famille était bénie quand elle avait une postérité nombreuse. Enfin, les temps prédits pour la venue du Messie touchaient à leur terme ; « la terre allait germer « son Sauveur de la tribu de Juda et de la famille « de David : et Marie en était fille ! En offrant son « corps sacré par le vœu de virginité, Marie offre « donc en réalité tous les sacrifices : sacrifice de « la nature, de la gloire, de la fortune, des « honneurs, de la réputation même. En voulant « vivre pure et vierge, elle est ensevelie pour « jamais, sans considération dans sa tribu, sans « honneur dans sa nation; plus de rang, plus de « prétention, plus d'estime pour elle. Dès ce « moment, une barrière invincible est élevée entre « elle et les hommes! » (Duquesne.)

« Vierge très belle et sans tache, prenez confiance « cependant, s'écrie saint Bernard. Au lieu de « l'anathème de votre peuple, toutes les nations « vous proclameront *bienheureuse!* Loin de tomber « sous la malédiction de la stérilité, vous serez « bénie parmi toutes les femmes, et béni sera le « fruit de vos entrailles! » (*De laud. Virg.*, homil. 3.)

II. — Enfin, M. F., Marie en se présentant au Seigneur, ne laisse point son œuvre imparfaite : elle couronne son sacrifice par un engagement perpétuel. C'est pour toujours que son corps immaculé sera un vase d'honneur destiné au Seigneur : sa promesse n'est point l'effet d'une ferveur passagère. Ce qu'elle vient promettre une fois, elle le garde avec amour à son céleste Fiancé. Si elle revient sur cette promesse solennelle, c'est pour la confirmer par une consécration nouvelle. Elle croîtra en âge, cette fille des rois : le tentateur étalera devant elle ses pompes et ses séductions ; mais elle ne donnera plus un regard aux vanités qu'elle a quittées. En offrant les premiers fruits, c'est pour donner l'arbre lui-même : en offrant, aux pieds du Seigneur, ces roses si tendres, c'est pour lui consacrer le rosier tout entier ! Je le tiens, je le possède ce bien-aimé de mon cœur, s'écrie cette épouse chaste et fidèle, et rien ne pourra m'arracher à son amour. Aussi, quand l'Ange lui parlera de concevoir et d'enfanter le Sauveur, Marie opposera son vœu chéri, irrévocablement juré. Elle ne consentira à devenir Mère de Dieu lui-même, qu'à cette promesse du ciel : *C'est le Saint-Esprit tout seul qui consacrera vos entrailles pour ces divins mystères, et le fruit qui naîtra de vous, sera le Saint des saints !*

Eh bien ! M. F., recueillons-nous aussi aux pieds de cet autel. Que de leçons solennelles et touchantes nous donne cette Vierge bénie, se dévouant à son Dieu avec tout ce qu'elle possède de jeunesse et de grâce, avec tout ce qu'elle peut

espérer de bonheur et de gloire ; comment peut-elle mieux nous redire à tous : *Aimez donc le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos facultés !* Hélas ! M. F., il n'est point de précepte plus oublié, plus indignement foulé aux pieds parmi nous. Dieu ne paraît plus qu'un vain nom, qui n'a droit à aucun respect, à aucun hommage, à qui on peut offrir, tout au plus, les débris des passions. Cependant, qu'avons-nous qui ne soit à lui, que nous n'ayons reçu de lui ? Celui qui bâtit une maison a droit de l'habiter, celui qui plante une vigne a droit d'en recueillir les raisins. Et comment refusons-nous ces droits sacrés à notre Dieu ! Car en vain disons-nous : *Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur ;* où sont les passions que jusqu'alors nous avons sacrifiées à son autel ? Est-ce à sa gloire, au bien de la religion, que nous employons notre jeunesse, notre fortune, notre santé, nos talents et nos forces ? Est-ce pour l'honorer, que nous avons travaillé tant de jours, de mois, d'années, que sa miséricorde nous a données sur la terre ? Mais enfin, nous dit Marie : *le Seigneur est votre Dieu : à lui vous appartenez à la vie, à la mort : adorez-le et ne servez que lui seul !* De grâce, M. F., ne nous obstinons pas à servir deux maîtres ennemis, Dieu et le monde : ne prétendons point faire notre salut, tout en nous livrant à des coutumes, à des plaisirs, à des fêtes, à des scandales, que tous les Saints ont condamnés. L'anathème divin est là, frappant le monde et les amateurs du monde ! Ah ! nos cœurs sont arides, lâches, ingrats : élevons donc nos cris vers Marie

jusqu'à ce qu'elle ait pitié de nous, jusqu'à ce qu'elle nous ait renouvelés dans l'esprit de ferveur et de sacrifice. Courons vers Dieu et ses autels, à l'odeur des parfums de notre Reine divine : et si nous ne pouvons paraître, comme elle, dans le temple, parés de la robe ravissante de la virginité, conjurons-la, par ses glorieux mérites, de nous revêtir au moins de la robe nuptiale, quelle qu'elle puisse être. Oui, conjurons, pressons cette aimable Fiancée du Seigneur de nous rendre dignes d'être présentés dans les tabernacles du ciel; de pouvoir un jour contempler la beauté, la splendeur de leurs fêtes, d'entendre la merveilleuse harmonie du cantique des élus ! Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Comment Marie considérait le temple.

Quam pulchri sunt gressus tui, Filia Principis!
Combien vos démarches sont belles, ô Fille du Prince!
(Cant., vii.)

Quel spectacle touchant que cette solennité, M. F.! Oh! ce n'est pas en vain qu'il arrache aux Anges ce cri d'admiration : *Que vos démarches sont belles, ô Fille du Prince!* C'est à cette Vierge des vierges, en effet, que le Roi des cieux avait dit par son Prophète : *Écoutez, ma fille, ouvrez les yeux, ayez l'oreille attentive. Oubliez votre peuple, ses préjugés, ses coutumes; oubliez même la maison de votre père, et votre beauté inclinera vers vous l'amour et les désirs du Roi!* Marie savoure cette parole en son âme, et toute la terre devient vile et méprisable à ses yeux. A peine échappée du sein maternel, elle vole dans le sein de son Dieu. Vraiment Vierge pleine de grâce, avant que l'Ange l'ait saluée sous ce titre : car qui vit-on jamais, dans un âge si tendre, délaisser ces sourires, ces caresses et ces joies qu'on ne peut retrouver

qu'auprès de ses parents? Elle monte avec ravissement les marches du sanctuaire, en redisant les saints versets du Psaume : *Le passereau cherche un abri, et la tourterelle un nid pour y déposer ses petits.* Vos tabernacles, ô mon Dieu, sont le nid d'amour où vole chercher la paix, ma timide innocence! Suivons en esprit, M. F., cette Vierge très prudente, Trône de la sagesse : ah! puissions-nous répéter à son exemple : *Que vos tabernacles sont aimés, Seigneur, Dieu des vertus!*

Ce fut pour Marie que s'accomplit merveilleusement la signification des noms donnés au Temple dans la sainte Écriture : 1° *Il s'appelait une maison d'oraison.* Le Seigneur avait promis lui-même que ses oreilles et son cœur seraient ouverts aux vœux de quiconque viendrait l'y invoquer. Les Juifs y accouraient donc en foule. Peuple charnel et terrestre, ils demandaient à Dieu les biens temporels : le soleil, la pluie, l'abondance des récoltes, la santé, la victoire et la paix! Marie, au contraire, soupirait de toute son âme, devant le tabernacle, pour la venue du Messie, pour la rédemption du monde, pour la ruine de l'idolâtrie et l'anéantissement du péché. Tourterelle mystérieuse des saints Cantiques, non seulement elle aimait la solitude, vivait en ce monde comme dans un désert, comme dans une forêt noire et sauvage, mais encore elle perçait les cieux de ses chastes et tendres gémissements, et faisait descendre Dieu sur la terre!

2° Le Temple s'appelait *une maison de sanctification.* Le peuple y était aspergé de cendre et du sang des victimes : sainteté extérieure, purification

imparfaite ! Mais Marie y croissait en grâce, en sagesse, en vertu. Douce aurore à son lever, elle développait avec éclat sa lumière et ses magnificences. « Planté dans la maison du Seigneur, ce « bel olivier toujours arrosé par l'Esprit divin, ne « cessait d'y multiplier ses fleurs et ses fruits », dit saint Jean de Damas. Et qui, du reste, pourrait en douter ? Dès que l'épouse est entrée dans la maison de son époux, dit un pieux auteur, elle est traitée par lui avec toute la tendresse imaginable, et devient maîtresse de tous ses trésors. Et quand Marie fut introduite dans la maison du Seigneur, qui pourrait dire avec quelle douceur et quelle suavité il traita cette aimable Fiancée ? Qui pourrait savoir les secrets ineffables qui lui furent révélés, et comment elle s'enivra avec amour du vin des celliers divins !

3° Le Temple était nommé *la maison de délices et de consolation*. Point de plus grand bonheur pour le peuple juif que de le visiter, d'assister à ses solennités ; la seule pensée de Pâques ou de la Pentecôte endormait le sentiment de ses douleurs. *J'ai tressailli de joie*, dit David, *à cette nouvelle : nous irons dans la maison du Seigneur. Mon âme s'évanouit du désir d'entrer dans les parvis de son temple !* Ah ! Marie ne mettait point sa joie seulement à y contempler le marbre, la soie, la pourpre, toutes les merveilles de la nature et des arts ; ses délices étaient de s'unir à Dieu de plus près, de converser avec ses Anges ; de chanter ses hymnes ravissantes, d'embellir ses autels. Ses délices étaient d'y être à l'abri de la corruption des mon-

dains, d'y savourer les saintes Écritures et les promesses du Seigneur, par la miséricorde de qui ce monde flétri devait refleurir. Et combien ses adieux, si précoces et si héroïques à ce monde périssable, disaient mieux encore que David : *Un jour, Seigneur, passé dans votre temple, vaut mieux que mille dans les palais des pécheurs !*

4° Le Temple était appelé *une maison de gloire et d'honneur*. Servir Dieu, en effet, c'est régner. La reine de Saba disait à Salomon : *Bienheureux les serviteurs qui ont l'honneur d'être toujours en votre présence !* Marie s'estimait mille fois plus heureuse encore d'être, nuit et jour, en présence du Roi des rois ; d'être sa suivante, sa bien-aimée, certaine d'être accueillie, entendue, bénie, pour la seule bonne volonté de son cœur. Comme elle redisait, dans son extase : *Le Seigneur est devenu mon héritage : il est le calice où mon âme s'enivre ; et combien est belle cette part qui m'est échue !*

Eh bien ! M. F., en présence de ce mystère de Marie se réfugiant dans le Temple, rappelons-nous la parole de saint Ambroise : « Que la conduite de « cette Vierge divine soit toujours devant vos « yeux comme le miroir de votre vie ! » Ah ! l'Église chrétienne est bien plus la maison de Dieu que le Temple de Jérusalem. *Tout s'y passait en figure, et le Seigneur*, dit le Prophète, *habitait encore dans les cieux*. Mais, par le miracle auguste de son amour, il a voulu que nous puissions chanter devant nos tabernacles : *Je vous adore, ô Dieu caché sous les figures du sacrement ! Je vous révère, ô véritable corps né de la Vierge Marie.*

1° Vénérables *maisons de prières* que nos temples, où Jésus-Christ, siégeant sur un trône de grâce, entend les gémissements des individus, des familles et des nations ; où il est la Victime qui réconcilie la terre avec le ciel ; où, par les mains de ses prêtres, il ne cesse de renouveler son Sacrifice pour leurs péchés et les péchés de leurs peuples ; où ses Anges et ses Saints, et Marie, reine des Anges et des Saints, aiment à recueillir nos larmes et nos vœux, pour les présenter dans le temple même du ciel !

2° Nos églises sont *des maisons de sanctification*. La grâce, attachée à la prédication, à la méditation des vérités célestes, au grand Sacrifice de l'autel, y coule à flots sur les fidèles. Les sacrements, fontaines sacrées du Sauveur, y jaillissent intarissables, nous arrosant de ce sang où les élus retrempaient et lavaient leurs robes merveilleuses. Et la sainte Eucharistie n'y greffe-t-elle pas le chrétien à Jésus-Christ même, déposant en lui son Cœur divin et le germe impérissable de l'immortalité ? « Dans « nos églises, dit saint Bernard, Dieu opère visi- « blement, en nos âmes, ce que ses Pontifes font « sur leurs murs, au jour de leur Dédicace. Ils y « font des inscriptions, des aspersions, des illumi- « nations, des onctions, des bénédictions. De « même notre doux Sauveur y inscrit en nos âmes « le sceau de sa croix, dans le baptême ; il nous y « arrose de son sang au divin Sacrifice et dans les « Sacrements ; il nous éclaire de l'admirable « lumière de son Évangile, nous y donne l'onction « de son Esprit, nous bénit depuis notre naissance

« jusqu'à notre mort. » Là où fume l'encens divin, là le démon n'ose approcher, dit saint Chrysostome ; combien plus il fuit avec horreur les lieux où repose le corps de Jésus-Christ, où se célèbrent ses redoutables mystères, ne laissant opérer alors que l'Esprit d'amour et de sanctification !

3° C'est une *maison de délices et de consolation !* Dans son Église, véritable porte du ciel, un chrétien, chantant les prières et les hymnes sacrées, prélude au bonheur des élus, et, se détachant de la terre, par le désir et l'espérance, mouille déjà ses lèvres, d'un élan de l'âme, à leur torrent de voluptés. Et quelle consolation pareille à cette parole de Jésus-Christ : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes !* Ah ! le tabernacle de Jésus-Christ est, pour nous tous, un ombrage dans la chaleur, un asile dans la persécution et contre les vains bruits du monde ; un port de paix, de grâce et de salut dans les tempêtes de la vie. Tous, nous péchons et nous avons péché : mais quel refuge pour le pécheur que nos temples ! Avec quel confiance il vient se reposer auprès de ce bon Pasteur, donnant sa vie pour ses brebis, courant après les égarées, faisant fête et festin avec ses Anges, quand il peut les rapporter sur ses épaules à son divin bercail !

4° Enfin, l'Église est *un lieu d'honneur et de gloire pour le Fidèle.* Que les mondains se glorifient d'avoir des amis riches et puissants, qu'ils vantent leurs emplois, jusqu'aux derniers, à la cour des Empereurs : la gloire des gloires n'est-elle point d'avoir pour ami et concitoyen le Roi des cieux,

par qui règnent les rois, d'avoir sa maison auprès de nos maisons, de pouvoir y entrer à toute heure, et s'asseoir, heureux convive, au festin de sa table ? Voyez, M. F., au pied de nos autels : le pauvre, le mendiant, l'ouvrier, la foule, qui porte le poids de la chaleur et de l'affliction, relève les yeux, et dit avec orgueil : Au moins l'égalité tant vantée parmi les hommes, mais si repoussée du milieu des hommes, se retrouve ici devant Dieu. Je puis l'appeler mon Père et mon Sauveur, aussi bien que les riches et les puissants du siècle : son baptême, ses sacrements, son sacrifice, tous ses biens, toutes ses promesses sont à moi, comme à ceux qui n'ont pour moi que des regards dédaigneux. Enfin ici, comme la pauvre et oubliée Marie, je chante en toute reconnaissance : *Le Seigneur est mon héritage, et combien est belle la part que son amour m'a choisie !*

Sans doute, M. F., notre condition ne permet à personne d'entre nous d'être toujours dans le temple ainsi que Marie, la Reine des Saints. Accourons-y au moins avec le même amour, les dimanches et les fêtes pendant nos divins mystères. L'Église, c'est la maison de Dieu avec ses enfants; c'est Jésus-Christ présent au milieu de ceux qu'il appelle ses frères et ses sœurs, avec tant de tendresse ; c'est le ciel autant qu'il peut être sur la terre. Que ce lieu est terrible ! était-il dit de l'ancien temple. Du temple chrétien il est dit, au contraire : *Seigneur, nous serons comblés de l'abondance des biens de votre maison*. Tout nous y raconte l'infinie miséricorde, la patience, la douceur, la

Passion et la mort de notre Sauveur pour nos âmes. Et de qui et de quel autre lieu du monde, pourrions-nous entendre ces paroles : *Venez à moi, vous tous qui avez des peines et des accablements, et je vous soulagerai?* « Au temps du déluge, dit « saint Liguori, le corbeau, envoyé par Noé hors « de l'arche, s'arrêta à se nourrir de cadavres : « vive image des hommes charnels qui délaissent « le temple du Seigneur : il ne leur faut plus « qu'un pain grossier, que des plaisirs impurs et « immondes. Mais la colombe envoyée à son tour « par Noé, sans même poser le pied, revint en « toute vitesse dans l'arche du salut. Image du « chrétien fidèle : la terre est pour lui un exil, un « chemin de fatigue, de dangers et de douleurs ; il « ne goûte de rafraîchissement, de délices et de « paix solide qu'à l'ombre des tabernacles. » Hélas ! M. F., combien nous aimons peu nos églises! combien il est autour de nous, de parents, de voisins, d'amis qui les abandonnent, les méprisent et les haïssent, ou n'y viennent que pour les profaner par leurs irrévérences, pour y insulter le Seigneur! Ah ! conjurons la Vierge très pieuse de nous en inspirer l'amour ; d'en inspirer l'amour à tant de pauvres insensés, qui prodiguent, loin des autels, leurs âmes et leurs espérances aux démons. Demandons-lui d'y assister avec sa ferveur et son recueillement angélique ; d'y faire monter, comme elle, les parfums du sacrifice et la flamme des saints désirs, afin de pouvoir prendre part un jour avec elle, aux belles et triomphantes solennités du ciel. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Touchant exemple que donnent aux parents chrétiens, sur ce qu'ils doivent à leurs enfants, saint Joachim et sainte Anne.

Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.
Voici que je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté sainte.
(Heb., x, 7.)

« Le père de la Vierge divine », dit saint Grégoire de Nysse, « homme vénérable et connu « pour sa probité religieuse, était arrivé à la « vieillesse, sans qu'un enfant lui fût donné du « ciel. De concert avec Anne, son épouse, ils « prièrent Dieu de ne point leur refuser cette « bénédiction que David célébrait en ces termes : « *C'est une récompense que le fruit des entrailles :* « et ils faisaient le vœu de lui consacrer l'enfant « qui leur naîtrait. Leur prière fut exaucée, la « grâce l'emporta sur la nature : ils eurent une « fille qui reçut le nom de Marie. A peine cette « enfant de bénédiction fut-elle sevrée, qu'ils « s'acquittèrent de leur vœu, en la conduisant au

« Temple pour le service du Seigneur : et les « prêtres l'élevèrent en ce saint asile comme « autrefois Samuel. » Exemple touchant et solennel, M. F., que ne sauraient trop méditer ceux qui portent le nom vénérable de père et de mère. Qu'ils apprennent de saint Joachim et de sainte Anne, comment ils doivent consacrer et conserver leurs enfants au service de notre Père qui est aux cieux.

Méditons bien, M. F., les circonstances du sacrifice des vertueux parents de Marie. Ils sont avancés en âge : la vieillesse pèse de tout son poids sur leurs têtes : ils ne peuvent plus espérer aucune postérité. Ils ont obtenu Marie à force de larmes et de prières. Elle est née par un prodige : son corps délicat est le chef-d'œuvre de la nature : son âme virginale est le chef-d'œuvre de la grâce. Cependant, il ne disent pas : Cette fille, si ravissante, est notre joie unique, le seul soutien, le seul charme de nos vieux ans. Comment pourrions-nous supporter le martyre de sa séparation ? D'ailleurs, nous ne serons plus si longtemps sur la terre, et, quand le tombeau aura reçu nos dépouilles mortelles, elle pourra se diriger au gré de ses désirs. Non : la piété triomphe en leurs âmes de tout mouvement de la nature. Quand vient le temps où leur vœu doit s'accomplir, ils quittent leur demeure, et portent dans leurs bras la tendre victime de leur douloureux sacrifice. Qui pourrait dire avec quel empressement les Anges les accompagnent, ravis d'assister à la première entrevue de cette noble Fiancée avec son Époux

divin ? Qui pourrait dire la complaisance avec laquelle le Seigneur arrête ses regards sur cet holocauste de grâce et de pudeur ? Puissent les parents chrétiens entendre cet enseignement sublime ! « A Dieu ce qui appartient à Dieu ! » leur crient saint Joachim et sainte Anne dans le déchirement de leur nature. Ah ! M. F., vos enfants ne sont qu'un dépôt : l'autorité de Dieu même ne vous est donnée sur eux que pour les conduire à lui, pour en faire les élus et les héritiers de son royaume. Aussi, un père, une mère, tels que Dieu les désire, avant que leur enfant soit né, demanderont au Seigneur de le bénir, de l'appeler à son baptême, de lui donner la grâce de traverser ce monde impie et impur en toute pudeur et piété. Le sein maternel sera, pour une femme pieuse, le premier temple où son enfant sera tous les jours consacré au Seigneur, de manière que, plus tard, il puisse redire à sa louange : Ma mère, ô mon Dieu, m'avait remis entre vos bras, longtemps avant de m'avoir reçu dans les siens ! C'est ainsi que saint Joachim et sainte Anne avaient dit : Ce qui naîtra de nous, Seigneur, sera offert en sacrifice à votre amour !

L'enfant est né : on le porte au saint baptême ; que vos vœux et vos désirs, père et mère, l'accompagnent alors dans le temple ; que votre prière répète pour lui, avec l'Église : Qu'il soit toujours à vous, ô mon Dieu ; toujours irrépréhensible à vos yeux, gardant immaculée la sainte robe d'innocence, suivant toujours la voie de vos commandements, afin qu'au jour où vous viendrez, il puisse

marcher à votre rencontre avec vos Anges et vos saints !

L'enfant se développe dans son berceau, sur les genoux de sa mère : comme alors elle doit le concevoir de nouveau dans son cœur ! A elle de faire passer en l'âme de ce frère des Anges, ainsi qu'un lait pur, la connaissance et l'amour de Jésus, Enfant divin, si pauvre et si souffrant pour nous, et venu prendre sur lui toutes les souffrances, toutes les amertumes de notre exil, afin de nous reconduire avec lui dans les joies incorruptibles de sa patrie !

L'enfant grandit : avec lui grandissent les passions et les pièges du monde. Hélas ! dans l'adolescence, si orageuse, les âmes n'ont d'autres amis, souvent, que Jésus et sa mère miséricordieuse ; et c'est à leur amour qu'on les arrache en toute violence. Des parents coupables sont les premiers à répéter : Il faut bien que jeunesse se passe ! c'est-à-dire : on peut bien, dans sa jeunesse, se retirer de Dieu et de sa loi, et courir dans les sentiers des pécheurs. Mais, de grâce, Chrétiens, contemplez la tendre Marie, se dévouant à Dieu, s'immolant à son autel avec tout ce qu'elle peut avoir de jeunesse et de grâce, avec tout ce qu'elle peut espérer de bonheur et de gloire, et cela, dès le premier matin de sa vie : contemplez ses nobles parents, redisant malgré leurs vieux jours : Ce lis, si plein de fraîcheur, ne sera bien à l'abri des vents brûlants du monde, qu'à l'ombre des tabernacles : à vous, Sei-

gneur, ses fleurs éblouissantes et ses parfums embaumés !

Eh quoi ! M. F., qui oserait le soutenir ? Le Seigneur n'aurait donné à la jeunesse ses grâces, sa vivacité, sa tendresse, que pour les prodiguer, loin de son amour, dans les débauches et les emportements des passions ! Enfants de Dieu, que vos enfants soient donc à lui et non point aux démons. Enfants de Dieu, qu'ils soient à son service, à la prière : qu'ils connaissent fidèlement le chemin du temple, de ses solennités ; qu'ils pratiquent ses lois saintes et si belles, qui font le bonheur de la vie, et sur lesquelles nous serons tous jugés un jour. Entendez l'apôtre saint Paul : *Vous serez sauvés par la génération des enfants, si vous les avez conservés dans la foi, la tempérance et la chasteté.* Oh ! plus ils seront tentés par les passions, par les entraînements et les scandales du monde, à renier le Dieu qui a réjoui leur jeunesse, plus les parents devront déployer toutes les richesses de leur zèle et montrer le prix qu'ils attachent au salut d'une âme.

Que si Dieu appelle votre fils au culte des autels, au service de la religion, ah ! de même que saint Joachim et sainte Anne, honorez Dieu de votre substance, par la consécration de vos enfants ! Plutôt que d'écouter les maximes d'un monde impie et ignorant, dirigez-vous à l'exemple de ces grands Patriarches, que guidait l'esprit de lumière et de piété. L'état religieux, du reste, est la meilleure part, au témoignage même de Jésus-Christ ; c'est là que l'âme, dans son extase, redit avec la

Reine des vierges : *Le Seigneur est devenu mon heritage et le calice où je m'enivre; et qu'elle est belle la part qui m'est échue !* « L'état religieux, dit saint « Vincent de Lérins, est un port de grâce et de « paix contre les tourbillons de la vie. C'est là « que, plaisant à Dieu par le sacrifice de l'humi- « lité, le chrétien évite, non seulement les nau- « frages de la vie présente, mais encore les feux « du siècle futur. » (*Commonitoire,* I.)

Mais hélas ! M. F., quel triste renversement parmi nous ! Les parents sont, par état, par un devoir rigoureux, placés par Dieu auprès de leurs enfants, afin d'être leurs directeurs, leur providence dans le chemin du salut. Et on les forme à tout, au contraire, hors au service de Dieu. On pousse toute leur activité vers la culture, vers le négoce, vers le maniement des affaires ou des armes. Les presse-t-on, en toute charité, vers les observances de la religion, sans lesquelles l'homme n'est rien ? Voyez vous-mêmes, M. F. : leur inspirez-vous l'habitude et le respect de la prière, la méditation de la parole de Dieu, la révérence pour le saint sacrifice, la fidélité aux sacrements, trésors sacrés de la Passion de notre Sauveur ! Sous prétexte de leur laisser une honnête liberté pour choisir un état, ne les abandonnez-vous pas à une licence où leur pudeur et leur foi font des naufrages, peut-être à jamais irréparables ? Oh ! combien d'enfants, éternellement réprouvés par la lâcheté ou le crime de leurs parents, s'écrieront dans les enfers, en déchirant les auteurs de leurs jours : « Vous deviez être notre père, notre

« mère, vous n'avez été pour nous que de cruels « parricides ! » (Saint Cyprien.)

Les pieux parents de Marie étaient loin de nous ressembler, M. F., et c'est en toute justice qu'ils pouvaient dire ces paroles de l'Écriture : *Nous voici, Seigneur, venant à vous pour accomplir votre volonté sainte*. Leurs mains vénérables offrent elles-mêmes, à l'autel, leurs plus chers sentiments, leurs plus douces espérances ; elles y apportent leur tendre et aimable Marie, qui va laisser leur vieillesse si solitaire. Et vous, M. F., qu'avez-vous offert jusqu'à ce jour ? Considérez vos enfants un peu plus, un peu moins avancés dans la vie : ont-ils été purifiés, conservés entre vos mains, comme des vases d'honneur de la maison de Dieu ? N'avez-vous point, au contraire, profané ces temples spirituels où l'Esprit-Saint devait toujours reposer par vos soins ? N'en est-il point ici qui aient à redouter cet anathème : *Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra ?* Interrogeons-nous tous, du reste, Chrétiens. Où est, en notre vie, le sacrifice, sur tant de biens que la main du Seigneur nous prodigue, sur notre cœur, sur nos mauvais penchants mêmes, qui ait pu monter vers lui en odeur de suavité ? Les parents de la Vierge immaculée étaient purs et irréprochables devant Dieu : nous sommes pécheurs, au contraire, souillés dans notre chair et dans notre esprit ; et peut-être ne pensons-nous même pas à présenter à Jésus-Christ le sacrifice d'un cœur contrit et humilié ; peut-être une seule larme de repentir n'a point coulé de nos yeux, sur l'autel de la péni-

tence et de l'expiation. Puissions-nous apprendre des saints parents de Marie à détester notre avarice, nous qui avons tant de peine à nous détacher, pour l'amour du Seigneur, des choses les plus misérables, ou qui ne les offrons qu'avec froideur et lâcheté ! Et si les Anges accompagnaient cette famille bénie dans sa démarche vers le temple, ah ! demandons à Marie, Reine des cieux, de nous envoyer un de ces Anges saints qui forment sa cour ! Que, par son ministère, notre corps et notre cœur soient purifiés ; notre vie et notre mort précieuses au Seigneur, afin que nous soyons dignes un jour d'être présentés, admis dans le temple de la gloire. Ainsi soit-il.

L'ANNONCIATION

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Marie élevée à la maternité divine à cause de nous. Notre culte pour elle, soit de révérence, soit de supplication, renfermé tout entier dans l'Ave Maria.

Ave, gratia plena.
Je vous salue, ô pleine de grâce.
(Luc., I.)

Nous fléchissons les genoux, M. F., lorsque l'Église, en ses divins mystères, chante ces paroles : *Pour nous, hommes, et pour notre salut, il est descendu des cieux. Il s'est incarné par la vertu du Saint-Esprit, dans le sein de Marie, et il s'est fait homme.* Mais que de larmes d'amour devraient alors aussi jaillir de nos yeux! Béni soit notre miséricordieux Sauveur. Afin de guérir nos infirmités, il se fait lui-même infirme ; afin de détruire notre mort, il vient livrer sa vie innocente pour des pécheurs. *Il a voulu participer à la chair et au sang, afin de détruire, par sa mort, celui qui avait l'empire de la mort, le démon, et de nous*

délivrer de son esclavage. Il se rend en tout semblable à ses frères, pour être plus compatissant à leurs maux et expier leurs forfaits. (Heb., II.) N'est-ce point là ce que les païens appelaient la folie de l'amour? Bientôt, dans son étable, il sera mouillé de ses pleurs; puis, sur la Croix, il sera empourpré de son sang, jaillissant des cinq plaies de sa chair en lambeaux. « C'est ainsi que fleurit, « dans la rosée de sa Passion, la rose rouge « de sa charité. » (S. Bernard.) Mais bénie soit aussi dans notre amour, cette Vierge des vierges dont le nom était Marie! Par les parfums de sa pudeur immaculée, de son humilité, de ses vertus sublimes; par l'encens toujours odoriférant de sa prière, elle a fait aimer encore notre pauvre nature humaine. A cause d'elle et par elle, le Seigneur est venu l'embrasser dans une étreinte ineffable, en s'incarnant en ses chastes entrailles. Seule, cette Vierge bienheureuse, en notre terre maudite, a mérité de voir l'Ange de Dieu, courbé respectueusement à ses pieds, lui dire : *Je vous salue, je vous révère, ô pleine de grâce; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Vous avez trouvé la grâce devant Dieu; voilà que vous concevrez et enfanterez le Seigneur.* Arrêtons-nous, M. F., à contempler Marie devenue si grande à cause de nous; voyons ensuite comment notre culte de révérence ou de supplication, à son égard, est contenu tout entier dans l'*Ave, Maria.*

I. — Marie est choisie par Notre-Seigneur pour sa Mère ici-bas; tout en conservant intacte la

fleur de sa virginité, elle enfante son Créateur, à l'étonnement de la nature. Devant ce miracle des miracles, les plus glorieux génies de l'Église semblent fléchir et tomber en défaillance. « Par « quelles louanges exalter votre gloire, sainte « Mère de Dieu, s'écrient-ils, puisque vous avez « renfermé dans vos entrailles Celui que les cieux « et la terre ne peuvent contenir! Vous êtes plus « élevée que tous les êtres sortis de la main du « Seigneur : devant votre gloire pâlit et s'efface « l'éclat des Séraphins. Malgré leur splendeur « éblouissante, ces esprits de feu ne sont après « tout que les serviteurs de Dieu. Mais vous, « ô Marie, vous êtes assez pure pour qu'il vous « nomme sa Mère. Oh! vous êtes sublime au- « dessus de tous les Anges, bien plus qu'une « Reine ne l'est au-dessus des brillants serviteurs « qui composent sa cour! » — « Sondez la mer « et ses abîmes, si vous le pouvez, ajoute un « autre saint Docteur; comptez et mesurez ces « flots profonds qui se perdent en l'infini de « l'espace! Plus insensé mille fois encore l'homme « qui voudrait comprendre et décrire les magni- « ficences de l'amour de Dieu envers Marie, le « chef-d'œuvre de ses mains! Vierge parfaite, elle « s'élève jusqu'au trône même de son Fils : elle « est un abîme insondable, un immense océan « de grâces et de merveilles. » (S. Aug., S. Éphrem, S. Eucher, S. Jean de Damas, S. Germain de Paris, S. Bonav.) Aussi, malgré son humilité si profonde, qu'on ne la voit jamais se troubler qu'une seule fois, lorsque le Messager de Dieu

publie ses louanges, cette Vierge vénérée chantait dans son extase : *Toutes les générations me proclameront bienheureuse, parce que Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses !*

Or, M. F., c'est pour nous que le Seigneur a multiplié en Marie ces prodiges dont elle se plaît à lui renvoyer la gloire. En s'incarnant en ses entrailles, il vient nous combler de toute bénédiction spirituelle : il en fait ainsi l'instrument de ses miséricordes.

Par cette Vierge vénérable, Il nous rappelle à l'espérance, il nous rouvre la Cité Céleste, notre patrie permanente. La source de vie jaillit aujourd'hui de son sein ; et, se divisant vers les quatre vents du monde, elle y arrose et fertilise la terre desséchée. Oh ! de quels bienfaits Marie nous a comblés, en méritant de nous amener du ciel cette eau salutaire dont il est dit : *Celui qui en aura goûté, n'aura plus soif à jamais ! — Je vous salue, pleine de grâce*, lui dit l'Archange : *Ne craignez point : vous avez trouvé la grâce devant Dieu.* Qu'est-ce à dire, M. F. ? sinon que les hommes, en leur vie mourante, si remplie de misères, au milieu de leurs jours si traversés par les douleurs, par les périls, par les tentations et les angoisses, trouveront, en cette Mère divine, un Refuge, une Protectrice miséricordieuse et fidèle, une Consolatrice aussi pieuse que puissante ? La voilà, cette noble Fille du Prince, appuyée sur son Bien-Aimé, dans ce mystère de l'Incarnation ; la voilà avec l'affluence de ses délices qu'elle va répandre en nos cœurs si dévorés des tristesses de l'exil !

Véritablement bénie entre toutes les femmes, puisque, seule parmi toutes les filles d'Ève, elle a fait retentir les cantiques du salut dans les tabernacles des pécheurs. C'est vers Marie qu'espèrent tous les regards, jusqu'à ce qu'elle ait pitié d'eux, jusqu'à ce qu'ils en aient reçu le pain de leurs cœurs : et les enfants de l'Église militante, attendant d'elle cette grâce divine si misérablement perdue ; et les âmes du Purgatoire, aspirant, au milieu de leurs flammes, à ses rosées de miséricorde ; et les élus de la maison de Dieu, tressaillant de se rassasier de la douce et ravissante beauté de leur Reine. Ah ! tous, épanchant notre amour à ses pieds, nous pouvons bien lui redire, après saint Éphrem : « Je vous révère, Reine de l'univers, « Salut de la terre, triomphante Harmonie des « Séraphins. Je vous révère, ô louange des « patriarches, Honneur des prophètes, Splendeur « des martyrs, Lis et Rose des vierges, Palme et « couronne de tous les saints. Je vous révère, « ô Paradis de délices et d'immortalité, Arbre tou- « jours verdoyant en ce désert aride, et aux « rameaux de qui nous pouvons cueillir le fruit « de vie, Jésus-Christ Notre-Seigneur ! »

II. — 1° Eh bien ! M. F., voulons-nous révérer dignement les grandeurs de Marie, déposer, en présence de cette Reine de gloire, nos hommages pieux, point de plus belle couronne à lui offrir que la Salutation de l'Ange. Quelle harmonie ravira jamais son cœur à l'égal de cette bonne nouvelle du salut, que ses désirs les plus brûlants ne cessaient d'appeler sur nous ? Et qui présumerait aussi

mieux glorifier Marie que le Seigneur lui-même, par la bouche de son Archange ? Autrefois déjà, par ses prophètes, il se plaît à lui prodiguer les noms les plus tendres, les plus affectueux, l'appelant sa *Sœur*, sa *Colombe*, sa *Parfaite*, sa *Fiancée*. Dans le ravissement que lui inspirent ses charmes, il compare sa magnificence à l'aurore qui s'élève dans l'or et la pourpre de ses lumières ; sa majesté au palmier de Cadès ; son élévation au cèdre du Liban ; son éclat, ses parfums, aux roses de Jéricho, au lis éblouissant de blancheur. Il s'écrie dans ses transports : *Vous êtes toute belle, ô ma Bien-Aimée, il n'y a point de tache en vous !* Et tous ces éloges, et tant d'autres, d'une tendresse infinie, sont renfermés, condensés dans cette Salutation : *Je vous salue, je vous révère, ô pleine de grâce.* Élevez votre imagination ; empruntez à la piété, au génie, leurs ailes et leurs flammes ; avec les touchantes litanies parcourez ce que les arts ont de riche et de merveilleux, ce que la nature a de gracieux et d'éclatant, ce que la grâce a de riant et de relevé. Que direz-vous jamais de plus aimable et de plus glorieux que cette salutation divine : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni?*

2° Dans la première partie de l'*Ave Maria*, nous honorons la majesté de Marie de concert avec le Seigneur et ses Anges. Dans la seconde partie, nous la supplions du fond de nos misères ; nous envoyons jusqu'à son cœur nos cris de détresse avec la sainte Église. C'est l'Église, en effet, réunie

à Éphèse, ou plutôt le Saint-Esprit, dont elle est l'organe auprès des hommes, qui nous apprend à redire : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Et que nous reste-t-il encore à implorer de plus ? Qu'il est consolant pour nous, ce titre auguste de Mère de Dieu ! Ainsi son pouvoir de nous aider, de nous protéger, est celui de Dieu lui-même : *le Seigneur est avec elle.* Il a voulu lui obéir et la servir avec une vénération filiale, l'enivrer de ses sourires, de ses caresses les plus tendres, l'associer à l'œuvre de notre rédemption. Pourrait-il refuser une grâce à cette Mère douce et sainte qui le prie ; qui le prie en faveur de ceux qu'il aimait à nommer ses frères, et qu'il est venu racheter à si grand prix ; à sa Mère, qui le prie pour ceux que, du haut de sa croix, il lui donna pour enfants ? Elle est *Mère de Dieu ;* Mère de ce Sauveur compatissant, venu vers tout ce qui périssait : venu verser l'huile et le vin sur les plaies du voyageur blessé à mort sur son chemin ; venu toucher la lèpre impure du lépreux pour la guérir ; venu à la rencontre du prodigue repentant, et l'accueillant avec bonheur malgré ses souillures et ses haillons ; venu chercher la brebis meurtrie et fatiguée, la prendre sur ses épaules, et lui donner sa chair et son sang en aliment. Ses entrailles, consacrées par de si pieux mystères, ont donc été pénétrées, embaumées de bonté, de mansuétude, de toute compatissance. C'est pourquoi saint Bernard disait à ses religieux : « Mes chers petits « enfants, allons à Marie en tout abandon : tout en

« elle est suavité, amabilité ravissante. C'est « l'échelle par laquelle Dieu descend vers nous « pour nous remonter jusqu'à lui. Elle est ma plus « grande confiance et le motif de toutes mes espé- « rances. » (*De Aquæductu.*) Ainsi, *sainte Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs !* Ah ! nous sommes pauvres, en effet, nus, aveugles, misérables. La lumière de nos yeux n'est plus avec nous, et nous marchons dans les ténèbres, loin du chemin de notre patrie ; nos cœurs sont flétris, abattus : appelés à manger le pain des Anges, ils vont mendier à la terre, à la boue, leur aliment. Nos corps sont en proie à la corruption, à la douleur, à la mort ! Priez donc pour nous. *Sainte Mère de Dieu ;* priez pour nous, tristes enfants d'Ève, exilés en cette vallée de larmes, que nous remplissons de nos sanglots et de nos gémissements ; priez pour nous, surtout à l'heure si décisive de notre mort ! C'est ainsi que tout ce que l'homme infortuné peut désirer et envier en ce séjour de son épreuve, il l'expose, il l'implore aux pieds de la bonne et puissante Mère de son Sauveur. Plus d'étonnement alors, quand les plus illustres enfants de Marie ont écrit, prêché, publié : « Le salut de ce monde a commencé par l'*Ave* « *Maria*, le salut de chacun de nous y est toujours « attaché. Cette prière admirable fit porter à la « terre, sèche et désolée, le fruit de bénédiction, « Jésus-Christ : c'est toujours elle qui le fait « concevoir à nos cœurs : s'ils n'en sont arrosés, « ils ne germent plus que ces ronces et ces épines « réservées à la malédiction. » Ils ajoutent enfin,

grave matière à la réflexion ! qu'un signe probable et prochain de damnation ou de prédestination, c'est l'aversion ou l'amour à la redire. (Alain de la Roche, *De dignitate Rosarii.*)

Telle est, M. F., la Salutation angélique inspirée par le Saint-Esprit pour glorifier la Reine de ce monde, la Vierge pleine de grâce. Prière courte en paroles, mais riche en mystères : prière plus douce que le miel, plus précieuse que l'or, puisqu'elle nous gagne le cœur de Marie et nous conduit à Jésus, le fruit béni de ses entrailles. Elle annonça la fin du règne de Satan : elle est toujours le marteau qui l'écrase, le fouet brûlant qui le torture ainsi que ses légions. Elle enivre Marie, elle fait tressaillir les saints Anges ; elle donne à nos âmes de reposer sur le sein béni où Jésus lui-même aimait tant à reposer ; les nourrit parmi les lis, les dégoûte des vides et amers plaisirs des mondains. En l'offrant avec amour et confiance à la Vierge bienheureuse, tous, pauvres pécheurs que nous sommes, nous donnons un chaste baiser à ses lèvres virginales, nous posons sur son front une rose mystérieuse. Malheur donc à l'homme tiède et indifférent, qui ne sait s'abreuver à cette source d'eaux vives ! Pour nous, M. F., aimons à redire, avec un pieux auteur : « O très douce Vierge Marie, « préservez-nous de cette aversion, de cette froi- « deur mortelle, et pardonnez nos négligences « dans la récitation de ce Salut de l'Ange. Soit au « pied de vos autels ou dans nos demeures ; soit « dans la campagne, dans nos voyages, dans nos

« travaux, dans nos joies et dans nos revers, « donnez-nous de vous louer toujours, ainsi « que l'Ange, avec sa dévotion et « sa ferveur ! » (Thomas à Kempis, *Solil. animæ*, c. XXIII.) Qu'il en soit ainsi, M. F., et cette Mère aimable nous répondra par une de ces grâces, par un de ces sourires qui charment et sanctifient une âme ; et quand viendra notre mort, elle nous méritera d'entendre cette parole : *Venez les bénis de mon Père, possédez son royaume éternel.* (Matt., XXV.) Ainsi soit-il !

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Marie est choisie Mère de Dieu par sa pureté.

Missus est Angelus Gabriel a Deo ad Virginem, et nomen Virginis Maria.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une Vierge, et le nom de cette Vierge était Marie. (Luc., I, 26.)

Les temps étaient accomplis : le Désiré des nations ne pouvait plus tarder, d'après les prophéties : l'univers était comme suspendu dans l'attente. *Alors*, dit l'Évangile, *l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une Vierge, et le nom de cette Vierge était Marie. Arrivé près d'elle, ce messager céleste lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre les femmes. Et comme elle se troublait à cette nouvelle, l'Ange ajouta : Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé la grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un Fils que vous nommerez* Jésus. *Il sera grand, il aura le nom de Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son Père ; il régnera à jamais dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point*

de fin. Mais Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il, puisque j'ai fait le vœu de virginité? L'Ange répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et le Fruit saint qui naîtra de vous, sera nommé le Fils de Dieu. Marie répliqua : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Considérons, M. F., comment Marie mérite pour nous ce mystère de la miséricorde divine, par sa chasteté sans tache ; puissions-nous attirer, comme elle, les regards du Seigneur, par notre amour pour cette vertu si belle, nommée, par tous les saints, la vertu des Anges !

Ni les pénitences austères d'Adam et d'Ève, ni les désirs ardents des Patriarches ou des Prophètes, ni l'alliance de Dieu avec plusieurs justes de la loi ancienne, n'avaient pu amener le Sauveur promis au monde misérable. Toujours pesait sur les hommes cette malédiction : *Mon esprit ne reposera plus sur vous, parce que vous êtes chair.* Depuis quatre mille ans, ce Prince des cieux, qui devait nous sauver, descendait en vain en son jardin de la terre : *il n'y trouvait point ce lis embaumé qui fait ses délices pour le recueillir et le poser sur son cœur.* (Cant., VI.) Aucune des filles d'Ève, à qui il ait pu dire encore : *Vous avez trouvé la grâce.* Seule, Marie s'élève à cet honneur sublime, de préférence à ses nobles aïeux. Et méditons, M. F., en toute piété, ce touchant mystère. Avant de la choisir pour sa Mère, le Seigneur la secourt dès son premier matin. Ce dragon infernal qui em-

poisonne toute chair humaine, à sa naissance, s'arrête en tremblant devant la Mère future du Sauveur. Elle est conçue sans péché, dans la grâce et l'amour du Seigneur. Suivez-la dans la suite de ses jours : à peine est-elle détachée du sein de sa mère, qu'elle fuit le monde comme une Babylone impure. Elle vole abriter son innocence auprès des autels, et consacre sa vie à la sainte virginité. A partir de ce moment solennel, son cœur est fermé à tout attrait de volupté, à toute affection grossière et charnelle. Et voilà comment, selon la parole de l'Esprit-Saint, *la pureté rapproche la créature de son Créateur*. (Sag., VI.) L'Ange Gabriel est envoyé à cette Vierge merveilleuse, lui annonce que c'est elle qui va concevoir et enfanter Jésus notre Sauveur. Elle est enfin trouvée, cette Vierge bien-aimée, célébrée par Isaïe, qui doit concevoir et enfanter *Emmanuel ou Dieu avec nous ;* cette Vierge ravissante dont il est écrit : *Vous êtes toute belle, ô ma Bien-Aimée, il n'y a aucune souillure en vous ;* cette Vierge de bénédiction, devant qui l'Archange prosterné s'écrie : *Je vous salue, je vous révère, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ! Vous êtes bénie entre toutes les femmes !* Et que c'est bien à juste titre que l'Évangéliste la nomme *la Vierge, la Vierge par excellence et sans rivale !* A cette vue de l'Ange, à ses promesses si enivrantes, sa pudeur et sa modestie inimitables s'alarment. « Elle rougit, « dit le pieux saint Bernard, de se voir donner la « bénédiction parmi les femmes, tandis qu'elle n'a « jamais voulu que la bénédiction des vierges. En « vain, l'Ange la rassure et lui dit qu'elle a trouvé

« la grâce devant Dieu. En vain il étale à ses yeux « la gloire de ce Jésus, fruit béni de ses entrailles, « qui doit ôter les péchés du monde, occuper le « trône de David, régner éternellement dans la « maison de Jacob : son âme immaculée ne paraît « occupée, inquiète que de sa pudeur : elle veut « la sauver à tout prix. *Et comment cela aura-t-il « lieu*, s'écrie-t-elle, *quand j'ai formé le vœu sacré « de rester Vierge à jamais?* Ce sera là l'œuvre en « vous de l'Esprit de toute pudeur et de toute « sainteté, reprend l'Ange. » Et, seulement alors, Marie donne son consentement en ces termes : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole!* Ah! sans doute, le chœur des vierges ne cesse de se multiplier dans l'Église, par la grâce de Jésus-Christ; mais elles ont pour attrait la gloire d'être suivantes de la divine Reine du ciel, dans le cortège d'honneur de l'Agneau. Marie seule veut demeurer pure, même sans gloire, malgré le déshonneur et la malédiction que lui réserve son peuple. Et voilà ce qui blesse et ravit le cœur de Dieu pour elle. « Parce que cette Vierge « ravissante étouffa, par sa chasteté virginale, « l'ardeur de l'ancienne concupiscence, Celui en « qui les astres ne sont pas sans tache, a trouvé une « si grande pureté dans sa chair, qu'il n'a pas dédai- « gné de l'unir à sa pureté divine. Seule, Marie a « été trouvée digne de voir le Roi des cieux, venant « sauver le monde, choisir en elle sa première de- « meure parmi les hommes. De la substance in- « corruptible de sa chair, sa sagesse se créa en « elle une habitation d'une architecture ineffable,

« appuyée sur les sept dons du Saint-Esprit. En « elle, il a trouvé le repos inutilement cherché en « toutes les autres. Et par quels divins mystères « n'a-t-il pas consacré ses entrailles ! Là a « commencé le salut de l'univers ; là le Fils de « Dieu a revêtu la beauté ; là il a reçu ce baiser si « longtemps désiré : et ces noces, arrêtées avant « les siècles, il les a célébrées Vierge avec une « Vierge ! Là, le mur d'inimitié élevé par le crime « de nos premiers parents, entre le ciel et la « terre, a été renversé. Là, par un conseil profond « de la Sagesse divine, a été amorcé cet hameçon « qui, jeté dans la grande mer du monde, en a « retiré l'ancien serpent dont la tête fut écrasée. « O Marie ! votre sein sacré est pour nous un jar- « din de délices, nous y cueillons les mille fleurs « de la joie, quand nous repassons, en notre « esprit, la multitude des biens que vous avez « mérités à la terre. » (S. Bernard, *Panégyrique*.)

Elles s'accomplissent donc, M. F., les promesses des Prophètes, annonçant que le Messie choisirait le bien, réprouverait le mal. Il a épousé notre nature en tout ce qu'elle a de bon ; il en a rejeté loin de lui ce que la concupiscence en avait empoisonné, Abeille divine, il est descendu à Nazareth, qui s'interprète *la fleur ;* il y est descendu attiré par la fleur embaumée de la virginité : il s'y est reposé, il s'y est attaché, et nous a donné par elle le miel céleste de la miséricorde !

Parce que cette Vierge vénérable fut toujours belle des grâces d'une pudeur inviolable, parce qu'elle fut ce Jardin fermé, que le péché n'a jamais

flétri ni défloré, l'Esprit divin l'a choisie pour son parterre. Il l'a établie dans le monde comme son paradis terrestre : il y a planté cet Arbre de vie, Jésus-Christ, dont les fruits donnent la vie et l'immortalité. Eclatante leçon donnée à ce monde impur, livré tout entier au libertinage de la chair. Point d'incarnation pour le Verbe du Seigneur, s'il n'eût trouvé dans Marie une chair dégagée du levain de la concupiscence. Comment pouvait-il mieux nous redire avec ses divines Écritures : C'est la pureté qui vous rapproche de Dieu et vous rend ses amis. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!* Hélas ! M. F., que sont devenues, parmi nous, la céleste modestie, la timide mais sainte pudeur ! Qui veut comprendre la nécessité de rester chaste dans toutes les conditions de la vie ! Le vice honteux, au contraire, est partout en honneur ; il marche la tête levée, à l'ignominie de la Vierge sans tache et de Jésus-Christ son Fils immaculé. La luxure dévore tous les sexes, tous les états, tous les âges ; elle déborde dans les réunions, dans les entretiens : elle rugit comme une bête affamée, dans les livres, dans les chansons, dans les alliances consacrées par le sang du Sauveur. L'enfance l'aspire et la reçoit par tous les sens. De combien de jeunes cœurs ne peut-on pas pousser ce gémissement de saint Augustin : *Si petit encore et déjà si grand pécheur !* Et souvent le vieillard la porte, encore bouillonnante, en ses os, jusqu'au tombeau. Plus de lois sacrées, plus de devoirs, plus de crainte de Dieu ni de ses jugements ; la volupté avant tout ! Et c'est en cette dégradation

profonde que sont tombés en foule les Chrétiens greffés en Jésus-Christ par leur baptême, et consacrés à la Reine aimable des vierges ! Ah ! de grâce, M. F., réfléchissons sérieusement aux enseignements de ce grand mystère de l'Annonciation : Jésus-Christ nous y crie que la coutume et les maximes grossières du monde ne prévaudront jamais contre lui. Il maudit avec horreur le péché de la chair ; il le punit souvent d'une manière terrible ici-bas, lui réservant toute sa colère pour la vie future. Non, le Saint-Esprit ne peut reposer en des cœurs livrés à l'ignoble luxure : rien de souillé n'entrera dans la divine Jérusalem. Si donc nos consciences sont chargées de quelque fange impure, de quelques dérèglements honteux, ah ! recourons à Marie, qui nous a retrouvé la grâce et la miséricorde devant Dieu. Répétons-lui, comme autrefois un illustre pénitent : « Mère très chaste, « je n'ai pas toujours suivi les droits sentiers. L'an- « tique ennemi m'a trompé par ses séductions ; il « m'a dépouillé de la blanche parure de l'inno- « cence, pour ne me laisser que des haillons lugu- « bres et immondes. Puissante Dame et Souve- « raine, ah ! ne me repoussez point malgré mes « dehors rebutants. Souvenez-vous de la fragilité « humaine, et, par votre douce intercession, gué- « rissez ma chair et mon cœur. » (S. Anselme.)

« C'est par Marie très pure, ajoute un autre « saint Docteur, que le Sauveur daigne descendre « jusqu'à notre misère, et qu'il a béni toutes les « nations de la terre. Du zèle donc pour remonter « à lui par la pureté, pour l'attirer en nous par

« les parfums célestes de la pudeur.» Le Saint-Esprit l'a dit : *Celui qui a le cœur pur et les mains innocentes, recevra les bénédictions du Seigneur ; il prendra son essor vers la sainte montagne, et habitera son tabernacle aux siècles des siècles !* Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Marie choisie Mère de Dieu à cause de son humilité.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Parce que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, toutes les générations me proclameront bienheureuse. (Luc., I, 48)

Le Verbe de Dieu, pour s'incarner et nous sauver, a voulu, M. F., une Mère, Vierge très pure et très chaste. Et l'Évangéliste a soin de le remarquer : L'*Ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une vierge dont le nom était Marie*. Venant sauver et purifier ce monde criminel, aurait-il pu souffrir la moindre souillure en sa personne auguste ? Aussi, à l'étonnement de la nature, le Saint-Esprit lui-même, par un art ineffable, forma, du sang le plus pur de la Vierge des vierges, le corps sacré du Sauveur, victime future des péchés des hommes. Et parce que le moindre souffle impur n'avait jamais flétri ni l'âme, ni le cœur, ni la chair de Marie, il la choisit pour sa Mère bien-aimée, et nous donna,

par elle, les embrassements de sa miséricorde. Mais Dieu voulut aussi, M. F., une Mère très humble. Pleine de charmes à ses yeux dans sa chair, par le don de la virginité, elle dut être belle d'esprit encore, par le don de la sainte humilité. « C'est, parée de ces deux perles brillantes, que la « Fille des rois de Juda mérita ses divines fian- « çailles avec le Roi des cieux », dit saint Bernard. Pauvres orgueilleux que nous sommes, arrêtons-nous, M. F., devant ce Mystère : ouvrons l'oreille aux enseignements de Jésus-Christ, parlant d'une manière si touchante à quiconque veut voir et entendre.

1. — *Le sein de la terre va s'ouvrir et enfanter le Sauveur.* Près de quitter les splendeurs des saints qui éclairèrent sa génération éternelle, le Verbe divin médite une seconde naissance parmi les hommes : il songe à se renfermer dans le sein d'une mère mortelle. Sur qui va-t-il jeter les yeux? Dans cet immense empire de Rome, aussi bien que dans son peuple, que de filles brillent sous la pourpre impériale ou royale, sous l'éclat des richesses, de la naissance ou des honneurs ! Et cependant, ses regards s'abaissent sur une jeune Vierge obscure, humiliée, et dont l'âme se complaît en ses abaissements profonds.

1° *Marie est profondément humiliée.* Lisez, M. F., la brillante généalogie donnée par l'Évangile ; où vient aboutir cette lignée d'ancêtres illustres ? A Joseph, pauvre charpentier, devenu l'époux de Marie : c'est ainsi qu'est tombée, selon le monde, la fille d'Abraham et de David. La Providence l'a

voulu dans un ordre profond de ses conseils : tout ce que sa tendre Mère pouvait avoir d'éclatant aux yeux des hommes, était déchu, évanoui : la noblesse de sa race, par son obscurité, par son indigence du moment ; la sainteté de sa vie, par sa retraite au temple ou dans la solitude à Nazareth ; la gloire de sa virginité, par l'ombre d'un mariage. Marie, fille des Patriarches, des Rois, des Prophètes, noble descendante d'aïeux si grands par leurs dignités, par leurs richesses, par leurs victoires, par leur piété envers Dieu, est tombée dans l'oubli, dans la dernière indigence. Tandis qu'elle aurait dû naître sur la montagne de Sion, dans les palais des rois, elle n'habitera pas même les terres de la tribu de Juda : « Elle sera, « dit saint Jérôme, comme réfugiée en la tribu de « Zabulon, à Nazareth, ville décriée, dont on di- « sait : *Peut-il venir quelque chose de bon de « Nazareth ?* » Et, pour mettre au monde notre Sauveur, elle sera rebutée de porte en porte à Bethléem : elle ne trouvera qu'une étable abandonnée, au milieu des rigueurs de l'hiver, en cette vieille cité de David où avaient régné ses aïeux ! Ainsi, M. F., l'harmonie est parfaite entre les deux grands Mystères de la religion. Comme celui de la Rédemption devait s'opérer par les humiliations du Fils, celui de l'Incarnation devait se préparer par les humiliations de la Mère. Quel enseignement donné à ce monde orgueilleux, à ces hommes qui ne sont fiers que de leurs richesses, de leur crédit, de leur autorité, de leurs parents illustres ou puissants; qui ont tant de mépris et d'horreur

pour l'obscurité ! Jésus-Christ pouvait-il mieux nous instruire en devenant semblable à nous, qu'en se mettant, lui et son auguste Mère, au rang des plus petits d'entre nous ; qu'en se dépouillant, en se privant, avec cette Vierge pleine de grâce, de tous les objets de notre concupiscence ? A lui est la terre et sa vaste étendue : par lui, les rois sont élevés ou renversés : *il a choisi le bien et réprouvé le mal*, dit le Prophète. Pouvait-il mieux détruire nos illusions, guérir notre orgueil et notre avarice, et nous dire : *Dieu résiste aux superbes, il donne sa grâce et son amour aux petits et aux dédaignés de ce siècle !*

II. — Le cœur de Marie, M. F., était encore infiniment plus humble que sa condition. Si elle a plu par sa virginité, c'est surtout par son humilité qu'elle a conçu, nous disent les saints Pères. L'Arche d'alliance cachée dans le secret du tabernacle, couverte de voiles épais et de tentures mystérieuses, n'était qu'une pâle figure de Marie, l'Arche de la nouvelle alliance. A peine se connaît-elle, que, pareille à la colombe poursuivie par le milan, elle vole se réfugier à l'ombre des autels, y vivre cachée, y pleurer, non point son sang tombé, mais nos âmes tombées et déchues. On dirait que l'obscurité de son état ne la rassure pas assez contre la crainte d'être connue : elle se hâte de disparaître et de mettre une barrière plus sûre entre elle et les regards des hommes. Là ses vertus ne sont ni connues, ni environnées d'éclat extérieur, ni exposées aux louanges mondaines. Elle brûle du zèle de briser l'amour-propre, de se

rendre petite, de s'anéantir ici-bas. Cette virginité qu'elle consacre au Seigneur, est proscrite comme un opprobre en Israël, méconnue et décriée comme un scandale. Et Marie aime cette honte, elle l'aimera au point de craindre de sortir de cette malédiction de son peuple, quand l'ange viendra lui annoncer son enfantement divin et merveilleux. Admirable humilité de Marie, M. F. ! Voilà le Messager céleste qui déroule à ses yeux les magnificences de sa maternité divine, les grandeurs du Fils qu'elle doit enfanter. Elle se trouble à ce discours, dit l'Évangile : elle ne peut entendre sans frayeur des louanges si contraires à ses sentiments les plus intimes. De même qu'un riche avare craint les voleurs, ainsi Marie redoute les éloges qui peuvent lui ravir le trésor de sa chère humilité. Vierge très prudente, elle frémit au souvenir d'Ève, tombée sous le poison de la flatterie et de l'orgueil. Et si l'Ange la rassure, s'il lui donne des signes infaillibles qu'elle est choisie pour Mère du Sauveur, à tous ces titres de gloire elle n'oppose qu'un titre d'humilité : *Je suis*, reprend-elle, *la servante du Seigneur*. « Elle, « humble servante, dit saint Léon, quand elle est « élevée au-dessus de la terre et des cieux ! » Ainsi, Chrétiens, le Verbe divin s'abaisse vers la plus humble et la plus obscure des filles de Juda ; il la choisit pour sa Mère parmi les hommes. Et, dans son ravissement comme dans sa reconnaissance, elle a pu chanter : *Parce que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, voilà que toutes les générations me proclameront bienheu-*

reuse. Celui qui seul est puissant a renversé les puissants de leurs trônes, et il a exalté, glorifié les humbles! Vertu merveilleuse que célébrait Salomon dans ses prophéties : *Comme le roi était sur sa couche, mon nard a répandu son parfum!* Le nard est une plante très humble, mais odoriférante. « Manifestement, dit saint Bernard, il désigne « l'humilité de Marie, dont le parfum inclina vers « elle les désirs du Roi des rois. Telle est la Vierge « vénérée par qui sont réparés tous nos maux. « Ève a perdu le monde par la séduction du « serpent qui lui promet d'être semblable à Dieu : « Marie lui brise la tête, en foulant aux pieds « toutes les séductions de l'orgueil. Ah! son « humilité si ravissante devint comme une plante « de vie, trouvée digne de porter le fruit de notre « salut, Jésus-Christ Notre-Seigneur! » (Saint Bernard, *Serm. 2 de Adventu.*)

Ainsi, M. F., c'est l'orgueil qui avait éloigné Dieu bien loin de nous : c'est l'humilité de Marie qui le ramène vers nous, au milieu de nous. Riche et inépuisable matière de méditation. Ah! Dieu est jaloux de sa gloire : voit-il un homme qui, par lui-même, n'est que néant et péché, s'en attribuer une partie, il se révolte contre cette injustice impie. Mais quand l'homme, ainsi que la douce et gracieuse Marie, voit que Dieu seul est bon, seul Auteur de tous les dons, de tous les biens ; quand, à sa miséricorde, il en renvoie la louange et la gloire, Dieu s'incline vers lui, il établit son règne en lui. Hélas! M. F., nous sommes naturellement enclins à vanter nos parents, nos pro-

tecteurs riches et puissants ; à rougir de ceux qui sont pauvres et obscurs. Naturellement nous faisons parade de nos propriétés, de nos terres, de nos talents, de notre industrie, de nos vertus prétendues. Sont-ce là des titres à être aimés et bénis de Dieu ? notre insupportable vanité ne le repousse-t-elle pas, au contraire, avec horreur, bien loin de nous ? Combien d'hommes, ayant rempli le siècle du bruit de leur puissance, de leur fortune, de leur savoir, sont loués aujourd'hui sur la terre, mais torturés dans l'enfer, pour avoir dérobé à Dieu son honneur, pour ne pas lui avoir chanté l'hymne de la reconnaissance ! Et n'est-ce point là le malheur infini réservé à notre orgueil, si l'humilité divine de Marie ne peut nous détromper ? Nous avons tout reçu de Dieu, Chrétiens ; à lui la louange pour tous les biens qui sont en nous ! « Si vous ne pouvez imiter la « virginité de Marie, imitez l'humilité de la Vierge « Marie, nous dit saint Bernard. La virginité est « une vertu louable : l'humilité une vertu né- « cessaire, indispensable. Invitation et conseil pour « la première : obligation et précepte pour la « dernière. Jésus-Christ dit de la virginité : *Si « vous pouvez la conserver, conservez-la.* Mais de « l'humilité : *Sans elle : vous n'entrerez pas dans le « royaume des cieux.* Vous pouvez vous sauver « sans être vierge : mais vous ne le pouvez sans « être humble. » (Saint Bernard, *De laudib. virg.*, homil. 1.)

Pour fruit de cette solennité, tournons-nous, M. F., vers cette glorieuse Mère de Jésus-Christ, et

disons-lui : O notre Reine et Mère céleste, parce que vous fûtes pieusement humble devant Jésus-Christ, il vous a bénie et glorifiée parmi toutes les femmes, et par vous, la grâce nous est revenue. Étendez sur nous, ô Marie, votre main miséricordieuse, guérissez les plaies hideuses que l'orgueil ne cesse de faire en nos âmes, dans nos pensées, dans nos conversations, dans nos démarches ! Que par votre intercession maternelle, ô Reine de miséricorde, nous méritions d'être compris un jour dans cette parole de notre doux Sauveur : *Dieu élève les humbles, il les glorifie éternellement dans les joies de son royaume !* Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Grandeurs de Marie, Mère de Dieu.

Ave, gratia plena, Dominus tecum ; benedicta tu in mulieribus.
Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie parmi les femmes.
(Luc., I, 28.)

Combien Jésus-Christ nous a aimés, M. F., sans aucun besoin de nos biens, sans aucun mérite de notre part ! « Il est venu sur la terre pour des pé-« cheurs et des impies. Il est venu en notre exi « prendre ce qui s'y trouvait en abondance : les « outrages, les infirmités, les douleurs, les fouets, « les crachats, les soufflets, les épines, la croix et « la mort : et à ce prix, il nous a remis nos péchés « et nous a promis la vie divine. » (Saint Aug., *in Ps.* 140.) Mais le démon ayant fait tomber l'un et l'autre sexe, Dieu, dans les mystères de sa sagesse, voulut que le démon, à son tour, fût vaincu par les deux sexes. Il s'est fait homme pour notre salut, et, dans cette rédemption miséricordieuse, il s'est associé la très pure et très humble

Vierge de Nazareth. Sur cette terre maudite où il s'était repenti d'avoir créé des hommes, seule, cette Vierge bénie le blessa d'amour. Seule, au milieu des générations coupables, et longtemps avant sa naissance, elle mérita de lui ces louanges : *Vous êtes toute belle, ô ma Bien-Aimée, et il n'y a pas de tache en vous. Venez, et vous serez couronnée de gloire comme vous l'êtes d'innocence et d'attraits.* Ah! cette couronne de gloire, le Seigneur lui-même la place sur le front de Marie, en ce mystère de l'Annonciation : il la place par son Ange, quand il lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : voilà que vous allez enfanter le Sauveur.* A peine cette Vierge auguste a-t-elle prononcé ces paroles : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : le Verbe s'est fait chair : il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité.* Arrêtons-nous, M. F., à contempler les grandeurs admirables de Marie devenue Mère de Dieu : voyons-les d'abord, dans la loi ancienne, dans la loi nouvelle : et, puissions-nous répéter avec plus de confiance que jamais : *Sainte Mère de Dieu, priez pour nous !*

1. — Ne pensez pas que cette Vierge, à qui l'Ange de Dieu est envoyé, soit trouvée comme une nouveauté, ni comme un hasard. Dès les premiers instants du monde, tout après notre chute, Dieu lui-même, annonçant les remèdes préparés dans sa miséricorde, pour nous régénérer, releva merveilleusement nos espérances en promettant Marie : *Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme*, dit-il au serpent. Et si Jésus-Christ a effacé le sceau de la

sentence qui était contre nous, de même, cette Vierge très sainte, unie à lui par les liens les plus intimes, triomphant pleinement de ce serpent vénéneux, lui écrase la tête de son pied immaculé. A partir de ce moment, le Seigneur est avec elle : elle est devenue l'espérance et la consolation de tous les peuples. L'Ancien Testament est le livre des promesses et des révélations du Seigneur : et il ne se lasse pas d'y figurer, d'y célébrer Marie sa bien-aimée. Ce buisson ardent, où Dieu se renfermait, et qui lançait des flammes sans se consumer, annonçait Marie concevant notre Sauveur sans concupiscence, et l'enfantant sans douleur. De même, ce rameau d'Aaron, qui, sans racine, sans sève, sans humidité, se couvre de feuilles, de fleurs et de fruits, dans le Tabernacle, figurait la Vierge sans tache, donnant au monde, sans aucune impureté, le fruit merveilleux du salut ! Telle est la voix unanime des saints Docteurs : ils reconnaissent Marie dans ce Vase merveilleux qui contenait la manne : n'est-elle pas le Pain des anges et de l'immortalité ? Ils la saluent dans cette Arche à laquelle était attachée la victoire, et d'où Dieu manifestait sa présence et révélait ses volontés ; dans cette Porte orientale du sanctuaire qu'Ézéchiel vit fermée à tous les mortels, et par laquelle Dieu seul passa sans l'ouvrir. Ils l'admirent dans toutes les femmes illustres de l'histoire sainte. Dans Sara, enfantant à l'étonnement des lois de la nature ; dans Esther, seule exempte de la loi générale, recevant du roi ces promesses : *La moitié de mon royaume ne serait point refusée à vos désirs ;* puis

par sa sagesse, sauvant son peuple d'un affreux carnage ; dans Bethsabée, que Salomon fait asseoir sur un trône à sa droite, avec l'assurance de n'être jamais contristée par un refus ; dans Judith, perçant de ses mains le cruel Holopherne, image du démon, sauvage meurtrier de nos âmes !

Tous les Prophètes la célèbrent avec de saints transports. David la chante comme une Reine majestueuse triomphant à côté du grand Roi ; comme le Tabernacle que Dieu a orné et sanctifié pour lui ; comme la sainte Sion, où il aime à résider de préférence ; comme une Vierge ravissante, dont la chaste et inimitable beauté a captivé ses désirs. Salomon la dépeint comme la Femme forte et unique, qu'on ne peut retrouver sur la terre ; comme une brillante Aurore apportant la lumière et la joie ; comme un Lis au milieu des épines ; comme la Rose de Jéricho, éclatante et pure ; comme une branche d'Aromate, envoyant vers le ciel ses vapeurs odoriférantes ; comme le Térébinthe qui étend au loin ses rameaux de grâce et de salut ; comme un Jardin fermé, dont nul n'a cueilli les fleurs que le céleste Époux ; comme une Fontaine scellée, dont l'entrée est inviolable et les eaux incorruptibles. Il aime à l'appeler *Terrible comme une armée rangée en bataille, et Tour imprenable où sont suspendus mille boucliers pour la défense de nos âmes.* Isaïe l'a vue sortir de la tige de Jessé, comme un rameau miraculeux d'où s'élève une fleur incomparable, et il s'écrie : *Voilà qu'une Vierge conçoura et enfantera un Fils dont le nom sera Emmanuel ou Dieu avec nous !* Jérémie la révère à

son tour : *Prodige nouveau, créé par le Seigneur*, s'écrie-t-il ; *une femme environnera un homme, Virum ; un homme parfait et non pas un enfant ; elle concevra et enfantera le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, la parfaite sagesse revêtue de notre chair.* Enfin, dans cette prophétesse de l'Écriture, mettant au monde un fils qui, ne sachant encore nommer son père ou sa mère, remporte néanmoins des dépouilles, comment ne pas voir Marie, Mère de Jésus, qui, fuyant à sa naissance le glaive d'Hérode, se réfugie dans l'Égypte, y dépouille déjà le paganisme, et met en pièces les idoles par sa présence auguste ?

II. — Ces descriptions admirables, où Marie est si grande et si belle, n'ont cependant leur réalité vivante que dans l'Évangile. Ah ! l'homme devrait se jeter respectueux, anéanti, prosterné dans la poussière, devant les gloires de Marie ! C'est par le plus sublime de ses Anges, incliné devant elle, que le Seigneur envoie saluer cette humble Vierge de Juda. Et à qui fut-il porté jamais un message pareil . *Je vous salue, ô pleine de grâce, ô abîme des richesses divines. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes ?* Vraiment pleine de grâce ; car jamais, ni aux Anges, ni aux hommes, la grâce ne fut versée dans une telle mesure. Seule, Marie unit les joies de la Mère aux honneurs de la Vierge : sa maternité miraculeuse ne fera que consacrer sa pudeur, loin de la ternir ou de la défiorer. *Le Saint-Esprit, ô Marie, surviendra en vous ; la vertu du Très-Haut vous ombragera, et le fruit de vos entrailles virginales sera le*

Saint des saints. Seule, Marie est consultée de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins ; et ce Mystère incompréhensible, qui tient la terre en suspens depuis tant de siècles, ne s'opère que par son consentement. Seule, Marie peut dire à Jésus, de concert avec le Père éternel : *Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré aujourd'hui !* Ses entrailles portent le Dieu qui a fait et gouverne le ciel et la terre : son sang et son lait nourrissent Celui qui nourrit les Anges dans les cieux, les hommes sur la terre, l'insecte dans la poussière ; Celui par qui vit et respire tout être créé. « Contemplez donc l'Im-« mense et l'Infini, s'écrie saint Anselme, sus-« pendu au cou de Marie : voyez Jésus lui sou-« riant d'un sourire qui l'enivre de célestes volup-« tés, et lui arrache ce cri d'amour : *Mon Bien-« aimé est à moi ! il reposera sur mon sein !* » O Vierge, Mère de Dieu ! combien le Seigneur vous a chérie et glorifiée : combien les hommes doivent vous aimer et vous glorifier à leur tour ! C'est le sang de Marie donné à Jésus qui lave nos souillures : c'est le sang de Marie qui sera versé sur le Calvaire par toutes les blessures de notre miséricordieux Sauveur, et les générations fidèles rediront devant l'autel de la Victime auguste : *Je vous révère, ô véritable corps né de la Vierge Marie !* « A « quelle hauteur je vénère Marie élevée au-dessus « de tout ce qui n'est pas Dieu ! s'écrie un « pieux Docteur. Toute substance a été créée par « Dieu : et Dieu est né de la substance de Marie ! « Celui qui a tiré du néant la nature entière, n'a « pas voulu en relever les ruines sans l'entremise

« divine de Marie. Dieu est le Père de la création, « Marie est Mère de la réparation. Ornement ra- « dieux de la pureté, cette Vierge vénérable sauve, « par son tendre Fils, tous les hommes infortunés. « Blanche fleur de la virginité, elle enfante Celui « par qui les morts reviennent à la lumière, à la « vie. Point de réconciliation, hormis celle que « sa chasteté a conçue ; point de justification, « hormis celle qu'ont portée ses entrailles. O « femme bénie ! vous avez enfanté la vie de « mon âme, nourri le Réparateur de mon salut, « allaité le Sauveur de tout mon être ! Mon intelli- « gence se trouble à votre aspect ! Mes facultés « en travail sont impuissantes à célébrer vos « grandeurs ! » (S. Anselme, *Méditations.*)

Ah ! Dieu pouvait bien créer des cieux plus élevés et plus remplis de magnificences : « Il ne pou- « vait se créer une Mère plus élevée, plus grande « et plus parfaite », dit saint Bonaventure. Et maintenant, M. F., quelle consolation pour nous d'élever nos regards vers Marie ; de la contempler assise dans la gloire, appuyée sur son Bien-Aimée, obtenant de lui tout ce qu'elle demande ! Quoi de plus attrayant à notre prière que de retrouver, à côté de notre Souverain Juge, cette Vierge si bonne et si compatissante, qui fut notre sœur ici-bas, qui dévora toutes nos amertumes, qui pleura tant sur nos douleurs ! Qu'il est enivrant, surtout aux pauvres pécheurs, de savoir qu'on ne l'invoqua jamais en vain, qu'elle n'use de son crédit auprès de Jésus-Christ que pour absoudre, pardonner et bénir ! Dans les hauteurs de sa gloire, dit un pieux auteur,

elle frappe d'une main au cœur de Jésus : de l'autre, elle montre nos misères, nos blessures à guérir. Pourrait-elle jamais oublier cette parole de l'Évangile : *Jésus-Christ nous a visités par les entrailles de sa miséricorde*? Mais en devenant sa Mère aimable, elle a pris, de son Cœur divin, sa bonté, sa mansuétude, son zèle, sa charité toujours touchée de nos maux dévorants. Aussi, quand l'Église la salue Mère de Dieu, elle ne craint point de lui prodiguer les titres les plus chers aux malheureux : Consolatrice des affligés, Salut des malades, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens ! Du zèle donc, de la confiance, M. F., en cette solennité sainte. A genoux devant cette glorieuse Mère de Jésus-Christ, élevons vers elle nos yeux, nos mains, nos cœurs, nos cris de détresse et d'espérance ! Que nos soupirs éclatent en gémissements. O Vierge divine, ô Mère incomparable, nos prières et nos chants d'exilés montent vers vous. Obtenez-nous à tous, par votre crédit, cette grâce que nous avons perdue, que vous avez retrouvée devant Dieu ! Jésus nous cherche et nous appelle par vous ! O Reine si grande et si bonne, après cet exil, montrez-nous ce fruit béni de vos entrailles ; que par votre tendresse maternelle, enfin, nous chantions à ses pieds, à vos pieds, le cantique ravissant de vos miséricordes ! Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Grandeur de Marie
Instrument de notre rédemption, Mère de Dieu.

De Maria natus est Jesus, qui vocatur Christus.
De Marie est né Jésus-Christ.
(MATTH., I, 16.)

La vie pure et parfaite de la Vierge immaculée, son humilité, sa foi, les saints désirs de sa prière, étaient comme des flèches d'amour qui allaient toucher le cœur de Dieu. Il s'abaissa vers elle, et par elle voulut sauver notre terre. Et voilà qu'en ce jour solennel, Gabriel, un des plus sublimes de ses Anges, lui est envoyé, et, prosterné devant l'éclat ravissant de sa Reine, lui dit : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes ; vous allez concevoir et enfanter Jésus, le Sauveur !* Ah ! si, pour célébrer l'avènement de ce Désiré des nations, l'Écriture, dans son langage figuré, nous dit *que les fleuves battent des mains, que les montagnes tressaillent*

d'allégresse en présence du Seigneur qui vient, quels mystérieux frémissements de bonheur ébranlèrent l'âme, l'esprit, les entrailles de Marie, quand elle sentit l'Enfant divin dire à son cœur : *Le Verbe s'est fait chair !* quand elle put lui répondre : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui !* Tressaillez, Vierge bienheureuse, et que la louange éclate sur vos lèvres, car le Saint, la Grandeur par essence, repose en votre sein ! Là où est Jésus, là est le ciel : aussi Marie, dans une extase inconnue à la terre, va chanter l'incomparable cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravis de joie en Dieu mon Sauveur. Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, voilà que toutes les générations me proclameront bienheureuse.* Un petit Enfant nous est donné, M. F., pour renouveler notre terre, la réconcilier avec le ciel, et Marie est sa Mère. Arrêtons-nous donc à considérer, en toute révérence, la grandeur sans rivale de Marie, Mère de notre Sauveur et de notre Dieu !

I. — Marie est grande à son titre de Réparatrice de notre salut. Quand la terre fut maudite, et que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme, au milieu des générations coupables et des ruines du monde, il ne vit qu'une créature digne de dire : *Celui qui m'a créée, s'est reposé dans mon tabernacle ;* et cette créature est Marie, la Vierge divine ! C'est à elle que l'Ange est envoyé porter ce message : *Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé la grâce devant Dieu.* Le démon, qui avait vaincu par la femme, est abattu par la Femme : le genre humain, condamné à la mort par une vierge, est ramené à

la vie par une Vierge. Ève noya le monde dans le sang et les larmes : par son péché elle a changé le Paradis terrestre en une vallée de malédiction et de gémissements. Marie, par sa grâce sans tache, y ramène l'Esprit de Dieu, avec toutes ses complaisances et tous ses dons. Aujourd'hui même le Seigneur a choisi Marie pour cause de notre joie, pour Avocate à la vierge Ève. Par Marie, les hommes qui ont la volonté bonne, relevant les yeux vers le ciel, chantent le cantique de David : *Nos âmes ont tressailli de joie à la promesse d'entrer un jour dans la sainte maison du Seigneur!* A quelle élévation incomparable nous révérons donc Marie, M. F.! Des millions de créatures passant sur cette terre, la remuant par leurs armes, par leur génie, par leur puissance et leur gloire, seule, l'humble Vierge de Nazareth relève la race humaine flétrie, réprouvée : seule, elle fait refleurir la vraie religion et jaillir la miséricorde de Dieu de génération en génération, sur ceux qui le craignent. « C'est à elle que « le ciel, les astres, la terre, la mer, les fleuves, « la nuit, le jour, tous les éléments, dit saint « Anselme, doivent d'avoir retrouvé leur beauté « perdue. Ils étaient comme plongés dans la mort, « dépouillés de leur dignité, décolorés par les « profanations des idolâtres. Et voilà que la « nature entière applaudit à sa Reine divine qui « l'a ressuscitée, délivrée de l'esclavage. Par Marie, « le peuple chrétien, du lever du soleil à son cou- « cher, bénit le Seigneur dans ses œuvres, lui ren- « voie l'action de grâces pour tous les dons de son

« amour : toutes les créatures purifiées, restau-
« rées, sanctifiées par Jésus-Christ, fruit béni des
« entrailles de Marie, sont redevenues le règne et le
« domaine du Créateur. » (S. Anselme, *Médit.* 52.)

II. — Ce fruit des entrailles de Marie, c'est l'Emmanuel, c'est le Fils de Dieu, Dieu lui-même avec nous ! Quel langage, soit des hommes, soit des Anges, pourrait célébrer la dignité de cette Mère divine? Oh ! combien sont petites, en présence de Marie, Mère de Dieu, les grandesses et les majestés du monde! Élevons nos âmes, Chrétiens, à travers cette voûte des cieux, à travers ces espaces infinis et cette armée des étoiles qui surmontent nos têtes, jusqu'au Ciel du ciel. Représentons-nous ce Sénat auguste des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des martyrs, des vierges, de tous les saints, qui nagent dans les flots de bonheur et de gloire que Dieu réserve à ses élus. Quel spectacle pompeux et ravissant ! Montons encore : contemplons, par la pensée, ces millions de Séraphins qui rayonnent de splendeur devant la majesté du Roi des cieux. Une Femme cependant s'élève au-dessus d'eux, plus brillante encore, et dans l'extase de l'admiration, eux-mêmes s'écrient en la voyant : *Quelle est Celle-ci montée du désert et environnée de délices, appuyée sur Dieu son Bien-Aimé, éblouissant les cieux comme le soleil éblouit la terre?* Cette créature, c'est Marie, Mère de Dieu, Reine des Anges.

Quand le Seigneur eut créé ces Anges si merveilleux qui forment sa cour, qui se couvrent de leurs ailes devant sa Majesté sainte, toujours

prêts à obéir au moindre signe de ses volontés, il les trouva beaux et dignes de sa puissance. Cependant une créature devait sortir de ses mains, plus belle et plus radieuse encore, devant qui les Anges s'inclineraient respectueux. Dès l'éternité il avait dit à son Verbe : *Vous êtes mon Fils :* mais un jour ce Verbe devait naître, dans le temps, d'une Vierge, et la nommer sa Mère, et cette Mère admirable, c'est Marie! Le Verbe devient un même sang, une même chair avec elle : ou plutôt Marie lui donne son sang, sa chair, son souffle, tout son être! Union si intime, que de même qu'un fils appartient tout entier à sa mère, Jésus-Christ appartient tout entier à Marie. La chair qu'il donnera pour la vie du monde, sera une portion de la chair de Marie : le sang qu'il répandra pour la rémission de nos péchés, prend sa source aujourd'hui même dans le cœur de Marie. Quel est celui de ses Anges que le Seigneur ait jamais appelé à des destinées si sublimes? Ah! toute puissance a été donnée à Marie sur leurs légions : s'ils obéissent aux volontés de Dieu, ils obéissent aussi aux volontés de Marie! s'ils chantent dans leur extase : *Gloire à Dieu dans les hauteurs,* ils ont aussi des cantiques ravissants pour Marie, aux pieds du trône éclatant où eux-mêmes l'ont portée! Les cieux et la terre sont remplis de la majesté du Seigneur : quelle contrée du monde, quelle île de la mer, si sauvage et si barbare, où la majesté de Marie ne soit révérée et chantée? L'Église a des autels où nous rendons à Dieu le culte dont il est digne : en quel coin de l'univers ne s'élèvent aussi des

autels en l'honneur de sa Mère admirable? Le Dieu immense qui la nomma sa Mère, ne donne-t-il pas une immensité de puissance et de gloire à cette maternité étonnante? Mère de Jésus, Mère du Créateur, ah! combien souvent nous prononçons ces noms sans amour, sans attention! Quand nous contemplons les merveilles du monde, les magnificences de la nature, quand nous jouissons des créatures de Celui qui appela Marie sa Mère, comment ne pas redire dans notre vénération, avec le saint Prophète : *Anges et puissances du ciel, bénissez Marie. Soleil et lune, étoiles du firmament, pluies et rosées, vents et tempêtes, montagnes et collines, vertes prairies, sombres forêts, étendues des mers, fleuves et fontaines, glorifiez Marie et bénissez son nom! Glorifiez ses grandeurs et chantez ses cantiques, vous surtout, enfants des hommes qu'elle a délivrés et sauvés.*

On voit, M. F., les palais des grands se remplir d'une foule empressée en ses hommages, ardente en ses vœux, attendant les miettes qui tombent de ces tables somptueuses, un peu d'autorité, un peu d'or, un seul regard. Et cette foule passe distraite, dédaigneuse devant sa Reine céleste, si riche, si puissante, si bonne, que toujours son cœur est ouvert à tout ce qui pleure, souffre, gémit, est en péril! Nous allons demander ailleurs le bonheur, le soulagement à nos maux, et nous demandons longtemps et en vain. Quoi! M. F., oublierons-nous toujours que Dieu a fait Marie si grande, non pour elle-même, mais pour nous; qu'elle a retrouvé la grâce afin de nous remettre au rang

des Anges et de nous délivrer de nos ennemis? Ah! partout les pièges sont semés sous nos pas; le lion des enfers rôde la nuit et le jour, dans les veilles et le repos, dans le boire et le manger, dans le travail, sur les chemins, dans les réunions du monde! Que Marie soit donc notre abri, notre refuge. Que toujours vos bras soient étendus vers nous, que toujours vos mains maternelles dirigent nos pas dans les périls, ô sainte Mère de Dieu! Et quand le temps finira et que l'éternité régnera seule, sauvez-nous, Vierge bénie, de la colère de l'Agneau : ayez pitié de nous et placez-nous à la droite avec vous, dans ce royaume bienheureux qui ne finira jamais. (V. Bize.) Ainsi soit-il.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Confiance que doit nous inspirer en Marie son double titre — d'instrument de notre rédemption — de Mère de Dieu !

De Maria natus est Jesus, qui vocatur Christus.
De Marie est né Jésus, qui est nommé le Christ. (MATTH., I)

Un homme et une femme nous avaient causé des blessures douloureuses : bénissons Dieu, M. F., car dans ce jour solennel, un homme et une femme viennent les guérir, avec un abondant surcroît de grâce. Le don n'est pas seulement égal au crime : la grandeur du bienfait surpasse l'énormité du mal. Notre Créateur restaure aujourd'hui toutes choses avec bénédiction, en formant le nouvel Adam de l'ancien, en changeant Ève en Marie. Jésus pouvait seul suffire sans doute, à notre salut : mais il était plus convenable que la femme se trouvât en l'acte de notre délivrance, puisqu'elle s'était trouvée à notre chute. D'ailleurs, on n'entend pas autour de lui que le chant de la miséricorde, mais encore celui du jugement. Si la douleur lui a appris à compatir à nos maux, il a

retenu le pouvoir de Juge. Ah ! notre *Dieu est un feu dévorant,* chante le Psalmiste, *et le pécheur n'a-t-il pas lieu de craindre d'être anéanti devant sa face, comme la cire fond devant la flamme?* Mais voici qu'il met entre lui et nous une douce Médiatrice de paix et de pardon. Il fait annoncer à Marie qu'elle est choisie pour l'œuvre de notre délivrance, qu'elle a retrouvé la grâce perdue par Ève, qu'elle est sa Bien-aimée, la Femme bénie entre toutes les femmes ! Pour profiter de ce mystère de l'amour divin envers nous, considérons, M. F., la grande confiance que doit nous inspirer en Marie sa qualité d'Ève nouvelle, réparant les maux de l'ancienne ; sa qualité d'auguste Mère de Dieu !

I. — Notre confiance doit être grande en Marie appelée à réparer tous nos maux, à répandre sur nous les miséricordes divines ! Jésus-Christ nous dit, en l'Évangile, n'*être venu qu'afin que les pécheurs aient la vie, que sans lui ils demeurent dans la mort.* Mais voyez comme il daigne associer Marie à ce mystère de sa tendresse. Aujourd'hui même, avant de marier le Verbe divin à notre pauvre nature humaine, il répète pour elle ce qui fut dit autrefois du mariage d'Isaac avec Rébecca. Appelons la jeune fille et demandons sa volonté ! Bienveillance infinie du Seigneur ! la Vierge de Nazareth est consultée sur l'Incarnation ! Elle écoute l'Ange, l'interroge, délibère avec lui : ce n'est qu'après avoir traité avec lui des conditions auxquelles elle sera Mère, ce n'est qu'après son consentement donné, que le Verbe se fait chair et

demeure parmi nous. A la vue de cette incomparable déférence de Dieu, tenant avec elle ce conseil profond, la mettant l'arbitre de notre salut, les saints Docteurs émerveillés, révérencieux, la conjurent en ces termes : « O Marie, l'Ange attend « votre réponse ; mais le triste Adam, avec sa race « malheureuse, le monde entier prosterné à vos « pieds, l'attend aussi avec anxiété. Répondez-la, « ô notre Mère, cette parole que désirent si vive- « ment la terre, les enfers et les cieux. Notre Dieu « lui-même vous provoque à répondre par ce verset « du saint Cantique : *Ma Bien-Aimée, faites-moi « entendre votre voix ; car pareille à une douce « harmonie, elle enivre mes oreilles !* » (Saint Bern., hom. 4e, *super Missus est.*) Quelles actions de grâces, quelle hymne de louange peut suffire à la Mère de mon Dieu ? Elle brise mes fers ; elle me retire de l'exil le plus amer, et m'introduit dans la patrie de la béatitude : sa virginale innocence engendre pour moi la lumière ; d'elle va jaillir et la grâce et le salut de mon âme. Et que cette Vierge sainte a bien compris ses destinées de réparation et de miséricorde ! A peine a-t-elle conçu le Verbe divin, qu'elle se dirige en toute diligence vers les montagnes de la Judée, vers la demeure de sa parente Élisabeth : et la grâce la suit et l'accompagne. Au premier son de sa voix, Élisabeth est remplie du Saint-Esprit : Jean-Baptiste, encore dans les entrailles de sa mère, tressaille de joie, sanctifié, délivré qu'il est de la souillure originelle : la maison de Zacharie est comblée des dons divins. Si donc le prophète Isaïe se plaignait que Dieu

était irrité, et que personne ne pouvait arrêter les coups de sa colère, ah ! c'est que l'Ange n'avait point dit encore à Marie : *Vous avez trouvé la grâce devant Dieu !* De même que le soleil se lève sur les bons et sur les méchants, ainsi la miséricorde de Marie, depuis l'Annonciation, console tous ces enfants exilés d'Ève, qui traversent, gémissants et pleurants, notre vallée de larmes. Du large sein de sa miséricorde, l'assistance la plus puissante et la plus tendre se répand sur toutes les infortunes ; pour le captif la rédemption, pour le malade la santé, pour l'affligé la consolation, pour le pécheur l'espérance. Le coupable, quelqu'horrible que soit sa corruption, elle ne le repousse pas, elle ne le méprise pas, s'il soupire vers son cœur, dans le sentiment du repentir. Elle le recueille, le réchauffe, le réconcilie avec le grand Juge ! Et point d'étonnement, M. F., si le sanctuaire de son cœur est parfumé si abondamment de l'huile de la miséricorde, puisque seule, parmi les filles de la terre, elle a été trouvée digne instrument de l'Incarnation, cette œuvre de la charité incompréhensible de Dieu ! Pourrait-elle rester étrangère à la compassion envers les pécheurs, elle en qui voulut reposer le Dieu de toute bonté, venant sauver les pécheurs ? Jésus-Christ associe en ce jour la Vierge Immaculée à notre rédemption ! « N'est-ce « point vouloir, dit saint Anselme, qu'elle soit « notre Refuge en toutes nos peines, en toutes « nos douleurs, et qu'elle efface le forfait et la « malédiction de la femme antique ? Ah ! je ne « mérite point d'invoquer Marie, continue ce

« pieux Docteur, mais je m'encourage à la « confiance au souvenir d'une foule de criminels « qui, après avoir renié le Christ et sa Mère, ont « néanmoins été, par elle, rendus à la grâce et à la « pureté ! Fussé-je d'un pied dans les enfers, j'ai « la confiance que sa main maternelle m'en arra- « cherait au premier de mes cris. O Notre-Dame « et Reine de miséricorde, prenez donc toujours, « pour vos enfants, ceux que Jésus-Christ n'a pas « dédaigné de nommer ses frères ! » (*Méditations*, passim.)

II. — Mais Marie est Mère de Dieu : voilà surtout, M. F., ce qui doit nous inspirer une confiance sans bornes en son crédit tout puissant! Qui pourrait concevoir et dire la bienveillance, la tendresse, la révérence de notre Sauveur pour Marie sa Mère si aimable? Son amour lui a souri de toute éternité ; il l'a sanctifiée dès son premier matin, et lui a prodigué, par ses Prophètes, les noms les plus tendres et les plus affectueux. Elle est sa Colombe éblouissante de blancheur : sa Bien-Aimée toute parfaite et sans souillure ; il se dit blessé au cœur de ses charmes ravissants. Aujourd'hui même ne la fait-il pas saluer, par ses Anges, comme sa Compagne chérie : *Dominus tecum ;* l'assurant qu'elle est toute gracieuse à ses yeux? C'est en son sein que Jésus veut reposer pendant neuf mois ; et après s'être formé, développé de son sang virginal, il se nourrira de son lait, il se reposera sur ses genoux ; il aimera à à suspendre à son cou maternel ses bras enfantins et caressants. C'est sur le cœur de Marie qu'il

voudra être emporté dans la terre étrangère, devant le glaive d'Hérode; et pendant ce rude exil, il n'aura d'autres entretiens que ceux de Marie et de Joseph ! Son souffle, son haleine sera le souffle de Marie : il grandira nourri de son travail et de ses sueurs. Ils ne feront qu'un cœur et qu'une âme depuis Bethléem jusqu'au Calvaire; ils s'enivreront des mêmes joies et des mêmes douleurs. Et voyez maintenant vous-mêmes, M. F., pourrait-il commettre l'ingratitude envers Marie, Celui qui réprouve ce vice avec tant d'indignation dans sa loi? Aucune mère n'aimera jamais son enfant de la tendresse de Marie pour Jésus : aucune mère n'a jamais été torturée dans son âme à l'égal de Marie, à cause de Jésus. Et quand il nous presse et nous commande de nous souvenir des pieux offices de nos mères, particulièrement pendant les faiblesses et les besoins de l'enfance, il oublierait lui-même ce calice de douleurs que dévora sa tendre Mère, à cause de lui, pendant sa vie si tourmentée ! Qui donc oserait le penser? Oh ! ce n'est pas en vain que l'Église met à la bouche de Marie ces paroles dictées par son Fils à ses Prophètes : *Je suis un mur de défense, et mon sein est comme une tour de sûreté : Ego murus et ubera mea turris.* Je n'ai qu'à le découvrir à Jésus, aussitôt sa colère s'apaise, la foudre s'éteint en ses mains. « Pourrait-elle jamais essuyer un refus, « dit saint Augustin, quand elle a, pour parler au « cœur de Jésus, des charmes d'amour si puis- « sants? » (*De Virg.*, 35.)

Elle était donc bien figurée par Bethsabée, à qui

Salomon, son fils, disait : *Demandez, ô ma mère, car je ne sais rien vous refuser.* Elle était bien figurée par la reine Esther, de laquelle il est écrit : *Le roi l'aima plus que toutes les autres, lui accorda des faveurs sans égales, posa sur son front le diadème royal, et lui dit : Demandez, ô reine, demandez : car, fût-ce la moitié de mon royaume, elle ne vous sera point refusée.* Et Marie règne, en effet, à côté de Jésus-Christ, possédant la moitié de son Empire : à lui le jugement, à Marie la miséricorde, le pouvoir de faire grâce, d'absoudre et de pardonner. Toutes les faveurs que nous demandons à Dieu viennent des mérites de Jésus-Christ, du prix de son sang; et à quel autre Dieu donnerait-il plus de part à son sang qu'à Marie, qui en fut le réservoir et la source? Quelle Médiatrice plus grande invoquer avec autant de confiance que cette Mère couronnée de gloire, qui a porté dans ses entrailles la Réconciliation du monde, l'Espérance et le Salut de l'humanité? A qui nous confier avec autant d'abandon qu'à cette Reine céleste, lorsque l'Église nous apprend à la bénir ainsi, dans nos hymnes pieuses : « Nous vous saluons, ô Reine, Mère de « la miséricorde ; ô vous, qui êtes notre vie, notre « douceur et notre espérance, accueillez nos hom- « mages et nos vœux révérencieux? »

Holopherne assiégeant Béthulie, fit couper, pour la réduire, tous les aqueducs qui abreuvaient ses habitants! Satan, voulant emporter et réduire une âme, s'efforce à son tour de lui ôter toute dévotion et confiance en Marie, canal divin de la grâce en nos cœurs! Alors sa conquête est facile, son

triomphe assuré. Ah! Chrétiens, puisqu'elle a été choisie de Dieu pour réparer et guérir tous nos maux; puisque, en devenant Mère de notre Sauveur, elle a pris les entrailles de sa miséricorde, ne passons donc aucun jour de notre vie sans réclamer son pouvoir, sa tendresse! La douleur brise nos membres, la fièvre les flétrit, les accable; les revers, des pertes cruelles torturent nos affections : voilà l'héritage qu'Ève nous a transmis; contre ces maux cuisants, invoquons toujours la Mère de notre Sauveur, si douce Consolatrice des affligés. Le désespoir saisit notre âme au souvenir de nos offenses : des tentations de haine, de vengeance, d'impureté, d'injustice, d'incrédulité nous poursuivent : un père, une mère, des enfants, des amis sans pudeur et sans foi, suivent les chemins de la mort; voilà les fruits amers qu'Ève nous a laissés de son péché. Crions encore vers Marie Sanctuaire de la grâce, Refuge de la miséricorde : son nom béni tout seul est comme une huile répandue! *Ils n'ont point de vin*, disait-elle un jour à Jésus dans sa tendre compassion. Hélas! combien d'entre nous ont délaissé le cellier sacré du Seigneur, son vin mystérieux et ses voluptés enivrantes, et courent se désaltérer aux eaux fangeuses et corrompues! Donc, ô Mère admirable, parlez pour nous tous, au cœur de Jésus-Christ : bénissez vos enfants en ce jour de solennité et de joie : soyez-nous ici-bas la source des eaux vives et la porte du ciel; l'objet de nos cantiques et de nos joies dans la fête éternelle. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

Première partie de l'Ave Maria.

Ave, Maria, gratia plena.
(Luc., I.)

Le nombre des jeunes filles est innombrable, mais une seule est ma chère colombe, parfaite en vertu, avait dit de Marie le saint Cantique. Et voilà qu'en ce jour solennel, le plus beau des Archanges lui est envoyé de Dieu : et lui annonçant le mystère de l'Incarnation, dont elle allait être l'instrument, lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Bientôt, au jour de la Visitation, Élisabeth, remplie du Saint-Esprit, ajoutera : *Et le fruit de vos entrailles est béni.* Paroles qui, unies à la courte invocation dont l'Église les a fait suivre, compose la plus belle des prières à la sainte Mère de Jésus-Christ. Prière touchante, que la Mère pieuse apprend à son enfant quand il sait à peine bégayer ; prière que l'Église met à la bouche de ses prêtres, de ses religieux, à toutes les heures de l'office divin ; prière que tout chrétien aime à répéter dans le Chapelet, formant de sa répétition comme autant de fleurs d'une couronne embaumée, qu'il offre à la Reine du monde ; qu'il aime à redire encore le matin, à midi, le soir, au souvenir de l'Incarnation du Fils de Dieu, et des grandeurs de Marie, sa

Mère aimable. Admirable salutation ! jamais elle ne monte de nos cœurs vers le cœur de cette Mère si bonne, sans qu'elle y réponde par un sourire, par un don de son amour ! La première partie de cette prière est une louange incomparable adressée à Marie, à Jésus son divin Fils. La seconde partie est une demande, une supplication confiante à sa puissance, toujours unie à la miséricorde. La *Salutation angélique* renferme ainsi tous nos devoirs envers Marie : nous l'y glorifions comme notre Reine ; nous l'y implorons ensuite comme notre Avocate auprès de Dieu. Heureux qui sait la bien comprendre et la bien dire : recueillons-nous, M. F., pour en méditer d'abord la première partie.

Ave, je vous salue, je vous révère, je m'incline avec joie devant vous, soyez dans l'allégresse ; telle est, M. F., la parole de la *Salutation angélique*. « Le messager de la joie commence en des termes « joyeux, dit un saint Docteur : il savait bien que, « par le salut dont il était porteur, le monde allait « être inondé de lumière, la mort détruite, l'enfer « vaincu, le paradis rouvert aux hommes. Quelle « nouvelle pleine de jubilation sera jamais compa- « rable à celle-là ? Triomphez donc, ô Mère et « Source des joies célestes ; triomphez, Arbre tou- « jours vert, aux rameaux de qui sont suspendus « les fruits de la vie et du bonheur sans fin ! » Oh ! cette Salutation, M. F., suffit bien toute seule à glorifier Marie, à fonder toute notre vénération pour elle. N'est-ce point le Seigneur qui la lui a rendue le premier, qui lui en fait porter l'expres-

sion par un de ses Anges, avec une déférence profondément religieuse ? Nous serions donc aussi purs, aussi glorieux que les Anges, que nous devrions encore, à la Vierge bénie, l'hommage de notre louange et de notre amour. Elle est marquée du sceau de Satan, l'impiété de l'homme, qui se refuse à bénir Marie, à la suite du Seigneur et des Anges, qui forment sa cour. Mais, hélas ! que nous sommes loin d'avoir l'innocence des Anges ! Avec notre dégradation, notre nudité misérable, n'avons-nous pas lieu de rougir en présence des splendeurs virginales de la Reine du ciel ? Une jeune fille, laissée à elle-même, comme tant d'autres par une mère coupable, courait les entretiens nocturnes et solitaires, les bals, les lieux d'où Marie est bannie, dont la vue crucifie son cœur. Elle avait fait sa première communion avec ferveur : le souvenir de sa joie si pure et de ses promesses la tourmentait, comme un remords, au milieu de ses tristes plaisirs. Enfin, revenant à elle-même, elle disait en pleurant : il y a cinq ans que je n'ose dire : *Je vous salue, Marie.* Je me suis contentée de ces mots : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs !* Moi si impure et si scandaleuse, aurais-je osé dire avec les Anges : *Je vous salue*, c'est-à-dire, je vous aime et je vous révère ? Néanmoins, malgré nos souillures et nos infirmités, l'Église nous invite à porter nos hommages respectueux à Marie par le salut de l'Ange. Et n'est-ce point là une douceur ineffable de notre foi ? Être admis à l'honneur de saluer une Reine, de passer quelques heures à ses côtés, est une faveur enviée

par tout ce qu'il y a de plus haut placé dans un royaume. Et rares sont les heureux qui l'obtiennent. Et à chaque jour, à chaque heure du jour, à tous les instants de notre vie ; sur les chemins, sur terre et sur mer, au milieu des travaux des champs, en sa demeure, en ses maladies, en ses revers comme en toutes ses joies, une humble femme, un vieillard délaissé, le plus petit des enfants, les plus misérables pécheurs peuvent se présenter devant la Reine du ciel, et lui dire : *Je vous salue, ô Marie ;* sûrs d'être accueillis avec bonté et payés par une grâce ! Dans mon dépit, je me ferais protestant, disait quelqu'un, frappé par une administration mal informée ; mais quand je pense qu'il faudrait renier Marie ; que je ne devrais plus lui dire, avec les enfants de sa grande famille : *Je vous salue, ô ma Mère*, l'enfer est vaincu : je vivrai et mourrai catholique à l'ombre de Marie !

« *Et le nom de la Vierge était Marie* », dit l'Évangéliste, et nous redisons avec l'Église : *Je vous salue, ô Marie !* Marie, nom si beau, que de grandes reines s'en orneront comme d'une perle précieuse, tandis que d'autres craindront de le porter par sentiment de révérence. Nom si doux, qu'on ne se lasse point de le redire, parce qu'il est un miel à la bouche, une harmonie à l'oreille, une jubilation au cœur ! Nom d'une gloire si aimée, que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il appellera la louange sur leurs lèvres. Nom de grâce, d'amabilité, de pudeur, de mansuétude et de clémence ! Il réjouit le ciel, il épouvante les enfers, il enivre

les justes, il attendrit les coupables ; il rappelle les égarés ; il console les tristes, et charme toutes les douleurs. Marie ! qui s'interprète l'*Étoile de la mer*, parce que, à travers les flots orageux, il guide au port tous les chrétiens, soit dans le vaisseau de l'innocence, soit dans le vaisseau de la pénitence. Marie, qui signifie *Souveraine*, et que le peuple, dans la naïveté de son langage, traduit par Notre-Dame, la Dame qui est à nous, parce que la puissance qui lui est donnée nous appartient encore plus qu'à elle-même ! *Mère* aussi, nom le plus tendre et le plus aimable dans toutes les langues humaines ; et Mère *remplie d'amertume*, pour nous rappeler que nous sommes les enfants de sa douleur ! (V. Giraud.)

Marie, pleine de grâce : gratia plena. Voyez, M. F., elle n'est qu'une pauvre jeune fille à peine connue dans le monde ; mais elle est riche de ce trésor que rien ne remplace, et sans lequel toute chair humaine est dégradée, méprisable ; de ce trésor, dont Tobie disait à son fils : *Quoique pauvres des biens de la terre, nous serons toujours riches si notre âme est belle devant Dieu.* Et l'Ange la révère, au nom du Seigneur, comme une Reine aux attraits ravissants. Vraiment pleine de grâce est cette Vierge bénie, par qui la gloire est rendue au ciel, la paix, la vie, la foi, la miséricorde et l'espérance aux nations ! Ah ! c'est avec raison que le Saint-Esprit la compare à la lune, qui, seule, ressemble au soleil, et, par sa blancheur argentée, resplendit parmi tous les astres du firmament. Marie, véritable image du soleil de justice, rayonne devant

Dieu plus que tous les millions d'esprits de feu qui l'adorent. Les prophètes d'Israël se sont arrêtés à contempler sa beauté sans tache, pareille à l'aurore naissante, au lis au milieu des épines, à l'éclatante parure des roses de Jéricho. Cependant, toute sa gloire était dans son âme. Ce fut son cœur, siège de toutes les délices spirituelles, radieux de tous les dons, de toutes les magnificences du Saint-Esprit, qui rendit Marie reine plus belle que la beauté, et l'amour de Dieu ne put y résister.

Le Seigneur est avec vous : Dominus tecum. C'est là le fruit, la récompense de ses charmes mystérieux. Parce que toujours elle a brillé de grâce et d'innocence ; parce que, par sa prière et les saints désirs de son âme, elle s'est élancée vers Dieu autant qu'il est possible à la nature créée, toujours elle a été unie, appuyée à son Bien-aimé. Dans son amour ineffable, quand il est venu sauver le monde, n'a-t-il pas voulu que le sang de Marie, que sa chair virginale fussent sa chair et son sang? *Je suis la servante du Seigneur*, dit la Vierge sainte à l'Ange : et le Verbe, la prenant pour sa Mère, s'est fait chair et a demeuré parmi nous!

Ah! M. F., le Seigneur serait avec nous aussi si nous savions être avec lui. *Celui qui a le cœur pur, aura pour ami le Roi des cieux.* Le Seigneur serait avec nous si notre amour, au lieu de se perdre en des ruisseaux impurs, coulait dans le jardin du Saint-Esprit. Si nous savions prier, si nous avions faim du pain des Anges, il ferait une seule et même chose avec nous : il vivrait en nous et par

nous. Et, malheureux que nous sommes, nous fuyons les eaux vives de la joie, pour aller nous abreuver à ces eaux bourbeuses qui trompent la soif, remplissent le cœur d'amertume, n'y laissant que la honte, le remords et la mort !

Vous êtes bénie entre toutes les femmes : Benedicta tu in mulieribus. « Elle est bénie de Dieu, qui, l'aimant de préférence à toutes les autres, lui a donné de concevoir et d'enfanter Vierge, le Sauveur. Elle est bénie des Anges dont elle va repeupler les rangs, en multipliant les élus ! Elle est bénie des hommes à qui elle donne le droit de redire : *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre royaume nous arrive !* Elle est bénie parmi toutes les femmes, dont elle a relevé, réhabilité le sexe par son enfantement divin. Partout où Marie n'est point connue, vénérée, la femme est à peine comptée comme une créature humaine : elle est prise ou délaissée par le caprice de la brutalité, plongée dans la honte et la dégradation, brûlée vive sur la tombe de son époux. La femme chrétienne, au contraire, vit heureuse, honorée dans les nations, à l'ombre de Marie. La jeune vierge aime à prier devant son autel et lui confie son avenir. La mère, voyant l'Enfant divin dans ses bras, presse avec plus d'amour le sien sur son cœur ; l'épouse méprisée se console à ses pieds de l'abandon d'un époux infidèle, et d'innombrables troupes de vierges, disant un éternel adieu au monde et à ses vanités, s'honorent de marcher sous sa blanche bannière, pour être présentées par elle au Roi de gloire. » (V. Giraud.)

Mais Marie n'est si belle et si grande que pour donner Jésus-Christ au monde ; que pour conduire le monde à Jésus-Christ son Sauveur. C'est avec Marie, comme autrefois les Mages, que nous trouvons l'Enfant divin. Devenue sa Mère, à l'étonnement de la nature, elle est, à ce titre, la Reine du saint amour, d'une tendresse ineffable pour Jésus. Jamais nous n'aurons son sourire, sa bienveillance, si, après l'avoir bénie parmi les femmes, nous ne bénissons surtout Jésus, le fruit de ses entrailles. C'est pourquoi, par le mouvement de l'Esprit-Saint, Élisabeth s'écriera à la Visitation : *Le fruit de vos entrailles est béni !* Fruit béni, en effet, par qui sont bénies toutes les nations de la terre ; fruit béni par sa beauté, sa saveur, ses délices. Oh ! si le goût et l'odorat de notre cœur n'étaient point dégradés, corrompus, comme nous redirions avec les désirs du Cantique sacré : *Attirez-nous après vous et nous courrons à l'odeur de vos parfums !* Comme à la vue de Jésus, petit enfant, donné à nos misères, et à nous présenté dans les bras de Marie, nous accomplirions ce vœu du Prophète : *Que tous les peuples, ô Jésus notre Dieu, célèbrent vos louanges ; car notre terre a donné son fruit et germé son Sauveur !*

Saluons, M. F., la Vierge si digne de nos louanges : aimons à la saluer à chaque instant du jour, avec la foi et la dévotion des Anges. Que son nom vénéré soit toujours sur nos lèvres, toujours dans notre cœur : qu'il soit la dernière parole de notre vie avec le nom béni de Jésus ! « Divine Marie, s'écriait saint Anselme, oh ! je ne vous

« demande qu'une seule grâce : faites que votre « infortuné serviteur ait toujours votre nom « présent à la mémoire : qu'il soit toujours avec « moi dans mes périls, avec moi dans mes an- « goisses comme dans mes joies. Je ne vous « demande point d'autre faveur, certain de ne « point périr à l'abri de cette protection pieuse « et fidèle. » Et comment, M. F., pourrions-nous oublier cette parole que lui apporte l'ange aujourd'hui : *vous êtes pleine de grâce, vous avez trouvé la grâce devant Dieu ?* Accourons donc à ses pieds : malheureux, elle essuyera nos larmes ; pécheurs, elle nous obtiendra le pardon ; justes, la persévérance et la couronne ; à tous elle accordera de paraître devant Dieu avec la robe nuptiale. Et puisque sur la terre, où toute fleur pâlit et sèche, exposée à nos infirmités et à nos douleurs, cette Vierge sainte était si belle de grâce, si digne de la bénédiction parmi les femmes ; combien elle doit être plus belle encore, plus ravissante à voir, dans sa douce majesté de Reine du ciel, avec toute l'affluence des délices dont le Seigneur l'a comblée ! Ah ! soupirons vers elle du fond de notre exil ; et faisons monter jusqu'à son trône ce désir ardent d'un de ses serviteurs : Prenez nos cœurs, ô Marie : O Mère admirable, si aimable, si enivrante à voir, donnez-nous de nous rassasier un jour de vos amabilités sans rivales, d'écouter les merveilleux concerts de votre cour, de recueillir en nos âmes l'harmonie de ses cantiques et de ses instruments de fête, de vous bénir, enfin, avec Jésus, le fruit de vos entrailles, aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HUITIÈME INSTRUCTION.

Deuxième partie de l'Ave Maria.

Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccàtoribus !

La *Salutation angélique*, quelle prière pieuse, quelle hymne touchante à Marie ! C'est là, qu'inclinés avec l'Ange, devant elle, nous révérons sa grandeur sans rivale, sa grâce pure et parfaite, qui l'a rendue si chère au Seigneur. Et retrouvant en elle la vraie Mère des vivants, toute bonne et toute-puissante auprès de Dieu, nous la bénissons entre toutes les femmes. De plus, à la vue du Verbe incarné, notre reconnaissance éclate, et bénit aussi *Jésus*, *le fruit de ses entrailles*. Jésus ! Marie ! deux noms qui retentissent ensemble sur les harpes des Anges, deux noms qui s'appellent et s'unissent dans nos prières, dans nos solennités, dans nos cantiques, à la vie, à la mort. Du lever du soleil à son coucher, les noms de Jésus et de Marie sont loués par la Salutation de l'Ange. La répétition que nous aimons à faire de l'*Ave, Maria,* dit bien que notre cœur ne peut cesser d'épancher sa reconnaissance vers le ciel, au souvenir de notre délivrance : c'est un cri de joie de l'âme fidèle, qui ne peut se lasser de féliciter Marie, sa Mère, sur

son bonheur et ses joies! Mais nous souvenant que Dieu n'a fait Marie si grande et si puissante, que pour nous, voilà que, dans la seconde partie, au milieu de nos fautes et de nos alarmes du jugement, nous implorons sa tendresse, en lui recommandant notre vie et la fin de notre vie. C'est sur cette supplication touchante, ajoutée par l'Église à l'*Ave, Maria*, que j'appelle maintenant, M. F., tout l'intérêt de votre pieuse attention!

Sancta Maria : sainte Marie. Voici de nouveau, sur nos lèvres, ce Nom plein de suavités inexprimables, et que les Saints se gravaient sur la poitrine avec un fer ardent ; ce nom qui ne peut être répété par les enfants de Dieu, sans rallumer leur amour et leur joie! *Mère de Dieu* : *Mater Dei!* Quel titre, M. F., pour une humble fille de la terre! Malgré la pureté incorruptible et les délices spirituelles de son cœur, qui font de Marie la maison d'or, chef-d'œuvre de l'architecture ineffable du Saint-Esprit, les Docteurs de l'Église s'écrient : « Devant « épouser la chair de l'homme pour racheter « l'homme, vous n'avez pas eu horreur des entrailles « d'une Vierge! » Ces paroles, *Mère de Dieu*, devraient, M. F., nous arracher des larmes! Dieu s'est fait homme : il s'est renfermé dans la prison grossière d'un corps humain, puis il est entré en notre vie, dévorant toutes les amertumes de notre exil ; et Marie fut élue pour adoucir et boire avec lui ce calice des douleurs! Quel chrétien donc n'aimerait Jésus et Marie de toute la tendresse de son cœur! Cependant ici, comme partout, l'enfer a essayé de s'attaquer à Marie, par qui son empire

est abattu. « Marie, disait Nestorius, n'est point « Mère de Dieu, car elle n'est Mère que de la chair « de Jésus. » Le malheureux oubliait que la nature divine et la nature humaine ne font qu'une seule personne en Jésus-Christ, de même que le corps et l'âme ne font en nous qu'un seul homme. L'impie Nestorius a été frappé d'anathème, sa langue, de son vivant, en punition de ses blasphèmes, a été dévorée par les vers. Toujours nous pourrons invoquer Marie sous le titre auguste de *Mère de Dieu*, qui renferme tous les autres, et donne espérance à toutes nos prières ! Que pourrait, en effet, refuser Jésus à sa Mère bien-aimée, quand elle le prie pour nous, rachetés par lui à si grand prix, et qu'il aimait à appeler ses *frères* ? Et ce n'était point là un vain nom ; il voulut que sa Mère si tendre fût aussi notre Mère.

La dernière parole de son Testament au Calvaire, en se tournant vers Marie, fut celle-ci : Femme, vous les prendrez pour vos enfants ! Et Marie a accepté cet échange. Elle a laissé déchirer son cœur pour y greffer cet amour maternel qu'elle porte à tous les chrétiens ! O cœur béni de Marie ! que Jésus aima comme le plus tendre et le plus généreux, qu'il parfuma lui-même de sa charité infinie ! Cœur qui nous porte plus d'amour que les séraphins n'en portent à Dieu ; Cœur sacré, que votre miséricorde coule sur nous à flots, car nous sommes enfants d'Ève, exilés en cette vallée de larmes, que nous remplissons de nos gémissements ! Ah ! M. F., tous ceux qui pleurent ici-bas, tous ceux dont la vie saigne sous le chagrin, sous les revers,

sous la malice des hommes ou des démons, peuvent aller à Marie leur Mère aimable, certains que son nom divin sera sur eux comme une huile répandue, divinisant leur tristesse et leurs larmes. « Otez le soleil de ce monde, s'écrie saint Bernard; « où est la belle et douce lumière du jour? Otez « Marie de cette vallée noire et orageuse que nous « traversons, qui reste-t-il, sinon le brouillard et « les ombres de la mort? » Enlever Marie de la religion, c'est enlever une pieuse Consolatrice aux prêtres qui pleurent entre le vestibule et l'autel, sur les péchés du peuple ; à l'orphelin, à la veuve délaissée, à l'âme fidèle en sa sécheresse, au pécheur en son repentir, à l'innocence tourmentée, au malade en ses angoisses, aux âmes du purgatoire dans les flammes. Que Marie disparaisse de l'Église de Dieu ; la grâce n'y est plus unie à la majesté, ni la tendresse à la grandeur,

Puisque Marie est Mère de Dieu ainsi que Mère des hommes, priez donc pour nous, lui disons-nous : *Ora pro nobis.* A qui douterait encore de l'efficacité de sa protection et de son crédit auprès de Dieu, on peut dire : Interrogez ces pauvres qu'elle a nourris, ces malades qu'elle a visités, ces captifs dont elle a fait tomber les fers, ces guerriers qu'elle a arrachés à la mort dans le feu des batailles ; ces femmes dont elle a calmé les douleurs ; ces matelots échappés à la tempête pour avoir imploré l'*Étoile de la mer.* Allez de ville en ville, de maison en maison, des palais aux chaumières : partout vous retrouverez sa providence maternelle. Demandez à ces justes, autrefois pé-

cheurs, et ramenés à la vertu, parce qu'au milieu de leurs égarements, ils n'oublièrent jamais cette Vierge divine, qui a charmé leur enfance. Visitez ces sanctuaires élevés dans les villes, dans les vallées, sur les montagnes, sur les rivages de la mer ; surtout ces sanctuaires renommés de *Bon-Secours*, de *la Délivrance*, de *Notre-Dame des grâces*, de *Liesse*, de *Fourvières*, des milliers d'autres ; les innombrables *ex-voto* des générations vous raconteront son assistance miraculeuse. Les monuments de la reconnaisance des peuples, le ciel, la terre et les flots, tout parle de sa puissance, tout célèbre sa tendresse inépuisable pour nos corps et nos âmes !

Priez pour nous, pauvres pécheurs : Ora pro nobis peccatoribus. Ce mot *pauvres* ne se trouve pas dans le texte latin. C'est le peuple, ce sont nos pères qui, dans la profonde philosophie de leur foi, ont compris que l'idée de pauvreté doit toujours être attachée au péché. Nous nous présentons donc devant la Reine des miséricordes, avec un accent de suppliants, de misérables ; nous l'implorons avec un cœur humilié, repentant ; car prendre ce titre honteux, et rester attachés au péché, ne serait-ce point insulter à la Vierge très pure ? Et qui de nous, M. F., fût-il grand, empereur, riche et puissant, n'a lieu de crier à Marie : *Priez pour nous, pauvres pécheurs !* Tous, hélas ! nous ajoutons au néant de notre origine, le crime de notre révolte contre Dieu. Qu'avons-nous fait du sang de Jésus-Christ notre frère ; de notre Baptême, de tous les Sacrements, de toutes les

grâces, de nos promesses solennelles si souvent réitérées, si souvent violées? Avons-nous tous répandu la bonne odeur de Jésus-Christ, selon notre pouvoir, autour de nous sur les âmes? Les avons-nous préservées, selon notre pouvoir, de la corruption envahissante des pécheurs? Dans cet univers où Dieu a tout fait pour sa gloire, quelle créature n'avons-nous pas fait servir à son déshonneur? Priez donc pour nous, si pauvres et si misérables, ô Marie, Refuge des pécheurs! Voilà que nous crions à vos pieds, avec plus de détresse que le mendiant, mourant de faim et de froid, à la porte du riche! Et si tels sont nos sentiments, M. F., reposons-nous en toute confiance auprès du cœur de notre Mère céleste: il n'a jamais été entendu dire, dans le siècle, que le plus coupable, recourant à elle, en ait été dédaigné, repoussé. Voilà que même, en nos tristes jours, Marie, sous le nom de *Notre-Dame des Victoires,* rend la vue aux aveugles, fait marcher les paralytiques et entendre les sourds; ressuscite les morts les plus enfoncés dans l'enfer; promène dans le monde entier les triomphes de sa puissance et de sa clémence maternelle. Heureux l'homme qui sait faire abaisser sur ses misères les yeux miséricordieux de Marie!

Priez pour nous maintenant : ora pro nobis nunc. C'est, en effet, à tous les instants, à toutes les heures et toujours que nous avons besoin du secours de Marie sur nos maux. Ce *nunc*, ce maintenant, c'est le cours entier de la vie. Le passé n'est plus à nous : l'avenir ne nous appartient pas encore, peut-être ne nous appartiendra-t-il jamais

Mais ce moment si précipité dans son vol, qu'il n'est déjà plus quand on l'a nommé, ce moment est celui des périls, des épreuves et des combats : c'est l'arène où nous avons à lutter contre trois redoutables ennemis, acharnés à notre perte, le monde, l'enfer, nos passions. C'est la mer orageuse, fréquente en naufrages, la mer semée d'écueils, où notre frêle nacelle peut mille fois se briser, avant de toucher le port ! C'est la vallée des pleurs et des afflictions. Priez donc pour nous, ô Marie ; priez pour nous, jetés au milieu de tant de tribulations, car de ce moment critique dépend toute notre éternité.

Mais il est une heure plus critique encore, l'heure suprême, l'heure du dernier combat qui doit fixer, sans retour, notre sort éternel ; heure d'angoisses et d'alarmes pour l'âme la plus sainte ; heure où peuvent se réparer tous les égarements d'une longue vie, ou bien se perdre tous les mérites amassés. C'est alors surtout, à la vue du passé qui s'enfuit, du présent qui nous échappe, du jugement qui s'avance, que nous avons besoin d'un secours d'autant plus puissant, que nos ennemis nous livrent des assauts plus terribles, pour nous prendre notre âme. Et à qui recourir en cette extrémité périlleuse, sinon à vous, ô Marie, Notre-Dame de la bonne Mort ! Ah ! priez pour nous maintenant, mais surtout à notre dernier passage, à l'heure de notre mort, et daignez nous montrer dans sa joie, Jésus, le fruit béni de vos entrailles !

Amen : Ainsi soit-il; c'est-à-dire, M. F., que

Marie soit saluée, honorée, bénie avec son tendre Fils, par toutes les générations ! Que son amour et sa puissance veillent sur nous ici-bas, pendant ce voyage où nous pouvons si facilement nous perdre; qu'à l'heure de notre mort, sa main compatissante vienne essuyer nos sueurs et nos larmes, prendre et recueillir nos âmes et les présenter au souverain Juge. *Ainsi soit-il*, qu'il en soit ainsi. Ah ! M. F., nous redisons souvent cette prière merveilleuse et céleste. Quelles délices enivreraient nos âmes, si nous la disions bien ! Comme cette Reine aimable du ciel et de la terre saurait nous pardonner et nous bénir, si nous nous représentions que nous sommes en tête à tête avec elle; si nos cris de détresse étaient portés vers elle, par des cœurs repentants et pénétrés de nos besoins ! Les maux de la vie débordent sur nous; nos offenses irritent sans cesse contre nous la colère du Seigneur. Mais voilà que Marie, sa Mère bien-aimée, nous est aussi donnée comme le prodige de sa miséricorde, comme Cause de notre joie, Porte des cieux et Refuge des pécheurs. Avec l'Ange et l'Église invoquons-la donc en toutes nos prières, dans l'*Angelus*, en venant dans le temple, en passant devant ses images, à tous les instants du jour. Et, divine Étoile de la mer orageuse, elle dirigera notre traversée jusqu'au port heureux des élus. (V. Giraud.) Ainsi soit-il.

LA VISITATION

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Jésus nous montre Marie trésorière de ses grâces en la Visitation — Marie y montre sa charité à les répandre.

Exurgens Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie, se levant en ces jours, se rendit en toute diligence au pays des montagnes : elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Élisabeth. (Luc., I.)

L'ange Gabriel venait de quitter Marie, l'humble fille de David, la Vierge très pure de Nazareth : il l'avait consultée, de la part de Dieu, puis persuadée à offrir son sang pour former le corps de notre Sauveur, son sein pour le porter et l'allaiter, son cœur pour l'aimer, son industrie, son travail, pour le servir et nourrir, afin qu'elle réparât les maux du péché en prenant part à notre rédemption. Qui

pourrait dire son ravissement de joie, quand elle vit l'incompréhensible amour de Dieu venant sauver les pauvres âmes de la terre, par sa miséricordieuse Incarnation ! Quelles extases d'inexprimable suavité pénétraient tout son être, en adorant en elle l'Enfant divin qui devait bénir toutes les tribus de la terre ! Quels transports de reconnaissance, en se voyant appelée à rendre aux hommes la grâce si misérablement perdue depuis quatre mille ans ! Que Marie, M. F., ait été choisie de Dieu pour être Trésorière de ses grâces ; que son cœur maternel n'ait point de plus grand désir que de répandre sur nous les bienfaits de l'Incarnation, la Visitation que nous fêtons aujourd'hui, et que l'Église a nommée *Notre-Dame des Grâces*, en est une preuve bien consolante. Puisse la courte méditation de ce mystère nous inspirer la plus grande confiance en cette Mère de la divine grâce !

I. — *Dans ces jours qui suivirent la Conception du Verbe de Dieu*, nous dit l'Évangéliste, *Marie s'en alla en diligence à travers les montagnes, jusqu'à une cité de Juda : elle entra dans la demeure de Zacharie, et salua sa parente Élisabeth. A peine Élisabeth eut-elle entendu ce salut de Marie, que son enfant tressaillit de joie dans son sein ; elle-même fut remplie du Saint-Esprit, et dit à grand éclat de voix : « D'où me vient ce bonheur d'être « visitée par la Mère de mon Dieu ? Car dès que « votre voix eut frappé mon oreille, mon enfant a « frémi de bonheur en mes entrailles. »* Voilà, M. F., quels dons ineffables procura la seule salu-

tation, le seul son de voix de Marie ! Jean, encore enfermé dans le sein de sa mère, est lavé de la souillure originelle et sanctifié par la grâce. Il jouit, à l'instant, de l'usage de la raison ; le mystère de l'Incarnation lui est révélé : il se sent tellement ravi de joie, qu'il tressaille dans son étroite prison, et crie déjà par cette merveilleuse jubilation : *Voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde !* Et point de prodige, nous disent les saints Docteurs, si Jean-Baptiste fut déclaré par Jésus-Christ, le plus grand des enfants des hommes. Marie, selon leur sentiment, en demeurant trois mois avec ses parents, aurait assisté à sa naissance. Et il était en elle tant de pureté ; un baume tellement odoriférant de toutes les vertus s'exhalait de sa personne sacrée, depuis surtout qu'elle avait conçu le Fils de Dieu, qu'elle répandait la pureté dans le cœur de tous ceux qui la regardaient. Saint Denys l'Aréopagite nous dit que, « même après l'Ascension, elle avait encore tant « de grâces et d'attraits célestes, qu'il serait tombé « en adoration devant elle, si la foi ne lui eût en- « seigné qu'on ne doit adorer que Dieu seul. » Et si ceux qui la regardaient, en retiraient des grâces si saintes et si pures, quelle ineffable pureté n'aura-t-elle pas communiquée à saint Jean, en le caressant, en l'embrassant, en répandant sur ses lèvres son esprit, son haleine virginale, alors que son souffle était la respiration de Jésus, qu'elle était le trône et le sanctuaire de Jésus ?

Élisabeth aussi, par cette Visitation de Marie, est remplie du Saint-Esprit, douée du don de pre-

phétie ; elle se met à célébrer Marie, la bénit entre toutes les femmes, bénissant avec elle le Verbe incarné dans ses entrailles. Elle la révère comme la Mère de son Dieu, et lui exprime toute sa reconnaissance d'en être visitée. Enfin, cette famille vénérable de justes tout entière, est enrichie des bienfaits du ciel par Marie. Si Abraham reçut tant de grâces pour avoir admis trois Anges en sa maison ; si la prospérité entra avec Jacob dans la maison de Laban ; si les prophètes Élie et Élisée enrichirent de toute sorte de bien les saintes femmes chez lesquelles ils s'arrêtaient ; si l'Arche, en demeurant trois mois en la maison d'Obédedom, la combla de bénédictions, que n'aura point fait, pour la maison de Zacharie, la Vierge pleine de grâces, Arche de la nouvelle alliance, Reine des Patriarches, des Prophètes et de tous les Saints ? Et parce que les premiers fruits de l'Incarnation du Verbe, la bonne odeur et les mérites du Sauveur sont ainsi répandus dans les âmes par Marie, rien que par son salut, par le son de sa voix, les saints Docteurs sont unanimes à nous dire que Marie a reçu de son divin Fils la moitié de son royaume, la miséricorde, tandis qu'il se réserve le jugement. A la vue de ces prémices de salut apportées à la terre par cette Vierge merveilleuse, saint Germain s'écrie : « Personne, ô sainte Mère de Dieu, ne parvient à « la connaissance de Dieu sans vous ; personne, « ô pleine de grâces, qui reçoive les dons de « Dieu, si ce n'est par vos mains. » (*De Zona Virg.*) A partir de ce moment, elle est le Trône de

la sagesse, de la lumière, de la charité, la Dépositaire des miséricordes du Seigneur ; elle ne sait que guérir, consoler, réconforter et sauver.

II. — Cependant, ce n'est point parce que Marie nous apparaît la Trésorière des grâces de Dieu, que ce mystère nous est si cher. Ce qui nous la fait aimer de tout notre cœur, et vénérer de toute la confiance de notre âme, c'est, qu'en cette Visitation sainte, elle se montre aussi bonne, aussi compatissante que puissante à nous faire du bien. La distance de Nazareth à la cité de Juda, où résidait Élisabeth, était de trente à quarante lieues. L'amour de sa chère solitude, la longueur du chemin, les fatigues d'un voyage difficile et périlleux, à travers des déserts et des montagnes escarpées, n'empêchent point cette Vierge, si jeune et si délicate, de partir. *Elle s'en va en toute diligence*, dit l'Évangéliste, nous montrant ainsi que la joie la plus vive de Marie, après la joie d'avoir trouvé la grâce devant Dieu, c'est de la communiquer, de la répandre sur ses frères. C'est elle-même qui prévient, qui vient surprendre : elle accourt avec la vitesse d'une mère vers ses enfants que des flammes vont dévorer. Et ne la bénissons-nous pas Mère admirable en tendresse, en miséricorde ? Que ce spectacle, M. F., ranime ceux qui sont justes pour aller à Marie : ainsi qu'Élisabeth, ils trouveront avec elle tous les dons du Saint-Esprit. Que les pécheurs, tristes victimes du démon, comme l'était alors Jean-Baptiste, apprennent de là à mettre en Marie leur refuge et leur confiance. Non seulement elle ne méprise

personne, elle ne rebute personne, mais le pécheur, le plus grand, quelles que soient ses souillures, est sûr d'être abrité avec compatissance auprès de son cœur maternel. Par un de ses regards pour eux, auprès de Jésus, par sa prière pour les plus indignes, leur âme refleurira, et eux aussi tressailleront d'allégresse en présence de Marie. Qui ne connaît ce défi solennel de saint Bernard : « Je consens qu'il ne soit plus jamais « parlé de sa miséricorde, si le pécheur le plus « souillé, le plus enfoncé dans l'enfer, se souvient « de l'avoir implorée du fond de son cœur, et d'en « avoir été délaissé. » — « La source de la vie, « dit le même saint Docteur, c'est Notre-Seigneur « Jésus-Christ. Les eaux de cette source sont « venues jusqu'à nous : un canal nous les amène « du haut du ciel. » Vous savez, M. F., que c'est à Marie qu'il a été dit : *Je vous salue, pleine de grâce.* « Ah! si les courants de la grâce ont man- « qué si longtemps au genre humain, c'est que « Marie n'intercédait point encore pour lui. C'est à « Marie qu'il a confié le prix de notre rédemption. « Il a placé en elle tous ses biens, afin que nous « reconnaissions ne rien avoir, que de cette « Reine divine remplie de délices. Elle est devenue « la providence de tout ce qui souffre et gémit « elle est l'échelle des pécheurs pour les faire « remonter à Dieu, elle est tout le fondement « de nos espérances. Elle a trouvé la grâce devant « Dieu, et nous n'avons besoin que de la grâce. « Elle ne sollicitera point pour nous richesses, « honneurs, puissance : son ambition mater-

« nelle ne demandera que la grâce qui nous « sauve. » (*De aquæ ductu.*)

Nous le voyons dans le mystère de cette fête : qu'il fait bon, M. F., être visité, salué par Marie ! Comme, avec elle, nous arrivent tous les biens : Jésus, le Saint-Esprit, la lumière, l'innocence, l'allégresse ! Ah ! de toutes les parties intimes de notre cœur, de toutes les affections de nos entrailles, de toute la ferveur de nos vœux, honorons cette Mère auguste de notre Sauveur : telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous obtenions tout par Marie ! Hélas ! M. F., tandis que cette Reine des vertus fut accueillie avec bonheur, avec la plus affectueuse sympathie par la famille d'Élisabeth, nous, pauvres pécheurs, dépourvus de tous les biens ; nous qu'elle voudrait embrasser, réchauffer, enrichir, nous la négligeons, nous fuyons ses entretiens, ses visites. Elle est à notre porte et y frappe. Le plus humble des hommes, le plus grand pécheur, à toutes les heures du jour et de la nuit, en sa demeure, en ses maladies, en ses travaux, sur les chemins comme dans nos temples, peut se mettre en tête à tête avec cette Reine de toute grâce, sûr de trouver en elle une Mère au doux sourire, lui tendant les bras, lui ouvrant son cœur. Et nous sommes insensibles ! Faut-il s'étonner que nous mourions de faim auprès de l'abondance ; que notre âme soit aride et flétrie auprès des eaux vives ? Ah ! ne quittons pas les pieds de cette Vierge bénie, Mère aimable de Dieu et des hommes, sans la prier d'abaisser sur nous ses regards. Crions vers elle en toute humilité, avec le

pieux désir de la détresse et de la foi : Priez pour nous, ô Reine des miséricordes, priez pour nous, car vos prières sont le salut des hommes ! Vierge compatissante, daignez visiter nos âmes infortunées, demeurer avec nous tant que nous voyageons sur la terre, et nous donner la grâce d'être avec vous, dans le repos des fêtes éternelles ! Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Marie, dans la Visitation, modèle de la charité spirituelle et corporelle que nous devons au prochain.

Exurgens Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, et salutavit Elisabeth.

Marie, se levant en ces jours, se rendit en toute hâte au pays des montagnes, et salua Élisabeth.

(Luc., I, 29.)

Le Verbe de Dieu fait chair, c'est, M. F., la charité revêtue de notre chair. L'Incarnation est le mystère de la tendresse, de la charité du Seigneur pour nous. C'est Dieu aimant tellement le monde, que, pour lui, il a livré son propre Fils, et avec lui nous a donné tous les biens. Or, personne ne peut renfermer des charbons ardents dans son sein, sans en brûler. Et comment Marie aurait-elle pu porter en son cœur le Fils de Dieu, ce foyer de toute charité, sans que sa flamme n'embrasât son être tout entier? Ah! toujours Marie fut dévorée du zèle de l'amour de Dieu et du salut des âmes. Dès son enfance la plus tendre, elle perçait les cieux par sa prière : elle priait comme les patriarches et les prophètes dont elle est la Reine, afin que Dieu descendît parmi nous, lever la malédiction, renverser les idoles et sauver les âmes. Mais

quand elle sut que les temps étaient accomplis ; que la restauration du royaume des cieux était proche ; que la face de la terre allait se renouveler sous le souffle de l'Esprit-Saint ; que la miséricorde allait se répandre sans mesure sur toutes les générations, et qu'elle en était l'instrument de prédilection : quand elle sentit que son cœur ne battait plus que par le cœur de Jésus, qu'il était lui-même sa vie, son souffle, sa respiration, qui pourrait dire l'ardeur brûlante de sa charité ? Le mystère de ce jour en est une preuve bien touchante. C'est en le méditant, Chrétiens, que nous redirons avec un de ses pieux et illustres serviteurs : « O Marie ! on ne peut vous nommer ni penser à « vous, sans renaître à l'amour, à l'espérance ! » Elle se montre, en effet, en cette Visitation sainte, un admirable modèle de charité spirituelle et corporelle

I. — « Avant l'Incarnation du Verbe en son « sein virginal, Marie a constamment aimé la « retraite. Dès sa plus tendre enfance, elle s'est « arrachée aux bras de ses parents, pour se réfu- « gier dans le temple, à l'ombre sainte et tran- « quille des tabernacles. Revenue à Nazareth, elle « s'y cachait à tous les regards : ce fut dans le « secret de sa chambre que la trouva l'ange Gabriel, « quand il vint la saluer au jour de l'Annoncia- « tion. » (Saint Ambr.) Pourquoi donc aujourd'hui, aussitôt que l'Ange se fut retiré vers les cieux, et qu'elle eut conçu le Verbe du Seigneur, la voyons-nous sortir dans le monde, traverser des déserts et des montagnes, s'en aller au loin visiter

Élisabeth? Pourquoi, M. F., sinon que la charité de Jésus la presse? L'Ange lui a dit que sa parente vient d'être favorisée des merveilles de Dieu ; que, malgré sa stérilité, elle a conçu sur le déclin de ses jours. Et Marie accourt, Vierge pleine de grâce, porter les prémices de la rédemption à cet enfant du miracle. Rien qu'au premier son de sa voix, aux premières paroles de ses lèvres, Jean-Baptiste sera sanctifié avant sa naissance. Élisabeth sera remplie du Saint-Esprit, et sa maison tout entière parfumée de la bonne odeur de Jésus-Christ. Bien plus encore : Marie restera pendant trois mois à prodiguer à cette famille heureuse toutes les industries de sa tendresse, à aider sa parente en sa vieillesse, comme dans les fatigues et les douleurs de sa grossesse ; à l'édifier par ses entretiens merveilleux et par les cantiques ravissants de sa reconnaissance ! Et comme l'Évangéliste, M. F., a bien su peindre, à grands traits, cette Vierge aimable, chantée Reine des miséricordes par tous les siècles! *Elle s'en va en toute diligence, au pays des montagnes*, nous dit-il, *jusqu'à la cité où demeurait Zacharie, et salue sa parente.* Ainsi la charité lui donne des ailes, et enivre son âme de plus de joie que les mondains n'en trouvent dans leurs fêtes et dans leurs vains plaisirs. Elle se hâte dans sa course : car peut-on trop se hâter de délivrer une âme de la captivité du démon? Elle se hâte, car portant avec elle la surabondance, la plénitude de tous les biens, c'est un besoin pour son cœur si compatissant, de les répandre sur nous. Pieuse Empressée, sainte Affairée du paradis,

comme la nomme un illustre Docteur, pour chacun de nous, comme pour la maison de Zacharie, elle s'intéresse aux besoins et aux maux de notre vie, avec plus de tendresse que la mère ne veille sur son fils unique condamné à la mort. Admirable Mère de la vie et de la grâce, la voilà qui immole à la charité, ses goûts, ses habitudes, sa jeunesse, sa dignité sublime, son corps et son âme. Elle n'attend point qu'on l'ait prévenue ni invitée : elle fait toutes les avances. Après s'être déclarée servante du Seigneur, elle se rend encore servante d'une femme qu'elle surpasse infiniment en grandeur, partageant ses peines pendant trois mois, et l'assistant de tout son cœur. N'est-ce point là cette belle et mystérieuse Épouse dont le saint Cantique a dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin, plus embaumées que les parfums les plus exquis?* N'a-t-elle pas répandu, sur la famille d'Élisabeth et sur le monde entier, le baume odoriférant et délicieux de la miséricorde?

II. — « Cette espèce de baume, qui est composé « de la détresse des pauvres, des angoisses des « persécutés, du trouble des tristes, des fautes « des pécheurs, des afflictions des malheureux, « paraît vil et méprisable à plusieurs. Qu'il est « cependant salutaire à l'âme, puisqu'il est écrit : « *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils* « *obtiendront miséricorde*! Heureux l'homme qui « en parfume sa vie, par sa compassion et son « dévouement à la misère de ses frères ! Quand « viendra le jour mauvais, l'heure suprême de la « mort, sa lampe sera remplie de l'huile sacrée,

« et Dieu se souviendra de son sacrifice. » (S. Bern., *in Cant.* 12.) Ces paroles du dévot saint Bernard rappellent à chacun de nous, M. F., comme fruit de cette fête de la Visitation, le double devoir de la charité corporelle et spirituelle. Et qui donc parmi nous est charitable? Malgré nos protestations à Dieu dans la prière, je le demande, M. F., en est-il beaucoup dans cette assemblée, pour aimer le prochain comme eux-mêmes? Pour les uns, la charité et ses œuvres sont de pure fantaisie : ce que font les autres ne me regarde pas, dit-on, et la conscience se tranquillise dans une indifférence mortelle. Pour les autres, la charité consiste à ne point dérober, à ne point blesser l'honneur ou la réputation, tandis qu'il est écrit : *Celui qui n'aime point, demeure dans la mort. Dieu a commandé à chacun de nous de s'intéresser à son prochain. Mes petits enfants*, ajoute saint Jean, *n'aimons point seulement de paroles, mais en vérité et par nos œuvres*! Ah! dans toute la doctrine de Jésus-Christ, il n'est point de précepte plus inviolable et plus sacré que la charité, et son caractère est de faire du bien, de secourir, d'assister, de compatir à ceux qui souffrent, de pleurer avec ceux qui pleurent, de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie. N'est-ce point ainsi que l'a pratiquée, dans sa Visitation sainte, la Vierge prudente, Miroir de la justice? Eh bien! M. F., pour mériter sa protection puissante et fidèle, imitons ses exemples. Il y a toujours à nos côtés de pauvres et tristes malades, ou un père, ou une mère dans le deuil et le chagrin; des indigents manquant de

pain, de vêtements, d'assistance ; des personnes que l'on persécute injustement, que le monde abandonne. Comme une visite charitable, ainsi que celle de Marie, ferait tomber un baume de bonheur sur ces cœurs déchirés ! Oh ! n'oublions jamais ces promesses de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu et vous m'avez revêtu ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli ; j'étais infirme et vous m'avez visité. Ce que vous avez fait au dernier de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait : entrez en possession du Royaume qui vous est préparé.* Tandis qu'à tous ceux qui n'auront point exercé les œuvres de la miséricorde, il sera dit cette parole terrible : *Retirez-vous loin d'ici, maudits, dans le feu éternel !*

Cependant, Marie, portant dans la famille d'Élisabeth les grâces divines, les dons et la joie du Saint-Esprit, nous prêche surtout les œuvres de la charité spirituelle, les intérêts bien plus précieux des âmes immortelles. Hélas ! M. F., les pauvres spirituels peuplent la terre ! Que d'ignorants, d'indifférents, d'aveugles, d'impies, d'hommes plongés dans la chair et le sang, ayant la haine de Dieu et l'amour du mal ! Et personne pour s'en alarmer, pour en gémir, pour leur porter secours. Ni les liens de la famille, ni l'amitié jurée, ni l'autorité reçue de Dieu sur des enfants, des sujets, des ouvriers, rien n'émeut pour des âmes qui dorment sur l'abîme et descendent vivantes dans les enfers. La plaie la plus horrible de notre siècle, n'est-ce point l'indifférence sur la ruine, sur la damnation

des âmes, quand on n'en est point le complice ou l'instrument ?

Pour honorer ce mystère sacré de la Visitation de Marie, prenons à ses pieds, M. F., la résolution de répandre autour de nous la bonne odeur de Jésus-Christ, de nous intéresser par nos conseils, par nos exhortations, par nos prières, aux âmes qui nous sont chères, qui vivent à nos côtés. Et puisque nous ne pouvons quitter notre maison, notre patrie, ni aller évangéliser les infidèles, aidons de nos prières et de nos aumônes ces missionnaires généreux qui sacrifient leur vie sur tant de rivages barbares et sauvages, afin de porter dans les âmes la grâce et la lumière de l'Évangile. Enfin, M. F., ne nous oublions pas nous-mêmes en cette solennité. Marie est heureuse, elle tressaille du bonheur de faire du bien, elle court, elle bondit sous la flamme de la charité, afin de répandre plus tôt les mérites et les grâces de Jésus-Christ. Aurons-nous jamais une amie plus tendre et plus généreuse, plus prudente et plus fidèle ; une mère plus aimable que celle au cœur de qui Jésus-Christ a établi le Trône de sa miséricorde? Courons donc en toute confiance à ses pieds : conjurons-la de nous visiter, de demeurer avec nous toute notre vie, de veiller sur les dangers de notre corps, sur les dangers de nos âmes ; de nous placer, enfin, en cette patrie céleste qui ne connaît ni douleur, ni ennemi, mais où le Seigneur, au milieu des voluptés incorruptibles de sa maison, essuie toute larme des yeux de ses élus. Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Marie, dans sa Visitation, modèle de parfaite humilité.

Exurgens Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, et salutavit Élisabeth.

Marie, se levant en ces jours, s'en alla en toute hâte au pays des montagnes, et salua Élisabeth.

(Luc., I. 39.)

Le Fils de Dieu venait de s'incarner dans le sein de Marie, pour nous, hommes, et pour notre salut : il était devenu le cœur, l'esprit, l'âme de cette Mère virginale, qui pouvait redire, avec le saint Cantique : *Mon Bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui.* Venant nous visiter comme un soleil levant, afin d'épancher sur nous ses miséricordes et la lumière de la vie, il en porte d'abord les bienfaits à Jean son précurseur, et à sa famille juste et fidèle : il presse Marie, sa tendre Mère, d'être la première ministre de ses grâces : il la montre au monde comme la Reine bénie, à qui il a donné toute puissance sur ses trésors. Ah ! c'est le Fils de Dieu, encore dans le sein de Marie, faisant l'office de

Jésus, c'est-à-dire de Sauveur, en ce mystère de sa Visitation, que l'Esprit-Saint saluait ainsi par son Prophète : *J'entends la voix de mon Bien-aimé : le voici qui vient à travers les montagnes, franchissant les collines.* (Cant., II.) Aussi, pour nous inspirer toute confiance en Marie, Jésus nous l'a montrée Mère de la charité dans sa Visitation sainte ; par elle il a fait jaillir ses eaux vives qui donnent la vie éternelle. Mais arrêtons-nous aujourd'hui à une autre méditation : dans ce siècle impie qui périt par orgueil, où l'orgueil pousse les hommes à se révolter contre Dieu et contre les hommes, aimons à voir comment Notre-Seigneur a dit à sa Mère bien-aimée, et comment elle retient en son cœur cette parole sacrée : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Marie, M. F., vient d'être élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges et des saints. A elle un de ces Esprits brillants et sublimes, qui toujours sont debout devant le Trône de Dieu, est venu dire dans une profonde révérence : *Je vous salue, ô toute pleine de grâce. Le Saint-Esprit va survenir en vous : la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et le fruit saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu.* Vierge glorieuse, élevée au-dessus de toute louange, elle peut dire à son Créateur, à l'étonnement de la nature : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré de mes entrailles. Elle est devenue comme une seule et même chose avec le Roi des cieux, devant qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Cependant elle s'abaisse, elle s'anéantit en sa Visitation. Que de prétextes

elle pouvait opposer à son voyage ! Sa jeunesse, les dangers d'une route difficile à travers les forêts, les déserts et les montagnes ; le respect qu'elle devait à sa position de Mère de Dieu ; le silence qu'avait gardé à son égard Élisabeth, tout lui disait de rester à Nazareth, dans la paix, le repos, la prière. Mais non, M. F., Marie est en tout la Reine admirable des vertus. Elle s'est déclarée servante du Seigneur ; elle va paraître au monde, pendant trois mois, comme humble servante d'Élisabeth. On dirait que son cœur brûle d'impatience de montrer que, plus elle est grande, plus elle veut être humble et s'abaisser. *Elle se lève, et s'en va en toute diligence*, dit l'Évangile, et cela afin d'être pour son inférieure comme une pauvre et fidèle mercenaire, soumise à toutes ses volontés et à tous ses besoins. *Que vos démarches sont belles, noble fille du Prince !* Que Jésus anéanti jusqu'à la forme des esclaves, pour servir ses créatures, est bien anéanti dans votre cœur aussi bien que dans vos entrailles ! Elle accourt, elle arrive à la maison d'Élisabeth et la salue. Tout à coup cette femme vénérable, enivrée de joies divines, illuminée des lumières du ciel, s'écrie dans son transport : *D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Voilà qu'à peine votre voix a retenti à mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.* Elle publie, dans son ravissement, les grandeurs ineffables de la Vierge bénie, la puissance qui lui est donnée par le Seigneur sur les âmes, sa foi, les bénédictions qui lui sont réservées parmi les femmes. Il semble qu'elle ne puisse se rassasier de ses louan-

ges. Impossible à Marie de se dissimuler que rien n'est plus sublime après Dieu que d'être sa Mère ; que cette grandeur inouïe est attachée à sa personne et doit la suivre partout. Mais elle se souvient aussi de cette parole du Psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Non point à nous la gloire, Seigneur, non point à nous, mais à votre nom, à votre miséricorde. Ne pouvant rejeter les louanges d'Élisabeth comme fausses, elle les rejette comme étrangères : à Dieu seul est renvoyé tout cet encens. En présence de son néant à qui s'est unie la majesté divive, elle chante ce cantique que saint Ambroise nomme l'extase de son humilité. Elle le chante avec tant de plaisir, avec tant de ferveur, que jamais, dans l'Évangile, elle n'a autant parlé. *Mon âme glorifie le Seigneur ; mon esprit tressaille, mais seulement dans le Dieu de mon salut. Il est vrai, toutes les générations me proclameront bienheureuse ; c'est qu'il a daigné jeter ses regards sur la bassesse de sa servante. Le Seigneur qui est tout-puissant, et dont le nom est saint, a fait en moi et pour moi des miracles de sagesse et d'amour. Magnificat anima mea Dominum.* Ainsi, M. F., ni dans son arrivée, ni dans son séjour, ni dans son cantique, aucun retour sur elle-même, aucune complaisance en son élévation. Elle ne voit que son indigence, son humilité, puis la puissance et la miséricorde de Dieu, qui dédaigne les superbes et glorifie les petits.

Enfin, M. F., lorsqu'elle est honorée, saluée avec tant de respect et de vénération ; lorsque les Anges frémissent d'amour à ses côtés, adorant en son

tabernacle le Dieu vivant de la terre et du ciel, elle demeure plusieurs mois avec sa cousine, lui rendant les devoirs les plus humbles, les plus rebutants d'une situation délicate et pénible.

Il y a là de quoi nous confondre, M. F. ; combien de fois nous arrive-t-il de corrompre les grâces et les talents que Dieu nous a confiés, en nous en attribuant le mérite et la gloire ! Ah ! voilà le poison de l'ancien serpent, qui jaillit dans nos pensées, dans nos démarches, dans nos entretiens. Nous sommes orgueilleux de nos richesses, de nos alliances, de notre crédit, de notre science. Nous voulons être loués, applaudis ; la louange, voilà le concert le plus harmonieux à notre oreille, le plus ravissant à notre cœur. Quand donc, M. F., redirons-nous enfin, avec la Vierge vénérée : *Mon âme, pour tous ces biens, renvoie la gloire au Seigneur ; elle ne tressaille de bonheur et de joie que dans le Dieu de son salut?* Hommes vains, combien notre récompense est vaine ! Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, et si nous l'avons reçu, pourquoi nous glorifier, comme si nous l'avions de nous-mêmes? « Certes, dit saint François « de Sales, rien ne peut tant nous humilier devant « la miséricorde de Dieu que la multitude de ses « bienfaits ; rien ne peut tant nous humilier devant « sa justice que la multitude de nos péchés. Consi- « dérons ce que le Seigneur a fait pour nous, ce « que nous avons fait contre lui ; soyons attentifs « à cette vérité divine : *Que tout ce qui est bon en « nous n'est pas de nous.* Hélas ! les mulets ces- « sent-ils d'être de lourdes et puantes bêtes, parce

« qu'ils portent les meubles précieux et parfumés « du prince ? Et comment ne pas être humbles et « méprisables à nos yeux, à la vue de nos misères, « de nos ingratitudes et de nos lâchetés ? » (*Introd.*, 3e partie, ch. v.)

Ne pensons pas, du reste, M. F., que ce soit un crime léger de nous mettre en place de Dieu, et de vouloir pour nous les hommages qui ne sont dus qu'à lui seul. Toute grâce, toute faculté vient de sa miséricorde : à lui en revient l'hymne de remercîment, le cantique de louange ; autrement les dons de son amour ne font que corrompre notre cœur et nous amasser des trésors de colère. « Si donc, dit saint Bernard, nous ne pouvons « imiter la glorieuse Marie dans sa virginité, imitons- « la dans son humilité. Elle a été humble et « modeste au milieu de grandeurs incomparables. « Est-ce merveille que nous soyons humbles dans « l'abjection et le péché ? »

Autre fruit à recueillir pour nous, M. F., de ce mystère de la Visitation. La divine Mère de Jésus-Christ ne dédaigne pas d'être l'humble servante d'une femme de la terre, de la servir dans ses besoins les plus délicats. Combien cet exemple touchant doit ranimer notre confiance, à nous, pauvres pécheurs! Ainsi nous en avons l'assurance : quelle que soit l'heure de notre vie où nous poussions vers elle les cris de notre tribulation, elle s'intéressera aux plaies, aux blessures de nos corps, elle s'intéressera aux souillures de nos âmes. Ah ! supplions cette Mère compatissante de visiter tant d'infirmes, tant de malades spirituels qui ne

sentent plus même leurs maux, tant ils sont enfoncés dans la mort. Redisons-lui du fond de nos cœurs : De grâce, ô notre Avocate, abaissez sur nous vos regards miséricordieux ! Salut des infirmes, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Marie, modèle de reconnaissance.

Exurgens Maria in diebus illis, et salutavit Elisabeth, et ait : Magnificat anima mea Dominum.

Marie, se levant en ces jours, salua Élisabeth et dit : C'est au Seigneur que mon âme renvoie toute la gloire. (Luc., I.)

Marie, devenue Mère de Dieu, laisse bien loin derrière elle tous les Saints. La foule des Anges la suit avec révérence, adorant en elle Emmanuel, le Verbe fait chair. Combien elle aurait mille fois plus de droit que Lucifer de s'écrier : *Je m'élèverai, et je placerai mon trône à côté du trône de Dieu !* Et comme si elle était la plus humble des femmes, elle accourt en toute hâte auprès d'Élisabeth, sa parente, pour la féliciter d'avoir conçu miraculeusement dans sa vieillesse. Le Fils de Dieu repose en elle, comme en un berceau bien-aimé ; et ce mystère de l'incompréhensible charité de Dieu, l'objet des espérances de la terre, elle va le révéler, non point aux puissants, aux riches ou aux sages du monde ; cela aurait paru rechercher trop l'éclat et la gloire. Une humble

femme, un enfant, Jean-Baptiste, avant sa naissance en auront les premiers la nouvelle. Joseph lui-même ne l'apprendra que plus tard, par le ministère des Anges. Et comme l'humilité dirige toutes ses démarches, elle demeure, pendant trois mois, auprès d'Élisabeth, afin de la servir dans les infirmités de sa vieillesse et de sa grossesse, sur le déclin de ses jours. Cependant la Visitation de la Vierge pleine de grâce offre à notre imitation une autre vertu, également aimée de Dieu et des hommes, mais que les hommes n'aiment guère pratiquer : c'est la vertu de pieuse reconnaissance envers Dieu.

Après un voyage pénible, plein de périls et de fatigues, surtout pour sa jeunesse, Marie entre dans la maison de Zacharie, et salue sa parente. Cette seule salutation porte la lumière, la grâce sanctifiante, le Saint-Esprit, en cette maison vénérable, Élisabeth, éclairée comme les Prophètes, connaît la venue du Sauveur, et le bénit dans le sein de Marie : elle s'avoue indigne de recevoir la visite de cette Mère sublime du Seigneur ; elle célèbre les grâces que produisent sa présence et sa parole, et les bénédictions qui découlent de sa personne auguste. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, s'écrie-t-elle en son admiration pieuse, *et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu daigne venir jusqu'à moi ? A peine ai-je entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.* Puis, montrant que toutes les destinées de Marie lui

sont révélées, elle ajoute : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru : car toutes les promesses qui vous ont été faites de la part du Seigneur s'accompliront en vous.* Marie ne peut se dissimuler la vérité de ces louanges ; mais si pauvre et si petite d'elle-même, si relevée par la miséricorde de Dieu au-dessus des Anges et des hommes, elle en renvoie toute la gloire, dans un élan sublime, à Celui de qui nous vient tout don parfait ; elle éclate en un cantique ineffable de reconnaissance et d'amour : *Mon âme glorifie le Seigneur : je n'ai de bonheur et de joie*, s'écrie-t-elle, *que dans le Dieu mon Sauveur. Toutes mes grandeurs viennent du regard miséricordieux qu'il a jeté sur l'humilité de sa servante !* Elle bénit sa toute-puissance qui a multiplié les prodiges en elle, l'a rendue Mère de son Fils, en lui conservant la gloire de la virginité ; elle bénit sa miséricorde qui, par l'Incarnation, se répand de génération en génération sur tous ceux qui le craignent ; elle bénit sa justice qui renverse les orgueilleux et glorifie les humbles ; sa providence qui rassasie les affamés, mais renvoie les mains vides, ces riches orgueilleux qui pensent n'avoir besoin de rien. Elle bénit enfin sa fidélité aux promesses qu'il avait faites aux patriarches et au peuple de ses élus. Cantique admirable où apparaissent la bonté, la tendresse, la générosité, le dévouement de la Reine des Saints, pour des bienfaits reçus. Elle ne peut se rassasier du bonheur et du besoin de faire admirer les perfections, les amabilités du Seigneur. Si elle parle d'elle-même, ce n'est que pour mettre en contraste son humilité,

c'est-à-dire l'obscurité, la pauvreté de sa personne ; l'oubli et le dédain du monde d'où la miséricorde du Sauveur est venue la relever. Aussi ne dit-elle pas que toutes les générations la proclameront la plus grande parmi les Saints, mais *la plus heureuse*, *la plus comblée de privilèges*. A ses yeux, elle est toute misérable. Si elle a été conçue sans péché ; si elle a germé sur une terre maudite, comme un lis sans tache, toujours odoriférant et gracieux : si elle est devenue Mère de son Dieu, elle ne s'en attribue rien : qu'à Dieu seul en soient la gloire et la louange !

Et remarquons-le bien, M. F., ce n'est point sa bouche seule qui chante l'hymne de remerciement ; c'est son esprit, c'est son âme, ses facultés les plus intimes qui tressaillent dans l'extase de la reconnaissance. *Anima mea*, *spiritus meus*. Toutes les puissances de son être, toutes les énergies de son cœur n'ont d'ivresse qu'à chanter les grâces et les vertus du Dieu Sauveur.

Combien de fois, M. F., il nous est arrivé de chanter, avec Marie, ce cantique ravissant ! Avons-nous bien compris la leçon touchante que cette Reine glorieuse nous y donne ? Certes, notre misère est plus grande, sans mesure, que celle de Marie : nul bien n'a son principe en nous. Conçus dans le péché, nous ne faisons qu'ajouter trésor sur trésor de colère, à notre malédiction originelle. Quand donc offrirons-nous aussi, sur l'autel de notre cœur, le sacrifice d'action de grâces pour le don inestimable de la vie, pour le mouvement, le sentiment, pour toutes les facultés du corps et de

l'esprit ; pour notre rédemption, pour le trésor de la foi ; pour toutes ces miséricordes, dont la terre et l'Église de Jésus-Christ sont remplies ?

Rien, M. F., ne révolte autant le cœur de Dieu que ce manque de reconnaissance. A chacune de ses Épîtres aux premiers fidèles, aux Corinthiens, aux Philippiens, aux Colossiens, à Timothée, saint Paul recommande la louange, l'action de grâces à Dieu, flétrissant du nom de païens tous ceux qui, connaissant le Seigneur, ne lui rendent pas la gloire qui lui est due. Rien, du reste, n'est si odieux, même aux yeux des mondains, que le crime de l'ingratitude. Comme ils se récrient avec indignation contre l'être assez méprisable pour oublier la main qui l'a assisté, comblé de bienfaits ! Et cependant l'ingratitude est le partage que nous faisons tous, un peu plus, un peu moins, à chaque heure, à chaque instant de notre vie, au Dieu tout bon et tout-puissant. La langue humaine ne saurait exprimer ce qu'il a fait pour l'homme : il n'est pas possible d'épuiser jamais l'étonnante mine de miséricorde que renferme chacun de ses titres de Créateur, de Rédempteur, de Père, de Pasteur. Et les hommes se nourrissent de ses dons, se servent de toutes ses créatures contre sa gloire et son honneur ! Même parmi les Chrétiens, parmi les personnes régulières, c'est-à-dire, parmi les familiers de sa maison, où sont ceux qui aiment à méditer avec complaisance, comme la Sainte Vierge, les infinies perfections de Dieu, et l'intarissable profusion de ses miséricordes ? Considérez, M. F., le corps qu'il nous a donné : comme il

est proportionné dans ses parties, parfait en chacun de ses sens, riche de grâce et de beauté ! Voyez maintenant tant d'autres personnes qui valent mieux que nous, et qui sont néanmoins privées de tous ces avantages : les unes malades, contrefaites, estropiées ; les autres abreuvées d'opprobres, de déshonneur, de mépris ; d'autres accablées de pauvreté, de maladies, d'ulcères, passant leur vie dans les gémissements et les douleurs. C'est Dieu seul qui a voulu que nous ne fussions pas si misérables ! Toutes les créatures, le jour et la nuit, le soleil, la lumière, la pluie, la mer, l'air, le feu, les forêts, les prairies, les plantes, les arbres, les animaux, tout est pour nous instruire, nous aider et nous nourrir. Toutes donc nous crient éloquemment : *Aimez le Seigneur, et bénissez-le pour les œuvres de ses mains.* Et ce qu'il y a de membres en notre corps crie de même : *Glorifiez et remerciez le Seigneur !* Examinez chacun de ces membres en particulier, et pour comprendre ce que vaut chacun d'eux, imaginez-vous la peine que vous auriez, s'il vous en manquait un seul ! « Si par hasard vous aviez perdu « un œil, quel amour n'auriez-vous point pour « celui qui le remettrait en son lieu ? Et si vous « aviez mérité qu'on vous l'arrachât de la tête, de « quelle affection, de quelle reconnaissance ne « serait point enflammé votre cœur, pour celui « qui vous le conserverait ? Combien donc plus « ardemment encore devez-vous aimer Celui qui « vous l'a donné dès le premier jour de votre vie ; « qui vous a donné et conservé tous vos membres,

« quoique si souvent vous ayez mérité de les « perdre, pour en avoir fait des instruments de « crimes et de péché? » (Grenade.)

Quant aux facultés de l'esprit, que de gens hébétés, furieux, insensés dans le monde ! Et pourquoi ne sommes-nous pas de ce nombre, sinon par la miséricorde très gracieuse de Dieu ? Combien il en est qui ont été grossièrement élevés, abandonnés dans une extrême ignorance, tandis que la Providence divine nous a peut-être ménagé des soins délicats, dès notre enfance, et une éducation honorable et distinguée !

« Considérons les grâces spirituelles. Vous êtes « enfants de l'Église ; dès le sortir du berceau « Dieu vous a appris à le connaître, à vous élever « jusqu'à lui. Combien de fois il vous a donné ses « sacrements, depuis le saint Baptême ! Combien « de fois des inspirations, des lumières intérieures, « des reproches de conscience pour votre amen- « dement ! Combien de fois il vous a pardonné vos « fautes ! Combien de fois il vous a délivrés des « occasions de vous perdre, auxquelles vous étiez « exposés ! Et tant d'années que Dieu vous a laissé « vivre, ne sont-ce pas autant de grâces de sa « bonté, de sa miséricorde infinie ? » (S. François de Sales.)

Ah ! M. F., aimons donc le Seigneur qui nous a créés, qui environne notre vie de son assistance, de ses bienfaits ; qui nous la conserve malgré nos offenses, et nous attend si longtemps à la pénitence ! Jésus-Christ rendait grâces à son Père pour un morceau de pain grossier. Une fleur, un

fruit, un raisin, le soleil, les oiseaux, les brebis, les abeilles, tout ce qui peuple cette terre, pour nos besoins ou pour nos plaisirs, nous redit dans un concert immense : Voilà comment il vous a aimés ! Ainsi imitons Marie, notre céleste Mère, et chantons à Dieu pour tous ses bienfaits : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur.* Que nous avons bien plus de motifs encore que la Reine du ciel à chanter son cantique ! Toutes ces grandes choses que le Seigneur a faites en elle et pour elle, dont elle lui renvoie des grâces si pieuses, c'est pour nous, en réalité, qu'elles ont été faites. Et Marie elle-même nous a été donnée comme une Reine de miséricorde, comme une Protectrice toujours bonne, fidèle et puissante. Ah ! tous les jours de notre vie renouvelons nos remerciements, nos hymnes de reconnaissance, de crainte qu'au jugement nous ne soyons placés avec les ingrats qui ne pourront lui dire : *J'ai chanté, Seigneur, la gloire de vos vertus, dans le lieu de mon pèlerinage.* Puissions-nous au contraire entendre alors cette parole d'ineffable douceur : *Arrivez, bon serviteur ! parce que vous avez été fidèle dans les dons que je vous avais confiés, entrez dans la joie de votre Seigneur.* Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Marie modèle de nos visites et de nos relations dans le monde.

Exurgens Maria in diebus illis, intravit in domum Zachariæ et salutavit Elisabeth.

Marie, se levant en ces jours, entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. (Luc., I.)

L'Ange venait de saluer Marie avec un profond respect ; il l'avait bénie entre toutes les femmes, comme la Bien-Aimée du Seigneur, choisie pour être sa Mère parmi les hommes. Que va faire cette Reine glorieuse, portant dans son cœur le Dieu incarné, et qui vient de recevoir le droit de le nourrir, de l'élever, de lui commander ? Ira-t-elle remplir le monde de l'éclat de sa renommée, remuer la terre, la mer et ses îles ? Non point, M. F. : sa première démarche est une visite humble et sans bruit, à une parente habitant les montagnes de la Judée, bien loin de Nazareth. Rien n'a moins de grandeur en apparence que cette Visitation de Marie, et l'Évangile la retrace en quelques mots seulement ; cependant rien n'est plus digne de

notre attention pieuse en la Mère vénérée du Sauveur de nos âmes. C'est là qu'elle nous apprend que les relations, les démonstrations de l'amitié, entrent dans l'ordre de nos devoirs, et sont filles de la sainte charité. Mais comme, hélas ! souvent les amitiés de ce monde sont des inimitiés cruelles ; comme c'est là que se corrompent les cœurs, que s'égorgent les âmes, la Vierge pleine de grâce nous offre en sa personne les règles de la sagesse, pour nos amitiés et nos visites : sujet intéressant sur lequel j'appelle aujourd'hui, M. F., votre fidèle attention.

I. — Marie, selon la remarque des saints Docteurs, ou plutôt de l'Évangile, prend son chemin, non point à travers les grandes villes, ni par les routes où se presse la foule. Elle se souvient, dit un Père de l'Église, que tant qu'Adam fut seul dans le paradis terrestre, il conserva son innocence ; qu'il devint pécheur quand il eut reçu sa compagne. Elle choisit les chemins les moins battus, quoique les plus difficiles : de plus, craignant toujours pour sa pudeur, elle se presse de tout son pouvoir, vers la résidence de ses parents. Leçon de modestie et de pudeur toujours prudente, qu'offre à son sexe la Vierge très pure. Qu'elles sont loin d'imiter leur Reine divine, ces jeunes filles insensées, qui, loin de craindre les réunions des hommes, ne se trouvent bien que là, au milieu d'eux ; qui les provoquent par la mondanité de leur parure, par la hardiesse de leurs sourires et de leurs regards, par leurs éclats de voix, par un front qui ne sait plus rougir ! « Voyez donc, s'écrie saint Ambroise,

« comment la Vierge des vierges voyage, et ap-
« prenez d'elle à traverser la foule avec promp-
« titude. Qu'on ne vous voie point circuler de
« maison en maison, rôder à droite, à gauche, sur
« les places publiques, sur les grands chemins,
« désireuses de voir et d'être vues. Qu'on ne vous
« entende point élever la voix avec de bruyants
« éclats, ni prolonger vos entretiens au milieu
« des hommes. Autrement vous n'êtes plus les
« enfants de Marie, mais des filles sans honneur,
« au témoignage même du Saint-Esprit. »

Marie se hâte d'arriver où la charité et la dévotion l'appellent. Retenez bien cet exemple aussi, jeunes filles, mères de famille. A vous entendre, vous ne trouvez point de temps pour assister au divin sacrifice, où tant de grâces jailliraient pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers : point de temps pour visiter le Saint-Sacrement, ni les autels de la Vierge votre Mère; point de temps pour les exercices ou les lectures de piété. Et l'on vous voit dans les rues, de porte en porte, des heures entières, vous occupant des fables, des intrigues et des scandales du monde. Hélas! est-ce pour des abus si criants, que le temps nous fut donné à un prix aussi grand que le sang de Jésus-Christ? Oh! combien souhaiterons-nous un jour de racheter tant d'heures aussi vainement ou cruellement consumées, durant lesquelles nous aurions pu nous enrichir pour le ciel et faire pénitence de nos péchés!

II. — Marie va visiter une famille vénérable par sa foi et sa religion, une famille dont l'Évangile a dit : *Ils étaient justes en présence du Seigneur, et*

marchaient en toute fidélité dans les commandements de sa loi : leur prière fut exaucée de Dieu et leur alliance bénie par un enfant miraculeux, alors qu'Élisabeth était dans la vieillesse ; une famille enfin qui avait la visite des Anges et dont Gabriel, un de leurs princes, avait fait l'éloge au moment de l'Annonciation. C'est là qu'elle se dirige en toute hâte ; là qu'elle aime à demeurer trois mois entiers. Autre règle, Chrétiens, que nous trace Marie, de n'avoir pour amis et pour compagnies, que des personnes honnêtes et religieuses. En dehors des relations de la vie civile, nécessaires envers toutes personnes, il nous faut imiter la Vierge très prudente ; ne donner comme elle notre amitié qu'à des personnes aimant et craignant Dieu par-dessus toutes choses. « Prenez garde, dit saint François de Sales, d'avoir « de mauvaises amitiés, car aussitôt vous seriez « mauvais vous-mêmes. L'amitié étant l'union des « cœurs, il est impossible d'unir son cœur à un « cœur mauvais, sans le corrompre. A force d'en- « tendre les impies, tous ces hommes pour qui Dieu, « l'Évangile, la conscience, l'âme, le salut, l'éter- « nité ne sont que de vains mots ; en les voyant « constamment occupés de la terre, de grandeurs « ou de voluptés mondaines, on s'habitue comme « eux à y placer sa fin dernière, à négliger les plus « saints devoirs. Hélas ! pourquoi voit-on si souvent « des générations entières empoisonnées par l'im- « piété, sinon que des enfants ont été élevés par « une mère sans croyance et sans foi ? Il est certain « que nous n'avons pas, à beaucoup près, autant « d'amour que nous en avons besoin pour aimer

« Dieu. Comment se fait-il donc que nous le prodi-
« guions et le perdions à des choses vaines ou igno-
« bles, comme si nous en avions de reste ? Ah ! ce
« grand Dieu, qui s'était réservé l'amour de nos
« âmes, en reconnaissance de notre création, de
« notre conservation, de notre rédemption, exigera
« un compte bien rigoureux du fol usage que nous
« en avons fait. Que s'il doit demander un compte
« exact des paroles inutiles, que sera-ce de ces
« amitiés imprudentes, folles et coupables ? »
(*Introduction.*)

III. — Marie entre dans la maison de Zacharie et salue Élisabeth : on ne la voit qu'avec cette parente vertueuse, conversant avec elle sur les grâces singulières que Dieu leur a faites, bénissant sa miséricorde et sa puissance. Zacharie, le saint prêtre, ne paraît pas en cet entretien. C'est donc à Élisabeth que s'adresse la Visitation de Marie : c'est avec elle seule qu'elle s'unit d'amitié, pour nous apprendre que nos visites, si elles sont sages et selon l'Esprit de Dieu, n'auront pas lieu, sans nécessité, avec personne de sexe différent. Autre leçon, filles et femmes chrétiennes, que nous donne Celle que nous bénissons entre toutes les femmes. La pureté de l'âme est comme une glace limpide, comme un miroir sans tache : le moindre souffle, un baiser, un toucher en ternit l'éclat ; que sera-ce de la fréquentation des hommes, vu l'état de corruption de notre nature ? Le caractère des cœurs purs, dit saint Ambroise, est de trembler à l'approche et aux apostrophes des hommes. Une femme honnête ressemble à Marie,

lis éclatant parmi les épines, qui ne se laisse pas facilement approcher. « Elle est toujours inquiète, « continue saint Bernard, toujours vigilante, crai- « gnant là où rien n'est à craindre. » Leçon importante, mais, hélas ! si oubliée parmi nous ! Ne voit-on pas çà et là des malheureuses, femmes ou filles, chercher avec une passion fiévreuse la société des hommes, des jeunes gens, sur les chemins, dans les champs, dans les cabarets, dans les ténèbres ; les agaçant, se livrant à des jeux folâtres, à des propos, à des postures infâmes, qui font rougir les Anges et torturent le cœur virginal de Marie ? Et combien appellent cela des légèretés, se vantent encore d'être honnêtes au milieu des souillures les plus dégoûtantes ? Il est dit qu'à la Visitation de Marie, sainte Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit. Mais est-ce Marie, est-ce le Saint-Esprit qui préside à ces entrevues, à ces amitiés immondes, que la langue évangélique est impuissante à bien flétrir ?

IV. — Quel est maintenant l'objet de cette Visitation, de ces entretiens ! D'abord la Sainte Vierge porte avec elle, chez sa parente, ce Rédempteur si désiré du monde, ce bon Pasteur venu pour donner la vie à ses brebis et courir après les égarées. A peine a-t-elle mis le pied sur le seuil de la maison de Zacharie, que le démon quitte Jean-Baptiste son petit esclave : il est rempli du Saint-Esprit et témoigne sa joie par le tressaillement de tout son corps. Il communique en même temps le don de prophétie à Élisabeth, sa mère, et cette femme vénérable, voyant tout à coup, de ses yeux, le Verbe incarné dans Marie, s'écrie : « *D'où me*

vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne jusqu'à moi? Et, après l'avoir bénie entre toutes les femmes, elle ajoute : *Vous êtes heureuse d'avoir eu tant de foi, parce que toutes les promesses du Seigneur s'accompliront en vous.* Et Marie, rentrant dans le vif sentiment de son humilité, chante, avec un amour ravissant, le cantique de sa reconnaissance et des perfections de Dieu. Ainsi Marie, Élisabeth, se visitent pour louer Dieu de concert, pour s'exciter à la dévotion : abeilles mystérieuses, elles travaillent de concert, à composer des rayons d'un miel odoriférant et divin. Est-ce là, Chrétiens, ce qu'on retrouve dans les réunions? Y célèbre-t-on le bonheur de la foi, y parle-t-on des magnifiques promesses du Seigneur à ses élus, de ses menaces effrayantes contre les orgueilleux et les impies? En est-il beaucoup pour parler de la divine Marie, de la révérence que nous devons à ses grandeurs comme le fait Élisabeth? Enfin, en est-il beaucoup, lorsqu'on vante leurs talents, leur puissance, leur fortune, leur beauté, pour remonter vers Dieu, par un tressaillement de leur amour, et lui dire : A vous, ô Dieu notre Sauveur, toute gloire, tout honneur! en vous seul réside toute grâce, toute joie pure et pleine? Hélas! M. F., loin d'être dans le monde les organes du Saint-Esprit et de la grâce, on le devient du démon. Au lieu de se visiter chrétiennement, pour se donner des preuves de charité, pour se remplir de bénédictions et se porter à Dieu, on s'égorge mutuellement, on s'arrache Jésus-Christ du cœur, on déchire son prochain ; on s'étudie à se vanter, à se faire valoir ; on se remplit le cœur de

maximes et de principes abominables, qui ont porté Notre-Seigneur à prononcer cet anathème : *Malheur au monde à cause de ses scandales !*

Fuyons, M. F., ce monde pervers, si nous ne voulons pas être enveloppés dans sa damnation. A l'exemple de la Vierge pleine de grâce, ne lions société, amitié qu'avec ceux qui craignent le Seigneur et qui mettent leur volonté à pratiquer sa loi. Que tous nos discours soient, comme les siens, remplis de grâces spirituelles, répandant la bonne odeur de Jésus-Christ ; que nos démarches respirent la modestie, la pudeur ; qu'en toutes nos visites, les intérêts des âmes et les louanges de Dieu tiennent toujours le premier rang ! Voyez aussi, M. F., comme la Vierge sainte aime Élisabeth ; comme elle se hâte d'aller délivrer son enfant de la tache originelle. Oh ! c'est toujours une amitié coupable et méchante de voir périr et se damner un ami, un parent, et de ne rien faire pour le tirer de l'enfer. A plus forte raison un ami devient-il un ennemi barbare, quand il veut porter au péché et damner son ami. « Que si la charité, « la dévotion, l'édification président à vos amitiés, « dit saint François de Sales, vous vous entreché- « rissez dès ce monde comme nous le ferons dans « le ciel. » Ainsi, vous pourrez chanter dès cette vie, pour le continuer dans l'éternité, le psaume sacré de David : *Qu'il est bon et agréable à des frères de vivre ensemble, d'habiter et de se réjouir en Dieu notre Sauveur !* Ainsi soit-il.

SIXIÈME INSTRUCTION.

La Visitation nous dit d'honorer Marie d'un culte de révérence — d'un culte de confiance.

Exurgens Maria in diebus illis, salutavit Elisabeth.
Marie, se levant en ces jours, alla visiter et saluer Élisabeth.
(Luc., I.)

A peine notre langue fut-elle déliée, qu'à côté de notre Père, qui est aux cieux, on nous apprit à aimer, à prier Marie. Notre enfance a vu couler ses plus beaux jours à l'ombre de ses images et de ses autels : à elle s'adressaient nos chants pieux, nos hymnes les plus douces. C'est Marie que révèrent, qu'implorent la mère de famille, la veuve, l'orphelin, le mendiant, l'artiste, le marinier, le soldat, l'enfant et le vieillard ! Les rois et les empereurs la proclament leur Reine ; les peuples, leur Souveraine. Pour tous les âges de la vie comme à la mort, Marie est une Rose mystérieuse répandant des parfums, gagnant à Dieu les cœurs et les âmes. Combien d'hérétiques qui, ne trouvant rien pour Marie dans leur culte

pauvre et glacé, se tournent d'instinct vers elle, comme l'orphelin qui pleure au souvenir de sa mère ! « Otez le soleil de ce monde, où est le « jour ? demande saint Bernard ; ôtez aussi Marie « de ce monde, tout y reste brumeux, ténébreux : « la religion perd ses plus doux charmes ; la grâce « n'y est plus unie à la majesté, ni la tendresse à « la grandeur ! » Mais ce culte si touchant s'est-il introduit dans l'Église comme un culte superstitieux, ou comme un simple culte enchanteur et de poésie ! Oh ! non, M. F., et pour rendre compte de nos espérances, selon la recommandation de l'Apôtre, il ne faut que méditer ce mystère de la Visitation, objet de cette solennité. Jésus-Christ, le Saint-Esprit, sainte Élisabeth, Marie elle-même, nous crient de concert, d'honorer ses grandeurs d'un culte de révérence ; d'honorer sa bonté maternelle d'un culte de confiance : deux pensées, M. F., que je soumets à votre religieuse attention.

I. — *Il arriva*, dit l'Évangéliste, *qu'à peine Élisabeth eut entendu le salut de Marie, son enfant tressaillit dans son sein ; elle fut remplie du Saint-Esprit, et s'écria d'une voix fortement élevée : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur d'être visitée par la Mère de mon Seigneur ?* Ainsi, M. F., remarquons-le bien, après l'Évangéliste : Élisabeth est remplie du Saint-Esprit avant de publier les louanges et les grandeurs de Marie ; en sorte que cette Vierge sainte reçoit les premiers honneurs, en divers temps, des trois personnes de l'adorable Trinité. Dieu le Père célèbre sa

gloire en envoyant son Archange lui dire : *Je vous salue, ô pleine de grâce : vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Avec quel transport la salua de toute éternité, la bénit et l'aima le Cœur du Fils de Dieu pendant trente-trois années, quand il l'eut choisie pour sa Mère admirable ! Et voilà le Saint-Esprit qui inspire Élisabeth, donne des exclamations à sa voix, comme pour redire à toute la terre : A Marie appartient la bénédiction parmi les femmes ! On dirait même, qu'organe de cet Esprit de lumière, elle la met au même rang que Jésus. Elle bénit la Mère comme elle bénit l'Enfant divin qui repose auprès de son cœur virginal : *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui !* Elle commence son éloge par où l'Ange le finit, parce que, dit un pieux auteur, les Anges et les hommes doivent se réunir pour chanter Marie dans un concert harmonieux ! Et voyez encore, M. F., ce qui se passe en cette entrevue pleine de mystères ; Élisabeth se trouvant en face de la Mère du Sauveur, en mesurant, par le regard de la foi, la distance infinie qui l'en sépare, même après les miracles d'amour du ciel en sa faveur, elle s'écrie avec autant de respect que de reconnaissance : *D'où me vient ce bonheur d'être visitée par la Mère de mon Seigneur ?* Ce sont donc les trois personnes adorables de la Trinité, montrant Marie au monde comme digne de toute révérence : c'est Élisabeth, inspirée par l'Esprit de sagesse et d'amour, qui, dès sa première démarche de Mère de Dieu, nous dit, avec une auguste solennité : A côté de Jésus, bénissez sa Mère bien-

aimée. Qu'à Marie soient honneur, gloire, vénération dans le royaume de Jésus-Christ !

Et Marie elle-même, M. F., Marie, la Vierge très humble, mais la Reine sublime des Prophètes, nous annonce à son tour qu'elle doit être révérée jusqu'à la fin des siècles. *Voilà*, dit-elle en son cantique ravissant, *que toutes les générations me proclameront bienheureuse.* Il est des hommes qui, même au milieu des splendeurs de l'Évangile, demandent encore des miracles pour croire. Eh bien ! méditons cette parole imposante, si souvent répétée dans nos temples, depuis que Marie l'a chantée chez Élizabeth, il y a bientôt dix-neuf cents ans : *Toutes les générations me rediront bienheureuse !* Ne renferme-t-elle pas un miracle éblouissant de clarté ? Quoi ! elle est une jeune fille, orpheline, inconnue au monde, où sa pauvreté et sa maternité divine ne lui réservent que des rebuts et des persécutions. Cependant, elle affirme, dans une extase triomphante, que toutes les générations tomberont respectueuses et suppliantes à ses genoux. Elle prophétise cet avenir de gloire sans rivale, au milieu du peuple qui doit crucifier Jésus, le fruit béni de son sein, dans un temps où l'idolâtrie couvrait la terre entière. Or, le peuple juif est anéanti ou dispersé dans les nations ; l'idolâtrie de Rome est écroulée, malgré les efforts de l'enfer ; une seule chose est restée depuis : le culte et la vénération pour la Mère divine du Sauveur, le triomphe et l'accomplissement de sa prophétie bien-aimée. Jusque chez les impurs enfants de Mahomet, elle est révérée, appelée la *Toute-Sainte.*

A mesure que son nom pénètre sur les continents, sur les rivages les plus sauvages, sur les îles les plus barbares de la mer, l'amour et la bénédiction la saluent, et la piété des nations fidèles est intarissable, dans sa joie, à varier ses hymnes, ses cantiques, ses fêtes et ses couronnes. Aussi bien que les plus pauvres, les riches du peuple élèvent à l'envi leurs yeux, leurs cœurs et leurs voix vers son trône. Enfin, une génération qui passe apprend à la génération qui succède à redire : « Nous vous « vénérons de tous nos pieux hommages, ô Reine, « Mère de la miséricorde : à vous les tributs de « notre amour, ô notre Vie, notre Douceur et notre « Espérance! » Encore une fois, M. F., le doigt de Dieu n'est-il point là ? Quel autre que le Seigneur pouvait accomplir cette prophétie glorieuse à travers les siècles, avec tant de pompe et d'éclat, faire tomber tant d'enfants, tant de peuples aux pieds de la Mère immaculée ?

II. — Le mystère de la Visitation nous inspire, en second lieu, envers Marie, un culte de confiance filiale. A peine le Verbe s'est-il fait chair en ses entrailles, qu'elle part en toute hâte au pays de Juda : sa jeunesse, la longueur du chemin ; la traversée de collines, de déserts, de montagnes, rien ne l'arrête ; il faut qu'éclatent la tendresse et la miséricorde de son cœur. Si elle accourt de la sorte, au prix de tant de sacrifices, c'est qu'elle va délivrer l'âme de Jean-Baptiste de la puissance des ténèbres, l'enivrer de la joie du Seigneur, ainsi que toute sa famille. La charité compatissante donne des ailes à ses démarches.

Et tous ces prodiges de la grâce, Marie va les opérer par le seul son de sa voix. Dès qu'elle a parlé, Jean-Baptiste, du sein de sa mère, ressent la bonne odeur de Jésus-Christ : il est sanctifié et frémit d'allégresse. De même Élisabeth est inondée de la grâce et des lumières de l'Esprit-Saint. Ainsi s'accomplit la parole du saint Cantique : *La voix de la tourterelle s'est fait entendre, et les fleurs ont répandu leurs parfums en notre terre.* Marie sait, de plus, qu'Élisabeth est avancée en âge, et qu'aux infirmités de la vieillesse elle unit les infirmités d'une grossesse contraire au cours de la nature : elle accourt en toute hâte mettre à sa disposition la tendresse et le dévouement d'un cœur, que le cœur de Jésus embaume de sa divine miséricorde. Pendant trois mois, ses douces caresses, ses services affectueux, seront prodigués à cette famille vénérable. Ainsi donc, mes M. F., à peine est-elle devenue Mère de notre Sauveur, qu'elle passe comme il fera plus tard lui-même, en faisant le bien, en guérissant toute infirmité, en délivrant les victimes du démon. Elle se montre à nos yeux ornée de ces titres si touchants de Mère de la grâce divine, de Refuge des pécheurs, de Salut des infirmes, de Consolatrice des affligés, sous lesquels la piété catholique se complaît à la chanter ! Mais quand Jésus-Christ s'empresse de nous la présenter si puissante et si bonne, n'apprend-il pas lui-même à notre confiance à redire : *Souvenez-vous, ô Vierge pleine de douceur, que jamais on ne vous invoqua en vain ?*

Marie accourt délivrer Jean-Baptiste du péché.

Hélas ! M. F., tout autour de nous il y a des pécheurs aveugles, endurcis, obstinés et scandaleux ; il y a des hommes ennemis qui sèment l'ivraie dans le champ du Père de famille et déchirent l'Église. Invoquons Marie pour eux en disant : *Refuge des pécheurs, priez pour nous.* Invoquons-la pour ces petits enfants déjà si grands pécheurs, pour ces vieillards qui l'offensent toujours ; pour ces infortunés que des maladies cruelles affligent, que déjà l'agonie tourmente et que l'enfer va dévorer. Invoquons-la pour nous tous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort !

Marie accourt auprès d'Élisabeth, et le Saint-Esprit, au seul son de sa voix, le comble de tous ses dons. Depuis lors, combien de monuments de sa protection miséricordieuse élevés dans le monde ! Combien de fois les rois et les nations ont chanté : *Secours des Chrétiens, priez pour nous !* Et si nous voulons interroger notre vie, au souvenir de son assistance merveilleuse, mille fois renouvelée, de la violence des passions, des dangers et des scandales dont Marie l'a défendue, chacun redira : *Secours des Chrétiens, je me confie en vous, et jamais je ne serai confondu dans mon espoir.*

Marie demeure trois mois auprès d'Élisabeth pour la soulager dans ses infirmités, et la consoler dans les douleurs auxquelles le péché condamne toute femme qui doit enfanter. Que cette compassion doit être chère à nos cœurs, M. F. ! Que de maux sur la terre, fruits amers du

péché ; que de chagrins navrants, de maladies hideuses et cruelles nous saisissent et s'attachent à nos pas! Mais la seule image de la Vierge compatissante, comme autrefois sa voix ; la seule invocation de son nom si doux, laisse tomber sur les cœurs ou sur les membres défaillants, un baume mystérieux, et de notre âme ravie s'échappe ce cri délicieux de l'espérance : *Salut des infirmes, priez pour nous*!

Enfin Marie, auprès de sainte Élisabeth, a mérité le titre de *Consolatrice des affligés*. Quand un enfant souffre et que le mal le dévore, souvent une main étrangère ne fait qu'augmenter ses tortures au lieu de les calmer. Mais quand c'est la main d'une mère qui remue sa couche et prépare son breuvage ; quand sa voix a charmé son oreille et que ses lèvres ont reposé sur son front, c'est le rafraîchissement et la paix. Et Marie n'est-elle point notre Mère, incomparable à toutes les mères? Donc, ô Marie, priez pour nous, consolez-nous. Les afflictions nous brisent en cette vallée de larmes ; c'est vers vous que montent nos soupirs. Enfants d'une mère coupable, nous gémissons et pleurons : *Enfants d'une mère innocente et pure, nous prions et espérons!*

Attachons-nous de plus en plus, M. F., à ce culte de révérence et de vénération envers la glorieuse Mère de Jésus-Christ ; à ce culte si plein de charmes et de grandeur, visiblement commandé dans le monde par le Seigneur, ses Anges et ses Saints. Quand donc redirons-nous, plus encore par la tendresse de notre âme que par les chants de

notre bouche : *Toutes les générations me proclameront bienheureuse?* Mais pour mériter ses regards, pour pouvoir nous réfugier en assurance sur son sein, apprenons d'elle à secourir, à soulager nos parents, nos amis et nos frères, car il est écrit : *Bienheureux les miséricordieux, car eux-mêmes obtiendront miséricorde.* Et puisque de son cœur virginal jaillit pour nous tous la grâce, l'assistance, la guérison, la consolation, toujours allons en toute confiance à ses pieds ; appelons sur nous, de tous nos désirs, la Visitation de sa miséricorde. Conjurons-la de consoler l'Église, éplorée de tant d'enfants que le démon égorge, et ces prêtres désolés qui pleurent sur l'abandon des autels ; et l'orphelin sans appui, et le pauvre sans asile et sans pain ; et le prisonnier dans les fers, et l'âme pieuse dans la sécheresse, et le pécheur dans son repentir, et le malade en ses angoisses, et le mourant dans son agonie. Que toujours, du fond de nos cœurs, parte ce cri de la détresse : « De grâce, ô notre Avocate, « tournez vers nous vos regards miséricordieux, « et, après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit « béni de vos entrailles ! » Ainsi soit-il. (V. Bize, *Élévations.*)

LA MATERNITÉ DE MARIE

(NOËL)

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Les sentiments de Marie a la vue de Jésus-Christ.

Maria peperit Filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.

Marie mit au monde son premier-né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. (Luc., II, 7.)

L'Ange avait annoncé à la Vierge bénie ses destinées sublimes de Mère de Dieu ; le Verbe fait chair reposait en ses entrailles. *Sur un édit de l'empereur Auguste, qui voulait savoir le nombre des sujets de son immense empire, et en ordonnait le recensement, elle se rendit, avec Joseph son époux, à Bethléem, leur cité d'origine, afin de s'y faire inscrire : et il arriva,* dit l'Évangéliste, *que le temps de*

son enfantement, l'espérance de tous les siècles, s'accomplit. C'est là, dans cette cité de David, que, selon les prophéties, la Vierge royale mit au monde notre Sauveur tout resplendissant de grâce et de lumière. De même que le soleil pénètre le cristal, sans le briser, ainsi Jésus s'élança du sein virginal de Marie, sans lui causer aucun dommage. Auteur et chaste amant de la pudeur, n'était-il point juste qu'il honorât de la manière la plus glorieuse celle de son incomparable Mère, la Reine des Anges? Arrêtons-nous aujourd'hui, M. F., à contempler cette Vierge divine auprès du triste berceau de Jésus, et puissions-nous ressentir quelques-unes des affections saintes de son cœur maternel !

I. — Le premier sentiment de Marie fut une *compassion inexprimable.* Les tristes et sombres lueurs de l'avenir lui étaient dévoilées bien mieux qu'aux Prophètes; et sous ses yeux, de ses entrailles, naissait, dans la souffrance et les larmes, ce tendre Fils qui devait mourir sur la croix. Où fut jamais la mère d'entre nous, si pauvre, si méprisée, pour n'avoir trouvé que des cœurs de marbre et des portes fermées, au moment de nous mettre en ce monde? Seule, la Vierge si belle et si douce, si aimable de grâce et de pudeur, malgré sa jeunesse et ses fatigues, est rebutée : elle est rebutée dans cette cité de sa famille où ont régné ses ancêtres ! La voilà destituée de tout secours humain, dans la plus dure indigence, réduite à chercher une étable auprès des palais de David dont elle est la noble fille. C'est la saison de

l'hiver : l'inclémence de la nuit s'unit à la rigueur des frimas : le vent, la neige, la pluie, flottent peut-être à travers cet abri délaissé. Quelles tortures amères quand elle entend le tumulte des plaisirs, les cris de joie et de débauche des riches et des pécheurs, en leurs maisons somptueuses ! Quels déchirements pour son cœur si pur, si bon et si sensible, en enveloppant de langes son divin Nouveau-né, en le déposant sur la paille humide et grossière de sa crèche ! Quel serrement douloureux au spectacle de ses bras enfantins, cherchant à se réchauffer, tandis qu'elle ne pouvait lui offrir que son cou et son sein glacés ! De quelles blessures brûlantes la perçait chacun de ses vagissements tendres et plaintifs ! Que de larmes enfin coulèrent de ses yeux, en le pressant sur sa poitrine, en considérant par quel martyre cruel ce fruit chéri de ses entrailles rachetait notre orgueil et notre sensualité ! *Mon fils*, nous dit l'Écriture, *n'oubliez jamais les gémissements de votre mère*. Chrétiens, n'oublions donc jamais les douleurs de notre Mère divine nous donnant un Sauveur. En nous présentant ce Fruit béni de la vie, comme elle expie cruellement la volupté sauvage de l'Ève ancienne présentant à l'homme le fruit de mort et de malédiction !

II. — Un autre sentiment du cœur sacré de Marie fut la *reconnaissance*. A peine êtes-vous né, ô Jésus, s'écrie un pieux auteur, que Marie, se sentant Vierge et Mère tout ensemble, se précipite sur le sol : et là, à genoux, penchée sur vous, ne pouvant se lasser de vous considérer, ô le plus

beau des enfants des hommes, elle vous rend hommage comme au Seigneur des seigneurs, et vous embrasse avec une douceur inexprimable. Que d'actions de grâces ne vous rendit-elle pas, de ce que vous étiez venu nous racheter avec tant de miséricorde ; de ce que, dès votre entrée en ce monde, vous nous enseigniez, non par des paroles, mais par vos exemples, le détachement, la patience, l'humilité, la résignation, l'innocence ! Qui pourrait dire aussi, M. F., l'hymne pieux qui jaillissait de toutes ses facultés, à cette pensée que, seule entre toutes les femmes, elle avait été choisie de Dieu pour être sa Mère sur la terre, la Dame et la Reine de ce monde ? Avec quelle ferveur elle s'offrait à Jésus devenu son Enfant, se dévouant, dans une joie immense, à ne plaire qu'à lui ! « Par son humilité sans rivale, elle a mérité « de concevoir », dit saint Bernard. Or, les personnes humbles sont toujours les plus reconnaissantes ; dans le mépris d'elles-mêmes, le moindre bien qu'on leur fait surpasse infiniment leur mérite à leurs yeux. Et puisque l'honneur de la maternité divine ne peut avoir d'égal au ciel ni sur la terre, serait-il possible d'imaginer la reconnaissance du cœur parfaitement humble de Marie ?

III. — Cependant le sentiment qui domine tous les autres, d'où jaillissent tous les autres, est un *amour sublime*. Marie est la Mère du bel amour, chantée par Salomon. C'est l'Esprit-Saint, l'Esprit d'amour et de flamme, qui, pour ce mystère, s'est reposé dans son cœur. L'Ange l'a saluée pleine et

belle de grâce : belle donc de la charité, le diamant de toutes les vertus, la reine de toutes les grâces. On a vu des mères mourir de joie, pour avoir heureusement mis au monde des enfants vivement désirés. Nul, parmi les Patriarches ou les Prophètes, n'avait jamais percé les cieux de désirs plus brûlants que Marie, pour la rédemption de nos âmes. Nul n'a jamais désiré, comme elle, voir le Messie, l'adorer, le presser dans ses bras. Et quels transports quand, depuis neuf mois, elle pouvait chanter avec David : *Mon cœur s'est exalté et ma chair a tressailli dans le Dieu vivant !* Mais à cette heure bénie, où elle put le contempler sur ses genoux, se collant à son sein, avec quel mouvement de bonheur elle s'écria : *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui !* « Dieu ! s'écrie saint « Bonaventure, avec quelle vive et respectueuse « tendresse elle touchait de ses mains et couvrait « de baisers Celui qu'elle savait être son Dieu ! « Avec quelle pudeur révérencieuse elle emmaillottait ses membres enfantins ; avec quel ravissement elle fixait ses regards, sur les traits de « ce visage qui fait le bonheur des séraphins ! « Véritable débordement d'ivresse, voluptés divines inexprimables à la langue de l'homme, « quand elle sentait les lèvres de Jésus sucer et « savourer son lait virginal ! » Ah ! Marie l'aimait de cet amour pur et vif que n'avait point flétri le péché d'origine. Elle l'aimait comme son Fils unique, sachant bien qu'elle n'en aurait jamais d'autre, et que nulle créature n'en serait aimée comme elle. Elle l'aimait comme le plus beau et

le plus aimable des enfants de la terre, comme le fruit de salut envoyé du ciel à nos âmes. Et cet amour ardent allumait en son sein un immense désir de faire sa volonté. Aussi ne confie-t-elle point l'Enfant-Dieu à aucune autre femme pour les soins de cet âge si délicat et si tendre : elle ne permet point que le sein d'une étrangère approche de ses lèvres divines. Elle est pour lui mère, nourrice, servante, comme Jésus est pour elle plaisir, gloire et richesse, voluptés infinies. Oh ! jamais nul homme ne savoura avec autant de délices que Marie cette parole : « Là où est Jésus, là est le ciel : « là où il n'est pas, ce n'est plus qu'un rude enfer ! »

D'ailleurs, M. F., qui pourrait lire dans ce cœur sacré de la sainte Mère de Jésus-Christ, combien de mouvements divers il y verrait se presser, se mélanger, se confondre ! Tour à tour elle pleure sur l'état lamentable de l'Enfant divin : l'adore comme créature, se livre comme mère à toutes les effusions de l'amour. Tantôt l'humilité la prosterne à ses pieds, tantôt la tendresse la relève, et c'est dans une extase ravissante qu'elle le presse contre sa poitrine ! Mais, Chrétiens, c'est pour nous que s'accomplissent tant de mystères. A nous donc d'être compatissants, reconnaissants, enflammés de pieuse tendresse envers Jésus et Marie. C'est pour nous que leurs cœurs si bons sont foulés par la dureté des hommes, et saignent au vif des blessures de nos péchés. Allons donc à l'étable, allons-y tous : fléchissons les genoux, baisons respectueusement les pieds de notre miséricordieux Sauveur, et respirons à cœur ouvert les parfums de grâce et de

joie qui s'en exhalent en abondance. Et comme c'est Marie qui nous le présente, comme c'est avec Marie que nous trouvons ce Jésus, sans le nom de qui personne ne peut être sauvé, disons-lui, avec une confiance filiale : O Vierge sainte, faites qu'instruit, excité par vos exemples, je m'offre et me dévoue à mon Sauveur tout entier, que je brûle d'amour pour lui comme il a fait pour moi ; que je me purifie pour le recevoir non seulement en mes mains, mais dans le berceau de mon âme !

Hélas ! M. F., les habitants de Bethléem reçurent dans leurs maisons bien des misérables, des débauchés, des scélérats, et repoussèrent Jésus et sa Mère tant aimable. Mais avons-nous le droit de nous étonner de la conduite de ces Juifs grossiers et charnels, quand nous n'agissons pas différemment ? Le mystère de Bethléem se continue à travers les siècles, au milieu de nous ; Jésus-Christ s'anéantit dans nos tabernacles, comme dans la crèche de son étable. Et combien nos églises souvent sont solitaires et désertes, quand il renouvelle sa sainte Nativité sur nos autels? Combien d'impies et d'indifférents s'occupent de tout alors, comme les Bethléémites, excepté de Jésus et de Marie ! Peut-être, depuis longtemps, ne prenons-nous point part à ce fruit de vie, par la communion; peut-être ouvrons-nous nos cœurs à l'avarice, à l'impureté, à la haine, à tous les mouvements ignobles, à toutes les lâches concupiscences. N'est-ce point là recevoir des hôtes impies, repousser Jésus et Marie ? Ah ! voulons-nous les consoler dans leur

étable si froide et si douloureuse, faisons ce pour quoi Marie est devenue Mère, ce pour quoi le Fils de Dieu s'est fait chair. Sauvons nos âmes par sa grâce ; prenons la résolution de travailler à notre salut tous les jours de notre vie. Ainsi réunis avec eux, près de leurs trônes, dans la gloire, enivrés au torrent des voluptés de la maison de Dieu, nous chanterons le cantique si beau : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie dans le Dieu de mon salut*. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Joie de Marie à la crèche. — Pour elle-même. Pour nous.

Exultavit spiritus meus in Deo Salutari meo.
Mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur.
(Luc., I.)

C'est aujourd'hui, M. F., que les cieux distillent le lait et le miel : aujourd'hui s'est opéré pour nous le plus doux et le plus touchant des mystères. *Un petit enfant nous est donné, un petit enfant nous est né*, et sa naissance a lieu dans une étable au milieu des frimas de l'hiver et de la nuit, parce qu'il n'y avait point de place pour lui en l'hôtellerie publique : cependant c'est Emmanuel avec nous, le Roi des Anges avec la race déchue d'Adam, dans ce lieu de bannissement et de douleurs. Mais avant d'habiter parmi nous plein de grâce et de vérité, il s'est reposé dans le sein virginal de Marie : il y a été conçu par la vertu du Saint-Esprit : il s'y est formé, développé comme le reste des enfants des

hommes ; et cette Vierge vénérable, en nous le présentant aujourd'hui dans ses bras maternels, peut bien nous redire avec le Prophète son aïeul : *Celui qui m'a créée, s'est reposé dans mon tabernacle. J'ai germé des fleurs d'une agréable odeur : mon Bien-aimé est accouru, attiré par la suavité de mes parfums ! En moi est la grâce de la vérité, l'espérance de la vie !* Ah ! passons en esprit jusqu'à Bethléem ; adorons notre Sauveur offert à nos misères par Marie, sa mère aimable ; puis considérons la surabondance de joie qui afflue dans son âme tant à cause d'elle que pour nous-mêmes, qu'elle aime aussi comme ses enfants !

I. — Joie de Marie pour elle-même. Sans doute la Mère très douce de Jésus est saisie cruellement de compassion en le voyant vagir et grelotter de froid dans sa crèche, où l'ont rebuté les durs habitants de Bethléem. Son abaissement, ses humiliations sont extrêmes : quelle mère s'est jamais vue fermer toutes les portes, tous les cœurs, à l'approche de son enfantement, dans les rigueurs de l'hiver ? Mais quelle mère aussi vit jamais son nouveau-né glorifié avec tant de magnificence ? Contemplons, en effet, cette Nativité bienheureuse avec attention. Voilà Dieu qui envoie ses Anges, ou plutôt qui envoie le ciel tout entier la fêter, la solenniser avec transport. Une lumière incomparable illumine tout à coup la nuit, et resplendit sur l'humble berceau de l'Enfant-Dieu : c'est *la nuit inondée de délices et de clartés*, célébrée par les Prophètes. L'armée céleste, au milieu de concerts harmonieux près desquels nos chants

de fête ne sont que des gémissements de douleur, le bénissent, le chantent et l'adorent. Ils annoncent sa venue à d'humbles bergers, et en leurs personnes à tous les hommes : *Voici pour vous le sujet d'une grande joie*, s'écrient-ils, *il vous est né aujourd'hui un Sauveur*. Ces bergers accourent à leur tour ; ils jettent des regards avides sur l'Enfant miraculeux et sa Mère si gracieuse, et, malgré son dénûment et sa misère, l'adorent comme leur Sauveur et leur Dieu. Combien ces premiers témoignages rendus à la gloire de Jésus par le ciel et la terre, sont doux et enivrants au cœur de sa Mère ! Et point d'étonnement si elle surabonde de joie, et boit au torrent d'ineffables voluptés, comme si déjà elle était dans le sein de la félicité divine. *Là où est Jésus, là est le ciel :* mais Jésus à la crèche est avec Marie ; c'est une portion d'elle-même, c'est sa chair, son sang, son fils unique : il s'abandonne à elle, se confie à elle pour tous les soins délicats que réclament son enfance, sa faiblesse et ses douleurs. Oh ! délices infinies, lorsque l'Enfant divin tourne ses yeux vers sa Mère avec un sourire ravissant mélangé de larmes, lui tendant ses petits bras, cherchant à se réchauffer sur son cœur ! Alors elle est dérobée au sentiment d'elle-même, et comme absorbée dans les douceurs de la maternité divine ! Ah ! point de doute, lorsqu'elle allaitait son merveilleux Enfant, qu'elle ne fût enivrée d'un lait céleste, dont elle n'aurait pu supporter les joies sans une assistance surnaturelle. Quelle extase de tenir dans ses bras Celui qui soutient les cieux, de

voir collé, suspendu à son sein Celui qui nourrit et rassasie les Anges ! Avec quels tressaillements s'épanouissait son amour, en considérant que seule, parmi toutes les filles de la terre, elle avait trouvé la grâce devant Dieu, la grâce singulière d'être à la fois sa Mère et la Reine des vierges, d'être exaltée ainsi comme la Maîtresse et la Souveraine de toutes les créatures ! De quels yeux ne regardait-elle pas Celui qui avait abaissé le premier ses regards sur elle, y avait opéré tant de mystères? Quels tendres cantiques, quelles brûlantes actions de grâces jaillissaient de son cœur, enfin, vers l'Enfant divin, à qui elle se dévouait de toute son âme et de toutes ses facultés ! (Grenade.)

II. — Mais la tendre Marie tressaille aussi de joie à cause de nous. Saint François Xavier, pour gagner des âmes, traversait d'immenses provinces, les mers et leurs îles, au milieu d'innombrables périls et privations, répétant après saint Paul : *Quelle âme périt sans que je brûle de douleur?* Et après avoir envoyé dans les cieux des milliers de bienheureux, lui-même, dans une sorte de bonheur enflammé, s'écriait : « C'est assez, « Seigneur, mon cœur ne peut plus y tenir ! » Et quelle foule sans cesse renouvelée de missionnaires, abandonnent joyeux le pays natal, la famille, la patrie, souvent un doux et riant avenir, afin d'aller faire connaître notre Sauveur aux sauvages, aux mangeurs d'hommes ! *Qu'ils sont beaux les pieds de ces héros des deux sexes, allant annoncer la bonne nouvelle, du lever du soleil à son coucher*, et tomber sous le fer des tyrans comme une mois-

son de martyrs ! C'est la charité de Jésus-Christ qui les presse. Mais Marie n'avait point seulement un rayon, une étincelle, une flamme de cet Esprit du Seigneur : la vertu même de cet Esprit brûlant était descendue dans son cœur, dans ses entrailles : ou plutôt elle était un autre Jésus-Christ, une seule et même âme, un seul et même cœur avec lui. Son désir de nous sauver l'emportait donc à l'infini sur le zèle des Apôtres. Ne l'avait-elle pas montré à l'Annonciation, en acceptant d'être Mère de Jésus, c'est-à-dire en se dévouant à boire avec lui le calice de toutes ses douleurs ? Ne le montrera-t-elle point à l'immolation sanglante du Calvaire ? Du reste, à peine avait-elle conçu le Verbe divin en ses entrailles, qu'elle se mit à chanter : *Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.* Et pourquoi, M. F. ? Elle reprit aussitôt : *Parce que sa miséricorde va se répandre de génération en génération, sur tous ceux qui le craignent.* Voilà bien ses vœux satisfaits : elle possède ce Désiré des nations, il est à elle tout entier ; elle a tout pouvoir sur lui : son cœur et sa chair frémissent de bonheur, lorsqu'elle lui donne à savourer son lait virginal. Avec quelle harmonie la pénétrait cette parole de l'Ange aux bergers : *Il vous est né aujourd'hui un Sauveur !* Comme elle se réjouissait avec nous et pour nous, *de ce que la grâce et la bonté de Dieu se montraient à nous avec tant de miséricorde !* Un Sauveur nous est né, c'est-à-dire qu'au lieu d'un chérubin armé d'un glaive étincelant pour repousser les enfants d'Adam du Paradis, Jésus nous y rappelle aujourd'hui par des cris attendrissants,

par des grâces et des caresses enfantines : il prend sur lui nos crimes et le châtiment de nos crimes ; il détruit la sentence qui nous adjugeait à l'enfer, et nous inscrit au livre de vie de la Jérusalem des cieux : et c'est Marie qui est l'instrument de ces mystères consolants ; c'est elle qui le présente aux bergers, aux rois, au monde entier. Comment donc, en fêtant cette grande solennité de Noël, pourrions-nous oublier cette Mère heureuse de Jésus, par qui nous sont venus tous les biens?

Recueillons-nous, M. F., devant tant d'amour de la part de Jésus, de la part de sa Mère si belle, si bonne et si aimable; représentons-nous aux pieds de la Crèche : là adorons notre Dieu anéanti, révérons Marie qui nous l'a mérité, et profitons des enseignements sublimes de ces mystères :

1° Marie n'a rien demandé au monde, ni honneurs, ni fortune, ni plaisirs. Malgré son indigence, son abandon, elle ne fait entendre ni plainte, ni murmure. Jésus notre Sauveur appelé par elle de ses désirs ardents, puis daignant naître d'elle, voilà sa richesse, sa gloire, son espérance, sa joie et son amour. Heureux, M. F., si nous étions tous embrasés des saintes ardeurs de Marie, pour n'aimer que Lui, ou Lui au moins par-dessus toute créature en ce monde. A sa naissance une splendeur céleste illumine les ténèbres : que sera notre vie entière qu'une nuit froide, brumeuse, stérile et mortelle, si Jésus ne l'a embellie, réchauffée de ses clartés ?

2° Marie n'aime si joyeusement, si délicieusement Jésus que parce qu'elle voit en lui un Sauveur d'une miséricorde infinie. Elle sait qu'il

souffre, pleure pour nous et sur nous ; qu'il est faible et pauvre afin de nous enrichir, de nous retirer de la boue de nos péchés et de nous placer avec les Princes de son peuple. Ah ! demandons à cette Mère si pieuse de l'aimer comme il nous a aimés le premier, de l'aimer comme notre Dieu, comme notre frère, comme notre Rédempteur. Prions-la de nous donner une place à côté d'elle auprès de la Crèche, en lui faisant, avec un pieux Auteur, cette prière : « Dites à Jésus, ô Marie, de « me regarder, de me sourire : dites-lui que vous « m'aimez et il m'aimera. Prenez la main de cet « Enfant divin : placez-la sur ma tête, et il me bé- « nira ; placez-la sur mon front, et il y imprimera « le signe des élus : approchez-la de mes lèvres ; « en la baisant je me sentirai tout brûlant « d'amour ! » (M. l'abbé Coulin) et deviendrai digne de ses promesses !

3° Marie tressaille à cause de nous, parce que nos larmes vont tarir et notre désespoir cesser, à la vue du ciel ouvert devant nous avec ses infinies félicités. Toute sublime et grande qu'elle est, elle compatit donc avec une tendresse inexprimable à nos douleurs, à nos plaintes : elle porte nos âmes et leurs intérêts et leurs vœux, dans son cœur maternel. Ah ! tressaillons aussi de la voir environnée de tant de gloire et d'amour par le Seigneur ; unissons-nous aux Intelligences du ciel pour la fêter dans nos hymnes de reconnaissance et d'amour. Jésus, Marie ont été rebutés, méprisés par les avares, par les orgueilleux et les débauchés : à nous, M. F., de leur faire oublier tant d'amertu-

mes, par nos hommages brûlants et fidèles, par notre zèle à sauver nos âmes pour qui tant de saints et augustes mystères s'accomplissent sur la terre. Ainsi en cette Nativité digne de toutes nos bénédictions, s'accomplira pour nous cette parole du Psalmiste : *La lumière s'est levée pour le juste, et la joie pour les cœurs droits ;* et cette autre des Anges : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté :* nous irons voir, bénir, aimer Jésus et Marie dans la joie de leurs fêtes éternelles. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME PREMIER

Pages

Approbations de Mgr l'Évêque de Verdun et autres Prélats..... 7

Épitre dédicatoire à Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Verdun..... 11

La Conception.

Première Instruction. — Marie Reine des Anges, des mauvais, des bons..... 15

Deuxième Instruction. — Immaculée Conception, objet de la croyance de tous les siècles. — Pourquoi définie de nos jours..... 24

Troisième Instruction. — Marie brise la tête au serpent: — quand il veut entrer dans nos cœurs; — quand il y est entré..... 32

Quatrième Instruction. — La définition de l'Immaculée Conception rappelle à l'homme sa chute, ses misères, le besoin infini qu'il a de Jésus-Christ. 39

Cinquième Instruction. — Ce que nous apprend le Seigneur en voulant que Marie soit conçue sans péché. — Ce que nous apprend Marie conçue sans péché..... 47

Sixième Instruction. — Jésus naissant de Marie, nous montre l'estime qu'il fait, que nous devons faire de notre chair..... 54

Septième Instruction. — En voulant que Marie sa Mère soit conçue sans péché, Dieu nous montre mieux son horreur pour ce péché, que par tous les châtiments dont il l'a frappé..... 61

Pages.

Huitième Instruction. — Le mystère de l'Immaculée Conception nous révèle le prix incomparable de la chasteté..... 69

Nativité de Marie.

Première Instruction. — Joie de l'Église à la naissance de Marie, Mère de la grâce..... 77

Deuxième Instruction. — Marie cause de notre joie pour la vie future; — même pour la vie présente. 85

Troisième Instruction. — Comment Marie est cause de notre joie. — Ce que nous devons faire pour avoir part à cette joie..... 92

Quatrième Instruction. — Marie vient nous délivrer du serpent, de nos ténèbres et des ravages de la concupiscence, des maux de la vie et de la mort... 99

Cinquième Instruction. — Marie naissante est pour nous cause de joie, parce que, comme elle, nous pouvons plaire à Dieu par la grâce..... 106

Sixième Instruction. — Marie naissante, cause de joie pour Dieu, pour les hommes..... 113

Septième Instruction. — Dieu nous apprend, dans la naissance de Marie, que les richesses et les biens terrestres ne sont rien à ses yeux: que la grâce seule a son amour..... 120

Le Nom de Marie.

Première Instruction. — Il est d'une douceur infinie pour les justes, pour les pécheurs, pour les mourants..... 127

Deuxième Instruction — Nom de Marie. — Nom de lumière en lui-même; — pour les hommes..... 136

Troisième Instruction. — Nom de Marie, il signifie Reine! Marie notre Reine : 1° nous protège victorieusement; 2° défend notre cause victorieusement; 3° répand sur nous des largesses royales. 144

Présentation de la Sainte Vierge.

Pages.

Première Instruction. — Obligation de justice et de reconnaissance de servir Dieu dès la jeunesse... 151

Deuxième Instruction. — Service de Dieu dès la jeunesse..... 159

Troisième Instruction. — Marie se consacrant à Dieu corps et âme et pour toujours, nous apprend ce que nous devons à ce souverain Seigneur..... 166

Quatrième Instruction. — Comment Marie considérait le Temple..... 173

Cinquième Instruction. — Touchant exemple que donnent aux parents chrétiens, sur ce qu'ils doivent à leurs enfants, saint Joachim et sainte Anne..... 181

L'Annonciation.

Première Instruction. — Marie élevée à la maternité divine à cause de nous. Notre culte pour elle, soit de révérence, soit de supplication, renfermé tout entier dans l'*Ave, Maria*..... 189

Deuxième Instruction. — Marie est choisie Mère de Dieu par sa pureté..... 199

Troisième Instruction. — Marie choisie Mère de Dieu à cause de son humilité..... 207

Quatrième Instruction. — Grandeurs de Marie, Mère de Dieu..... 215

Cinquième Instruction. — Grandeur de Marie, instrument de notre Rédemption, Mère de Dieu... 223

Sixième Instruction. — Confiance que doit nous inspirer en Marie son double titre — d'instrument de notre Rédemption — de Mère de Dieu. 230

Septième Instruction. — Première partie de l'*Ave, Maria*..... 238

Huitième Instruction. — Deuxième partie de l'*Ave, Maria*..... 247

La Visitation.

Pages.

Première Instruction. — Jésus nous montre Marie trésorière de ses grâces en la Visitation. — Marie y montre sa charité à les répandre..... 255

Deuxième Instruction. — Marie, dans la Visitation, Modèle de la charité spirituelle et corporelle que nous devons au prochain..... 263

Troisième Instruction. — Marie, dans la Visitation, Modèle de parfaite humilité..... 270

Quatrième Instruction. — Marie, Modèle de reconnaissance..... 277

Cinquième Instruction. — Marie, Modèle de nos visites et de nos relations dans le monde..... 285

Sixième Instruction. — La Visitation nous dit d'honorer Marie d'un culte de révérence ; — d'un culte de confiance..... 293

La Maternité de Marie.

Première Instruction. — Les sentiments de Marie à la vue de Jésus-Christ naissant..... 303

Deuxième Instruction. — Joie de Marie à la crèche : — pour elle-même ; — pour nous..... 311

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Saint-Etienne, Imp. BOY, rue de la Loire, 13.

A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE PRATIQUE

DE

M. l'Abbé JOUVE

Comprenant les sept ouvrages suivants :

1° **Le Missionnaire de la Campagne** (*10e édition*, *20e mille*), 4 vol. in-18 jésus. Prix. **14** fr. »

2° **Dominicales du Curé de campagne** (*7e édition*). 3 vol. in-18 jésus. Prix . . . **10** fr. »

3° **Instructions sommaires sur la Doctrine chrétienne** (*3e édition*). 2 volumes in-18 jésus. Prix . . . . . **7** fr. **50**

4° **Nouvelle Vie des Saints** (*4e édition*). 4 vol. in-18 jésus. Prix . . . . . **15** fr. »

5° **Le Catéchiste des Grands et des Petits** (*2e édition*). 3 vol. in-18 jésus. Prix. **10** fr. »

6° **Préparation au grand jour** (*5e édition*). 1 vol. in-18 jésus. Prix. . . . . **3** fr. **50**

7° **La Pieuse Congréganiste** *de la Ville et de la Campagne* ou recueil d'instructions simples et pratiques à l'usage des Associations en l'honneur de la T. S. Vierge. 2 vol. . . . . **7** fr. **50**

La Sainte Vierge dans les Arts, par François Bournand, ancien commissaire général des Beaux-Arts, professeur à l'Ecole professionnelle catholique. 1 fort vol. in-4° orné de plus de cent gravures reproductions sur acier et sur bois des chefs-d'œuvre religieux des grands maîtres de toutes les Ecoles anciennes et modernes Prix . . . . . **10** fr. »
Broché, dans un carton artistique : relié percal., tr. dorée, fers spéciaux, **12** fr. ; demi-chagrin, tr. dorée, **15** fr.

245
H 658
AUTHOR Himonet, Pierre-Frédéric
TITLE Marie ses mysteres et son culte.
vol. 1
245
H658
V. I
Property of
CBF
Please return to
Graduate Theological
Union Library